



LA FAILLE

Clara SEON



13 NOVEMBRE 2019/ 01 MAI 2020

CHAPITRE 1

Je m'appelle Anna Karson. Et l'histoire que je m'appête à vous raconter, c'est l'histoire de ma vie.

Nous étions en 1941 à Paris. Moi, mon frère et ma mère vivions dans un petit appartement du quinzième arrondissement. Celui-ci était assez étroit pour trois personnes ; il disposait d'une salle de bain, une cuisine et deux chambres. Vous vous demandez sûrement où était mon père. Eh bien il était artiste et passait la plupart du temps dans son atelier ; il a alors décidé d'aménager une petite chambre là-bas pour éviter de nous réveiller les matins quand il partait tôt. On ne le voyait que le week-end, quand il n'avait pas d'exposition. Maman était souvent énervée après lui car il n'était jamais présent. Mon frère, Jean, avait sept ans et allait à l'école Notre-Dame-de-Lorette. Moi, j'en avais seize et j'étais à l'école des sœurs Maristes.

Tout a commencé en mars 1939. Des rumeurs circulaient dans tout Paris. Les Allemands auraient envoyé des juifs et des communistes dans les camps pour les faire interner. Evidemment, personne n'y croyait. Certains se méfiaient de ces rumeurs, mais après quelques semaines, plus personne n'en a reparlé. Notre famille est juive et j'entendais souvent ma mère discuter de ces rumeurs avec mon père quand il rentrait. Elle semblait inquiète, mais ne le montrait pas. Mon père, lui, en rigolait. Ils ne les prenaient pas au sérieux et se moquaient même des Allemands : « Heil Hitler » disait-il en rigolant. J'avoue que cela m'amusait beaucoup. Puis, les gens ont commencé à nous regarder bizarrement, jusqu'à ce que ça en devienne désagréable. Quand je sortais dans la rue, les gens de mon quartier s'écartaient sur mon passage. Plus les semaines passaient, plus les regards étaient insistants et les menaces de plus en plus fortes.

Nous nous sommes donc installés dans le dix-septième arrondissement de Paris. Notre appartement était au dernier étage d'un vieil immeuble, mais nous ne pouvions pas vraiment avoir mieux avec comme seul revenu, le salaire de Papa. Notre appartement était étroit, avec deux chambres, une cuisine, et une salle de bain. Mon frère et moi partagions donc la même chambre, et nous nous étions inscrits dans de nouvelles écoles et Maman nous avait dit de ne surtout dire à personne que nous étions juifs. Pendant près de deux ans, nous n'avons eu aucune remarque déplacée sur nos origines. Mais autour de nous, les rumeurs et les propos antisémites étaient de plus en plus présents dans la société.

Jusqu'à ce jour. Le 30 mai 1942. Des affiches étaient placardées sur tous les murs de la ville. « Tous les juifs quelle que soit leur nationalité devront à partir de ce jour porter l'étoile de David sur le côté gauche de la poitrine. L'étoile devra être fabriquée en jaune et cousue de façon voyante sur les manteaux. Tout juif ne respectant pas cette loi sera arrêté. ». Le soir-même, ma mère a tout de suite cousu proprement nos étoiles sur nos manteaux. Juif. Ainsi étions nous nommés à présent. J'avais l'impression que cette étoile était comme une étiquette qu'on accrochait aux animaux lors des marchés. Comme si elle représentait tous nos malheurs à venir. J'ignorais que j'étais encore loin de la réalité.

Le lendemain, je sortais de l'immeuble et tous les passants me fixaient longuement. J'entendis une dame chuchoter : « Et ben, il y en a vraiment de partout. Moi qui pensais que c'étaient des braves gens ! ». J'ai foncé jusqu'à l'école en cachant du mieux que je pouvais mon étoile. Lorsque j'ai franchi la porte de l'école, des groupes s'étaient formés. D'un côté, la plupart des Juives et de l'autre, les « vraies françaises » disaient-elles. Même mes propres amies, Marie et Jeanne, me dévisageaient en me voyant. Je me suis approchée d'elles et Jeanne m'a dit :

« Désolé Anna... Vraiment. Mais nos mères ont été formelles... On ne peut pas rester avec des gens qui... qui ont... Enfin tu vois.

- Oh... Je vois. Alors vous direz à vos mères qu'elles sont vraiment débiles !
- Je te demande pardon ? s'écria Marie. Toi et ton étoile, vous n'êtes pas les bienvenues ! Alors vas-t-en. On ne veut pas des gens de ta race ici ! »

Des larmes me montèrent aux yeux. Tout le monde nous regardait sans bruit. Je m'apprêtais à m'enfuir le plus loin possible mais une des sœurs de l'école est arrivée en s'écriant :

« Ai-je bien entendu ce que vous venez de dire Mademoiselle Bonteuil ?! Il n'y a pas de place pour des insultes de ce genre dans cet établissement ! Venez dans mon bureau immédiatement. Et vous autres, allez en classe ! Je ne veux plus entendre parler de cette misérable étoile ici ! a-t-elle crié en m'adressant un sourire avant de partir avec Marie. »

J'ai fini la journée la boule au ventre à l'idée qu'une autre fille de l'école s'en prenne à moi. Puis je suis rentrée chez moi et j'ai explosé en larmes dans les bras de ma mère. Je lui ai raconté ce qu'il s'était passé et Maman m'a chuchoté :

« Si elle ne voit pas le cœur en or que tu as, c'est que cette petite peste ne mérite pas ton amitié, ma puce. Ne fait pas attention à ce que dise les gens sur nos origines. Soit fière de qui tu es c'est d'accord ?

- C'est vrai ma chérie. Soit fière d'être juive, a dit mon père en entrant dans l'appartement.
- Papa !! Tu es revenu !
- Eh oui ! Il faut bien que quelqu'un me couse cette foutue étoile, dit-il en rigolant. ».

A ces mots, j'ai compris que lui aussi était inquiet mais qu'il ne devait pas le montrer devant nous. Il devait être fort pour moi et pour Jean. Maman, elle, ne faisait pas bonne figure devant nous. Des larmes avaient coulé sur ses joues, je le savais.

Puis, mon frère est arrivé de l'école en larmes, lui aussi. Il avait la lèvre inférieure fendue et un cocard à l'œil gauche. Il nous a expliqué que des garçons de son école lui avaient tapé dessus à cause de l'étoile. Ma mère est devenue folle de rage et nous a dit que désormais, nous n'irions plus à l'école. Elle était paniquée et a pris mon père à part dans la cuisine. Je me suis mise à côté de Jean pour le prendre dans mes bras. A présent j'avais peur. Peur que quelqu'un vienne frapper chez nous et nous tabasser un par un. Je suis allée coucher mon petit frère et peu après, ma mère est entrée dans la chambre et m'a dit que si jamais quelque chose devait arriver, je devrais toujours veiller sur Jean. Je le lui ai promis, le cœur serré.

Le lendemain, lorsque je me suis réveillée, Maman nous a assis moi et Jean sur le canapé. Puis, Papa nous a expliqué :

« Les enfants... Demain, vous allez prendre le train pour Marseille, en zone libre. Là-bas, vous serez accueillis par Yvette, une vieille connaissance.

- Attends quoi ? aies-je dit en comprenant parfaitement ce que cela voulait dire.
- Chérie, dit Maman, Paris est de moins en moins sûr. Beaucoup de juifs disparaissent de partout sans que personne ne sache où ils sont allés. Ce matin, la voisine nous a dit que les Nurbergs

n'étaient plus chez eux. Ils ont dû partir dans la nuit... En tout cas, il faut que vous quittiez Paris au plus vite et nous vous avons déjà acheté les billets de train.

- Mais vous ne venez pas avec nous ? demanda naïvement Jean.
- Non mais ne t'en fais pas mon chéri, tu es avec Anna et tu es grand maintenant ! Ça sera ton premier voyage comme un adulte, tu verras ça sera super ! Et puis Papa et moi, on va vous rejoindre dans très peu de temps, c'est d'accord ? »

Mon frère hochait la tête avec un air triste. Je savais qu'il se doutait de quelque chose mais heureusement, il était trop petit pour comprendre ce qui était vraiment en train de se passer. La vérité, c'est que nous étions en train de fuir. Fuir les allemands, qui étaient maintenant à tous les coins de rues. Les juifs avaient pour interdiction de fréquenter les parcs publics, certains magasins, et ensuite, même les cabines téléphoniques avaient une pancarte écrit « INTERDIT AUX JUIFS ». Nous étions définitivement exclus de la société.

Une fois que mon frère est parti jouer, mes parents m'ont expliqué qu'il ne fallait dire à personne que nous étions juifs et que personne ne devait savoir où nous allions. C'était clair.

« Mais pourquoi est-ce que vous ne venez pas avec nous ? Ça serait beaucoup plus facile ! Et si quelqu'un nous attrapait ? Et si je n'arrivais pas à protéger Jean ?!

- Tout va bien se passer. Vous devrez juste changer de train à la gare de Lyon. Mais sinon c'est un aller direct. Ne t'en fais pas. Nous vous rejoindrons très bientôt, dit ma mère en souriant.
- Yvette est très gentille. Nous lui avons raconté ce qui se passait à Paris et mais là-bas, il n'y a pas d'allemand, seulement des italiens et eux ne font de mal à personne. Yvette dit que nous y serons en sécurité. Si vous avez un problème pour changer de train, je te donne de l'argent pour que vous puissiez avoir de quoi vous payer un autre billet. Votre mère a préparé un sac avec une carte, des habits, votre pique-nique pour demain, l'argent et des bouteilles d'eau.
- D'accord...
- Et si nous avons un problème, nous vous rejoindrons un peu plus tard chez Yvette mais dans tous les cas et même si ça doit prendre des jours, on se retrouve là-bas, dit mon père avec des larmes aux coins des yeux. »

Il me prit dans ses bras. Je me mis à pleurer, ma mère aussi. Lors du repas, personne ne disait rien. Tout le monde avait les yeux rivés sur le bol de soupe. J'avais peur, et une boule s'était formée dans ma gorge. Je ne savais pas ce qui allait se passer mais ça semblait effrayant.

Le soir, je n'arrivais pas à dormir. Je fixais le plafond en imaginant ce que l'avenir nous réservait. Je me levai et je fouillai dans le sac que ma mère nous avait préparé. Je sentis une lame au fond du sac. Un couteau. Le couteau de Papa. Pourquoi était-il dans notre sac ? Il y avait aussi des papiers d'identité. Mais ce n'étaient pas nos papiers. Il y avait seulement la photo de moi et de Jean. De faux noms et prénoms, fausses adresses, et fausses dates de naissance. Nous allions voyager clandestinement. A la vue de tout ça, mon cœur s'est mis à battre la chamade. Je me mis à pleurer, seule dans le noir, en pensant que demain allait être le pire jour de ma vie...

C'était le grand jour. Il était quatre heures du matin quand ma mère nous a réveillés. Elle nous a donné à chacun nos faux papiers et Papa nous a briffés une dernière fois. A présent, j'étais Louisa Londin. Et

Jean était devenu Maurice Londin. Nous venions de Lille et nous allions en vacances chez notre tante à Marseille.

Papa et Maman ne nous ont pas accompagné à la gare de peur que nous soyons repérés. Alors, avec Jean, nous marchions dans la nuit, valise à la main. Arrivés à la gare, le train était prévu pour dans moins d'une heure, alors Jean s'est assis sur un banc et dit :

« Tu crois qu'elle est gentille Yvette ?

- Heu... Je suppose que oui sinon Papa ne nous aurait jamais envoyés chez elle, dis-je en souriant.
- Mais ce n'est pas parce que on est juifs qu'on doit aller chez Yvette ?
- CHUT !! Tu ne dois jamais parler de juif, Jean, c'est compris ? Jamais, c'est très important ! dis-je en chuchotant.
- Mais...
- Jean ! ai-je dit en fronçant les sourcils. »

Mon petit frère baissa les yeux.

Un monsieur avec une valise s'approcha de nous. Il s'assit sur le même banc. Je pris la main de Jean en voyant qu'il était effrayé. Nous ne disions pas un seul mot, tête baissée, comme si le mot « JUIF » était placardé en plein sur notre front et j'avais l'impression que tout le monde savait que nous étions juifs. Mes mains étaient moites et mon cœur battait si fort que je croyais que toute la gare l'entendait. Nous n'avons pas dit un mot jusqu'à l'arrivée du train.

A ce moment-là, j'étais totalement tétanisée. Je craignais que des soldats montent dans le train et nous embarquent. Papa m'avait dit que les enfants n'avaient pas besoin de papiers d'identité pour monter dans le train. Jean tira mon manteau et chuchota :

« Anna j'ai peur.

- Je sais, Jean. Je sais. »

Nous nous sommes assis sur une banquette et j'ai porté nos valises sur les portes bagages au-dessus de nos têtes. Une fois le train parti, je me sentis soulagée. Nous avons passé une étape du chemin pour Marseille. Il restait seulement à changer de train à la gare de Lyon.

Après une heure de voyage, je partis aux toilettes. Mais dans le couloir du train, une dame avec une petite fille chuchota à son mari :

« On ne peut pas aller jusqu'à Lyon. C'est plein d'allemand là-bas ! Ma sœur vient de m'appeler pour me le dire.

- On n'a pas le choix maintenant. Prend la petite et s'il y a un problème, je fais diversion. Toi, tu pars le plus loin possible et je te rejoins chez ta mère »

Je me précipitai vers Jean et fouilla dans le sac que Maman nous avait préparé. Je pris les cartes où étaient tracés notre chemin. C'était la preuve que nous étions en train de fuir en zone libre. J'ouvris la fenêtre du wagon et lâcha la carte en dehors. Puis je pris les deux mains de Jean en le regardant droit dans les yeux en parlant tout bas :

« A présent, tu ne m'appelles plus Anna, c'est compris ? Je suis Louisa Londin et toi Maurice Londin. Tu ne dois plus jamais dire nos anciens prénoms. Ne parle plus de Papa et Maman, tu comprends Maurice ?

- Oui mais pourquoi ?
- Tu sais, c'est comme un jeu. Personne ne doit savoir où on va, ni comment on s'appelle, d'accord ? Sinon on a perdu.
- Ah oui j'aime bien ce jeu, dit naïvement Jean.
- Alors comment tu t'appelles ?
- Je m'appelle Maurice et ma sœur, elle s'appelle Louisa.
- Et où est-ce que vous allez toi et ta sœur ? lui demandai-je.
- On va en vacances chez notre tante à Marseille.
- Et est-ce que tu es juif ?
- Non. »

Je pris Jean dans mes bras en le rassurant et lui dis que tout allait bien se passer. Mais, en vérité, j'étais terrorisée en pensant à ce qui allait arriver ensuite...

CHAPITRE 2

Un contrôleur arriva dans notre wagon pour nous dire que nous allions arriver d'une minute à l'autre. Les gens commencèrent à mettre leur manteau et prendre leur valise, quand un homme ouvra la fenêtre, jeta sa valise en dehors, escalada pour sauter du train encore en marche et s'écrasa sur le sol. Une dame hurla et les gens semblaient effrayés. Jean me prit la main, pointa la fenêtre du doigt et dit :

« Anna ! Il y a des allemands de partout ! »

Mes yeux tombèrent sur l'une des fenêtres et je vis des dizaines de soldats armés qui attendaient que le train s'arrête. Mon cœur s'emballa et j'entraîna Jean vers la porte de secours. Le contrôleur bloquait la porte. Je voulus faire demi-tour mais j'étais comme paralysée. Il nous fixa un instant. Je suis sûre qu'il avait compris que nous étions en train de fuir. Il regarda autour de lui, méfiant, et il nous ouvrit la porte qui menait de l'autre côté du quai de la gare et nous dit :

« Aller ! Filez avant qu'ils ne vous voient. »

Puis il referma la porte du wagon derrière nous. Je suis restée abasourdie quelques instants et Jean, qui semblait avoir tout compris de la situation me dit :

« Aller Anna cours !! »

Je mis mon sac sur mon dos et pris mon frère par la main. Mais quelques mètres plus loin, je me rendis compte que, dans la panique, j'avais oublié nos valises dans le wagon.

« Jean, attends ! Les valises !

- Mais Anna ils vont nous attraper ! répondit Jean avec les yeux plein de terreur.

Je me retournai en direction du wagon et je vis des centaines de gens qui couraient de partout, des soldats qui jetaient des gens au sol comme des bêtes ; c'était terrifiant. Tandis que j'entendais les hurlements des personnes qui étaient à bord du train, je me tournai vers Jean.

- Tu as raison. Aller cours. »

Nous avons parcouru plusieurs kilomètres sans nous arrêter pour être sûrs que personne ne nous avait suivi. Nous ne pouvions pas prendre le train pour Marseille maintenant. Et avec le peu d'argent que nous avons, il était impossible de tenir plus de trois jours dehors tous seuls. Je pris ma tête entre mes mains en essayant de réfléchir à une solution. Nous n'avions plus de vêtements, ni de couverture. La seule nourriture que nous avions était la pomme du pique-nique de midi. Jean se mit à pleurer :

« Je veux voir Maman et Papa. Je veux rentrer à la maison. Anna je veux rentrer !

- Oh mais tu vas te taire à la fin ? On est tous seuls maintenant ! Alors Papa et Maman tu les oublie pour l'instant ! On n'a plus rien et je ne sais même pas si on va trouver un endroit où dormir ce soir alors laisse-moi réfléchir ! »

Mon petit frère avait arrêté de pleurer. J'entendis des bruits de branche craquer sous les pas de quelqu'un. Je pris mon frère dans mes bras, une main sur sa bouche pour l'empêcher de parler. Et je courus me cacher avec lui dans un fossé plein de grandes herbes. Les pas étaient de plus en plus proches et de plus en plus rapides.

« Ils ne doivent pas être loin ces morveux. Avec le p'tit, ils n'ont pas pu marcher bien plus, dit un homme avec un accent allemand.

- Wo sind die ficken ?? s'écria un autre. »

Mes mains tremblaient de peur quand j'entendis le bruit d'un fusil près de nous. Des larmes coulaient sur les joues de Jean mais il ne faisait aucun bruit. Je ne compris pas ce qu'ils dirent ensuite. Mais leurs pas se dirigeaient de plus en plus loin. Je restai figée dans le fossé, la main sur la bouche de Jean, sans pouvoir bouger, pendant de longues minutes.

Après un moment, je sortis la tête du fossé pour voir si le champ était libre. Personne. J'ai fait signe à Jean que tout allait bien et je l'ai aidé Jean à sortir du fossé, puis nous avons marché à l'opposé de la gare pendant des heures. Nous sommes ensuite arrivés dans un petit village. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Le village était totalement désert. Je m'approchai d'une grande maison qui ressemblait à une auberge. Je passai ma tête à travers la porte qui était entre-ouverte.

« Il y a quelqu'un ? »

Aucune réponse.

« Anna, j'ai peur. Viens on s'en va.

- Attend. Il doit y avoir de la nourriture ou des vêtements de rechange ici.
- Mais Anna... »

J'ouvris la porte de l'auberge et marchai d'un pas méfiant. Il n'y avait pas la moindre âme humaine ici. Seulement un chat noir qui roupillait sur le bord de la fenêtre. Jean se cachait derrière moi. Nous avançons en direction d'une petite pièce. C'était sûrement une cave. Il y avait des sacs de pain énormes et des bouteilles de vin et de jus de pomme. Jean se précipita sur le pain et dit :

« Il faut qu'on le prenne.

- Tu as raison. Viens m'aider. »

Nous avons pris plusieurs pains que nous avons fourrer au fond de mon sac, et une bouteille de jus de pomme qui se trouvait avec des dizaines d'autres sur une étagère étroite. L'auberge avait l'air d'être abandonnée depuis peu : la lumière de la cuisine était éclairée et des assiettes froides encore pleines attendaient d'être servis sur un plateau. Les villageois avaient l'air de s'être volatilisés. Aucune trace d'eux nulle part dans le village. Jean n'était pas très à l'aise ici et moi non plus. Après un bref coup d'œil dans une des maisons voisines, nous sommes partis de cet endroit lugubre.

Nous avons marché pendant des heures, seuls, sans savoir où nous allions. L'essentiel était de s'éloigner le plus possible des grandes villes ; c'était là que la Gestapo avait arrêté le plus de juifs ces dernières semaines. Les gens étaient assez stupides pour prendre le train ou l'autobus comme des passagers ordinaires. Mais nous n'étions pas des passagers ordinaires. Nous étions traqués et déportés comme des bêtes que l'on emmenait à l'abattoir.

Tandis que je me perdais dans mes pensées, Jean soupira :

« Anna j'en ai marre de marcher. Je suis fatigué moi !

- Je sais, moi aussi je suis fatiguée. Viens par-là, on va s'arrêter un moment. Je vais te donner un bout de pain.
- Quand est-ce qu'on va les rejoindre, Papa et Maman ? demanda Jean, la bouche pleine.
- Dans très peu de temps, ne t'inquiète pas. On va trouver un moyen de les rejoindre. Et puis tu te rappelles ce qu'ils ont dit ? Dans tous les cas, même avec des complications, notre point de retrouvailles, c'est chez Yvette.
- Mais on peut plus y aller en train maintenant. Alors comment on va arriver jusqu'à Marseille tous seuls ?
- On va trouver un moyen, Jean. Je vais aller faire un tour pour voir aux alentours, s'il n'y a pas une vieille cabane abandonnée pour dormir cette nuit. Le soleil va bientôt se coucher, dis-je à Jean en m'éloignant.
- Ne me laisse pas tout seul ! Anna !
- Je reviens dans deux minutes Jean. »

Nous étions dans une clairière. Autour de nous, des prés, des arbres et des fleurs. Je m'enfonçais peu à peu dans la forêt. Puis, au loin, j'aperçue de la fumée. Je m'avançai, méfiante, et vis un homme en train de traire une vache. A côté de lui, deux chiens. Il avait une petite maison et une grange un peu plus loin. Je savais que Jean n'allait pas tenir très longtemps si on dormait dehors toutes les nuits, alors je courus chercher Jean qui devait se trouver à peine un kilomètre plus loin. Je ne pensais pas m'être aventurée si loin. Mais je pensais avoir trouvé où dormir cette nuit. Je marchai pendant quelques minutes sans vraiment savoir où j'allais. Chaque endroit de la forêt se ressemblait. Mais une fois arrivée à l'endroit où nous nous étions posés, Jean et moi, je ne vis pas mon frère mais seulement le sac, et un morceau de pain par terre. Mon sang se glaça d'un seul coup.

« Jean ? Jean où es-tu ?! Dépêches-toi de revenir j'ai trouvé notre maison pour ce soir ! »

Personne ne répondit. Je me précipitai dans les bois et ratissai les moindres recoins. Jean n'était pas là. Les larmes me montaient aux yeux. Je m'effondrai par terre, en pensant à la promesse que j'avais faite à ma mère. Je me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps en me relevant.

« Jean !! Je t'en supplie répond-moi !! Où es-tu ?? »

Cela faisait environ vingt minutes que Jean avait disparu. Désespérée, je me dirigeai vers la ferme de l'homme que j'avais vu en espérant qu'il pourrait m'aider à retrouver mon petit frère. Arrivée au seuil de la porte, j'hésitai à sonner. Le fermier pourrait être un collabo qui me dénoncerait directement aux Allemands, et là, je ne reverrais jamais Jean. Mais la peur de savoir celui-ci tout seul au milieu de nulle part prit le dessus sur le reste. Je frappai à la porte. Un homme, la barbe longue et blanche ouvrit. Il avait les yeux bleus et semblait être anxieux.

« C'est pour quoi ?

- Excusez-moi, mon petit frère Jean a disparu et je ne sais pas où il est parti... Vous ne l'auriez pas vu ? Je vous en prie aider moi...

L'homme hésita un instant en me dévisageant et répondit :

- Y'a bien un môme dans ma cuisine, lui aussi il cherchait sa sœur. Entre, dit sèchement l'homme. »

Je me précipitai dans la maison et aperçu le visage de mon frère. Un poids immense se dégagea de ma poitrine. Je pris mon frère dans mes bras, et le serrai si fort que je crois qu'il en eut le souffle coupé.

« Anna, tu me fais mal !

- Mais où étais-tu passé enfin ? J'ai cru qu'on t'avait enlevé ! Je t'avais dit de ne pas bouger ! Tu m'as fait tellement peur, m'écriais-je.
- Mais c'est toi qui m'as laissé tout seul ! J'ai eu peur alors je voulais venir avec toi mais tu étais plus là ! dit mon frère, les larmes aux yeux.
- Il est arrivé en pleurs ici. Il m'a dit qu'il cherchait sa sœur alors je l'ai installé là en attendant que quelqu'un arrive, expliqua l'homme.
- Oh... Merci, c'est très gentil à vous, je répondis avec un sourire.
- Bon, je suppose que vous n'êtes pas là pour vous promener dans les campagnes ! Alors dépêchez-vous de partir. Je ne veux pas avoir de problèmes moi.
- Mais, Monsieur ! Il va bientôt faire nuit et on a nulle part où aller...
- Rien à faire.
- S'il vous plaît... Mon frère est trop petit pour dormir dehors à son âge... On pourrait dormir dans la grange si vous voulez. On n'est pas compliqué, tout ce qu'on veut, c'est être abrité juste pour cette nuit et promis demain nous partirons à l'aube. Nous avons déjà marché toute la journée, dis-je en baissant la tête.

Le fermier soupira, puis dit :

- Bon, juste pour cette nuit alors. Je vais vous chercher des couvertures. Mais demain, vous foutez le camp d'ici, c'est clair ?
- Promis ! Merci mille fois, Monsieur... ?
- Vaut mieux pour tout le monde si on ne se donne pas nos prénoms, répondit le fermier en me donnant une paille de couverture et des bols de lait. Y'a de la paille dans la grange. Mettez un drap par-dessus et une couverture et vous aurez une sorte de lit pour cette nuit.
- Merci beaucoup, nous vous en serons éternellement reconnaissants. »

Le fermier ferma sa porte à clé derrière nous. Nous nous sommes dirigés vers la grange alors que la nuit était en train de tomber. Jean ouvrit la porte de la grange et poussa un cri :

« Que se passe-t-il ?! criais-je en échappant la moitié des couvertures sur le sol.

Je m'avançai et vit une fillette enfouie sous des draps et un garçon, caché derrière une poutre de la grange.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il méfiant.
- Heu... C'est... C'est le fermier qui nous a autorisé à dormir là cette nuit. Et vous ?
- Pareil, dit la petite fille après avoir enlevé les draps qui la recouvraient. Vous êtes juifs ?
- Ayla !! s'écria le garçon.
- Ça ne fait rien, dis-je en souriant à la petite.
- On ne parle pas de religion chez nous, dit sèchement le garçon.
- Bon, et bien moi c'est Anna et voici mon petit frère Jean.

Le garçon nous fixa un instant et dit :

- Rayan, et ma sœur, Ayla. Vous venez d'où ?
- De Paris. Là-bas, tout a dégénéré... Il y a des allemands de partout. Nous sommes allés jusqu'à Lyon, mais c'était pire.
- Je vois. Lyon, c'est le nid des allemands, c'est vraiment l'endroit à éviter, vous avez eu de la chance. Nous, on vient de Caen. Ça fait des jours qu'on marche et on avait besoin de faire une vraie nuit pour se reposer et on reprend la route demain.
- Vous allez où vous ? demanda Jean timidement.
- Le plus loin possible. En zone libre ou en Suisse, ça dépend.
- Nos parents, on ne sait pas où ils sont. On a été séparés à la gare de Dijon. Il y avait des soldats de partout alors on a dû venir jusqu'ici à pied, expliqua Ayla.
- Vous n'avez qu'à venir avec nous, dis-je. On va à Marseille chez une amie de nos parents. On doit les retrouver là-bas.
- Et qui te dis qu'ils vont réussir à venir jusqu'à Marseille ? dit Rayan.
- Je le sais. Ils vont réussir.
- C'est des conneries. Vous n'allez pas les revoir !
- Pourquoi est-ce que tu dis ça ?? Ce n'est pas parce que vos parents à vous ne sont pas là qu'il faut croire la même chose pour tout le monde ! je répondis en colère.

Je pris mon frère dans mes bras, je lui fis son lit et le coucha. Il semblait inquiet à propos de ce que Rayan avait dit. Je le rassurai en lui disant que nous retrouverions bientôt Papa et Maman, et que nous serions très bientôt tous réunis.

Une fois que les deux petits furent couchés, Rayan me rejoignit près de la fenêtre, tandis que je contemplais les étoiles. Il se posa à côté de moi et regarda en direction du ciel :

« Souvent quand je ne sais plus quoi faire, je regarde le ciel, à travers la fenêtre de ma chambre. J'ai toujours été fasciné par les étoiles depuis que je suis tout petit.

Je ne répondis pas.

- Je suis désolé pour tout à l'heure, continua-t-il. Vos parents vous attendent sûrement déjà à Marseille. C'est juste que, je ne sais pas si moi et Ayla, on va revoir les notre un jour. Et je dois dire que ça me terrorise. Je ne sais même pas où j'emmène Ayla maintenant. Je veux juste qu'elle soit en sécurité mais faut être réaliste, on ne va pas tenir longtemps en dormant dehors sans rien manger.
- Je suis désolé pour tes parents. Mais si ça se trouve, ils ont emprunté un autre chemin et vous allez vous retrouver dans peu de temps.
- Peut-être.
- A vrai dire, je suis forte devant Jean pour ne pas lui montrer que je n'ai aucune idée de comment on va rejoindre Marseille. Nous n'avons ni argent, ni vêtements, ni nourriture. Nous sommes tous seuls face aux allemands maintenant...
- Nous c'est pareil.

Je tournais la tête pour regarder Rayan et dit :

- Elle a quel âge Ayla ?

- Elle va bientôt avoir neuf ans. Elle est plutôt maligne pour son âge, c'est elle qui a proposé de demander de dormir ici, dit Rayan en souriant. Et toi et Jean ?
- Jean a sept ans et moi seize ans, bientôt dix-sept. Et toi ?
- J'ai dix-sept ans et dans pas longtemps je vais avoir dix-huit. Mais bon, je crois que notre âge, tout le monde s'en fou maintenant qu'on doit se cacher pour vivre.
- Je suis sûre que la guerre va bientôt se finir. On va tous retrouver nos familles et tout redeviendra comme avant, lui répondis-je en excisant un sourire.
- Rien ne va redevenir comme avant. Partout, on tue des juifs, on les bat et on les traite comme des animaux. Rien ni personne ne sera jamais plus comme avant.

Il se tue un instant et reprit :

- Bon, je vais aller me coucher, il faut que l'on parte tôt demain.
- Venez avec nous à Marseille. Là-bas, on sera en sécurité et vous essayerez de retrouver vos parents.
- C'est gentil. Bonne nuit Anna, répondit Rayan. »

Le lendemain, je sentis quelqu'un me secouer doucement. C'était Jean. J'ouvris les yeux et il faisait déjà jour dehors. Jean m'expliqua que le fermier nous avait accordé quelques heures de travail en échange d'un déjeuner. Rayan et Ayla étaient déjà en train d'éplucher des légumes et moi et Jean devions aller donner à manger aux poules et aux cochons. Je me levai en vitesse de mon lit pour rejoindre Jean. Les seaux de grains pour les cochons étaient trop lourds pour mon petit frère, alors Rayan est venu l'aider à les porter, tandis que Ayla continuaient d'éplucher les légumes.

Cela étant, le fermier nous apporta à chacun un bol de lait, des tartines et un morceau de fromage. Puis, il nous remit des pommes et de l'eau pour la suite de notre chemin.

« Et voilà qui devrait pouvoir vous faire tenir quelques jours en plus avant que vous ne retrouviez quelqu'un pour vous faire dormir. Mais attention les mêmes, ne faites pas confiance à n'importe qui ! Les gens sont des voyous qui ne pensent qu'à eux, nous dit-il en nous tendant un paquet de billet de monnaie. »

Nous avons remercié le fermier de tout cœur avant de repartir. Où nous allions et comment ? Nous ne le savions pas, mais une chose était sûre, aucun de nous n'étais à l'abri.

CHAPITRE 3

????????????????????????????????????????????????????????????????????????????????????

Jean, Rayan, Ayla et moi, marchions depuis deux jours. La nuit dernière, nous avons dormis dans une cabane de pêcheur étroite. Elle devait faire au maximum cinq mètre carré et nous étions tous entassés les uns aux autres. Mais nous n'avions pas le choix ; c'était cela ou dormir dehors alors qu'il tombait des cordes. Ayla et Jean étaient à bout de force. Rayan les portait chacun leur tour depuis ce matin mais je voyais bien qu'il ne pouvait pas continuer longtemps ainsi. Dans l'après-midi, nous sommes arrivés dans un village. Il y avait un marché, des gens qui vivaient leur vie, et des enfants qui jouaient aux billes et au chat perché dans la rue. Pendant un instant, je cru que la guerre n'avait jamais existé en voyant ces gens tellement normaux. Rayan dit en souriant :

« C'est le bon endroit pour s'arrêter un peu, manger quelque chose. Avec l'argent du fermier, on devrait pouvoir trouver de quoi se rassasier !

- Oh oui oui ! J'ai mal aux pieds à force de marcher moi ! répondit Ayla.
- Moi aussi j'ai mal aux pieds et aux jambes aussi. Et j'ai faim. Et je suis fatigué, se plaignait Jean.
- Mais toi c'est bien connu, tu as toujours mal quelque part ! Le contraire m'aurait étonné, répliquais-je à mon frère en rigolant. »

Pendant que Jean et Ayla bavait devant le marchand de bonbons, Rayan et moi achetions de quoi se faire un petit repas. Mais difficile de trouver quelque chose de consistant, sans devoir le faire cuire. Nous avons trouvé quelques carottes, des tomates et une tarte aux pommes. Il fallait quand même garder de l'argent pour les prochains jours. Rayan me fit remarquer que nous n'avions pas de carte pour aller jusqu'à Marseille. Nous nous dirigeons vers une librairie, eux auraient peut-être quelque chose d'utile pour nous, quand une voix cria :

« Voleurs !! Espèces de petits chenapans !! Voyous ! »

Le marchand de bonbons avait attrapé les mains pleines de bonbons de Ayla et de Jean. Rayan accouru immédiatement, je me précipitai avec lui.

« Ah !! Vous pensiez que je n'allais pas vous voir, avec vos mains baladeuses ?? s'écria le marchand.

Les deux petits étaient en pleurs.

- Monsieur s'il vous plait, ce sont notre frère et notre sœur, je suis désolé qu'ils aient fait ça... Tenez, voilà qui devrait rembourser leurs bêtises, s'excusa Rayan en tendant trois billets.
- Ah mais je ne veux pas de votre argent ! A eux d'assumer leurs actes !
- S'il vous plait, ils sont encore petits... Ils ne sont pas conscients des conséquences... Je vous promets que cela ne se reproduira plus, dis-je.
- Pas la peine d'essayer de m'amadouer ! Police ! Au voleur !! cria le marchand.
- Non je vous en supplie ! Prenez tous nos billets mais ne prévenez pas la police !! s'écria Rayan. »

Il était trop tard. Trois agents débarquèrent quelques secondes plus tard. Le marchand, qui tenait fermement le bars de Jean et d'Ayla leur expliqua que ceux-ci avaient essayer de dérober des poignées de bonbons. Peu après, nous étions au poste de police. Là, les agents nous ont assis sur des chaises, face

à eux, comme si nous étions des criminels. L'un des agents, qui semblait être le chef, nous regarda droit dans les yeux pendant un instant et dit :

« Alors les mômes, on ne vous a jamais vu par ici. Ce village est isolé de tout. Comment est-ce que vous avez atterri ici, hein ? Et vos parents, où ils sont vos parents ?

- C'est nous qui sommes responsables d'eux, expliquais-je pour ne pas laisser dire des bêtises aux petits. On passait par là par hasard pour aller...
- Stop ! Je veux entendre le gosse, me coupa le policier avec un sourire sournois.

Je redoutais le pire. Tout le monde savait que la police était collabo avec les allemands.

- Alors petit, vous allez où comme ça ?
- On... On va...
- Bah vas-y petit, on va as te manger.
- Chez notre tante elle habite à Vienne, dit sèchement Rayan Notre train a été coupé par les allemands alors qu'on arrivait à Paris. Ils nous ont dit qu'on ne pouvait pas continuer en train parce...

L'agent de police se leva d'un seul coup et se dirigea droit sur Rayan. Il attrapa le t-shirt de Rayan et le tira vers lui, avec un regard cruel.

- Chut !!! Laisse parler le petit, bordel ! Sinon vous n'êtes pas près de sortir d'ici ! Bon tu vas te décider à parler oui ? dit-il en se tournant vers mon frère.
- On va chez notre tante à Vienne. C'est Rayan qui vient de vous le dire.
- Rayan... Mmh... Je vois. Donnez-moi donc tous vos noms, prénoms, âge.
- Rayan Duboeuf et ma sœur Marianne Duboeuf, menti Rayan.
- Louisa Londin et Maurice Londin.
- Evidemment. Et pourquoi vous vous baladez tous seuls comme ça au milieu de nulle part ? Ce n'est pas très courant les nouvelles têtes par ici. Généralement, personne ne passe par ce village, même pour se promener. Et vous n'auriez pas pu prendre le bus au lieu de marcher ? Vous êtes bien loin de Vienne là !

Mon ventre se noua. Jean baissa la tête, ne sachant quoi répondre Le policier se mit à rire. Puis il se reprit et dit :

- Bon ! Je vois. Vous êtes tous juifs.

Mon cœur se mit à battre tellement fort que je cru que tout le monde l'entendait. Je vis Rayan serrer ses poings et Ayla devint rouge comme une tomate. Jean se mit à pleurer.

- Non vous avez tort, retoqua Rayan en ayant l'air d'être serin.
- Bien. Alors dites-moi ce que vous faites au milieu de nulle part sans papier ni valises ou bagages ?
- Nous avons tout perdu dans le train. C'était la panique là-bas ! Tous les juifs se faisaient arrêter. Nous n'avons pas eu le temps de prendre nos bagages. Nous sommes cousins et notre tante doit nous attendre à l'heure qu'il est, répondis-je pour essayer de nous sortir de tout cela.
- Et bien sûr, vous n'avez pas été interpellé. C'est vrai, elle doit s'inquiéter. Alors appelez la donc, qu'elle sache où vous êtes. Vous risquez sûrement de ne pas la revoir avant longtemps.

Rayan, qui semblait sûr de lui, prit le téléphone et tapa un numéro. Il porta le combiné à son oreille, mais personne ne répondit. Rayan me lança un regard désolé et reposa le téléphone. L'agent donna alors l'ordre à ses officiers de nous dégager de là. Malgré nos cris et nos débâtements, les officiers nous traînèrent jusqu'à une salle. Rayan essaya de se dégager mais l'un des officiers le frappa avec le bout de son pistolet. Rayan tomba sur le sol, et l'officier le traîna par le bras pour l'emmener avec nous. Quand la porte s'ouvrit, je vis un homme, une femme et un bébé ainsi qu'une vieille dame assise par terre, dans la poussière.

« Un camion vient tous vous chercher demain. », expliqua sèchement un officier avant de refermer la porte à double tour.

Rayan tapa des poings dans la porte de toutes ses forces. Je le pris dans mes bras pour essayer de le calmer. Il avait une coupure sur la joue, sûrement à cause du coup de pistolet. Il me chuchota :

« C'est y est. On est foutu. »

Les larmes me montèrent aux yeux. Il fallait trouver une solution. Je m'écartai de Rayan, puis inspectai les fenêtres une à une dans l'espoir de trouver une faille pour s'échapper.

« C'est déjà fait, dit la femme.

- On a cherché une sortie des dizaines de fois. Nous sommes aux derniers étages d'un immeuble. Les fenêtres, tu peux oublier, continua son mari. Cela fait presque trois jours que nous sommes enfermé ici.
- Eh bien contrairement à vous, nous n'avons pas l'intention de rester plus longtemps ici, répondis-je en regardant autour de moi. »

Nous étions dans une pièce à quarte fenêtres. Des bancs et des tables étaient entassés au fond. Ils avaient raison. La seule façon de sortir de là était de sauter. Nous étions pris au piège. Moi qui avais promis de protéger mon petit frère.

« Pourquoi est-ce que vous êtes allées voler ces bonbons ? m'énervais-je. Nous vous avons laissé pendant deux minutes et vous faites n'importe quoi ! A cause de vous deux, on est coincé !!

- Anna ! Ce n'est pas leur faute. Ils sont encore petits, me dis doucement Rayan.
- Je suis désolé Anna... s'excusa Ayla. On voulait juste en goûter un seul, mais le marchand ne regardait pas alors...
- Anna, on est désolé, bafouilla mon frère.
- Oui ! J'espère bien que vous l'êtes ! m'écriais-je. »

Je n'arrivais pas à décoller. Je m'en voulais d'avoir laissé les petits tout seuls. Tout c'était bien passé jusqu'à maintenant et il a fallu un malencontreux accident pour tout fiché en l'air. Rayan prit Jean et Ayla dans ses bras. Moi, je regardais le ciel, assise sur la fenêtre. Dehors, je pouvais apercevoir le marché. Les gens vivaient normalement. Un sentiment de rage et de haine se propagea en moi. Ces gens avaient le droit de vivre tranquillement tandis que nous, nous étions condamnés à fuir à cause de notre religion ! A ce moment-là, j'en voulais au monde entier : aux gens qui n'avaient rien fait pour nous défendre au marché, au fermier pour ne pas nous avoir hébergé plus longtemps, à mes parents pour ne pas être partis avec nous dans le train, aux officiers qui n'avaient eu aucune pitié pour les enfants que nous étions, et à moi-même pour ne pas avoir su protéger notre groupe.

Dans la pièce, personne ne parlait. On aurait dit que nous étions en train d'attendre la mort, ce qui finalement, n'était pas totalement faux. Je m'étais calmé et visiblement, Rayan aussi. Mon frère vint se blottir contre moi. Je le pris dans mes bras et il s'endormit tout doucement. Nous sommes restés ainsi pendant plusieurs heures. Puis, deux officiers emmenèrent la femme, et quand elle revint, en pleurs, ce fut le tour du mari, puis de la vieille dame, puis de Rayan, Jean, Ayla et enfin, ce fut mon tour. Tous les autres étaient revenus sans dire un seul mot, les larmes aux yeux. Quand Rayan était revenu, il avait l'arcade gauche en sang mais il ne dit rien de ce qu'il s'était passé. Les soldats me prirent à mon tour un bras chacun d'un côté. Je me suis débattue en leur lançant « Je sais marcher merci ! ». Ils m'escortèrent jusqu'à un commandant allemand. Il portait une casquette avec une tête de mort en insigne. Plusieurs médailles étaient accrochées à son veston, toutes parallèles les unes aux autres. Le commandant me fit signe de m'asseoir. Il avait le regard dur et ne laissait paraître aucune émotion.

« Bien alors, dis-nous comment s'appelle tes parents.

Je dus mentir mais je n'avais pas réfléchi que mon petit frère n'avait sûrement pas dit la même chose.

- Michel et Suzanne Londin, dis-je la boule au ventre.
- Intéressant. Votre frère nous a dit Karson, dit le commandant en esquissant un sourire provocateur.

Je ne répondis pas.

- Bien. Peux-tu nous dire maintenant, le nom de votre passeur ou de celui qui vous a accompagner jusque-là ?
- Personne. On s'est toujours débrouiller tout seuls, mes cousins et moi.
- Evidemment.
- Pourquoi est-ce que vous nous posez toutes ces questions ? demandais-je.
- Parce que vous êtes juifs, répondit-il en rigolant et en jetant un coup d'œil amusé à ses camarades.
- Vous trouvez ça drôle de condamner des enfants innocents ?? Nous ne sommes pas juifs ! Combien de fois va-t-il falloir vous le dire ? m'écriais-je.
- Tu veux que l'on appelle ton frère et ton cousin ? Si tu as un doute, il n'y a qu'à baisser leur pantalon pour avoir la réponse, dit-il en rigolant de plus belle.

Je ne répondis pas. Je savais que quoi que je dise, je m'enfonçais de plus en plus. Mon cœur battait la chamade et une haine indescriptible se propagea en moi tel un frisson. Je me jetai sur le commandant en hurlant :

« Espèce d'assassin !!

Le commandant pointa son arme au niveau de ma tête avant que je puisse l'atteindre et ses officiers firent de même. Je regardai autour de moi : cinq pistolets braqués sur mes tempes. Je ne pouvais plus bouger où ma cervelle se retrouverait trouer comme du fromage...

- Ah la la ! Tu pensais vraiment pouvoir me toucher sans que ces braves hommes ne bougent d'un pouce ?
- Vous et vos braves hommes, vous pouvez aller vous faire voir ! dis-je agressivement. »

Le commandant fit signe à ses soldats de baisser leurs armes et me fixa droit dans les yeux :

- Toi et tous les autres, vous êtes foutus. »

Puis, un soldat me ramena dans la pièce où les autres étaient enfermés. Des larmes me coulaient sur les joues. Mais c'étaient des larmes de haine. La haine avait envahi mon corps tout entier. Chaque parcelle de mon corps frissonnait de haine. Une haine d'impuissance. Je m'effondrai par terre, genoux au sol, les bras pendants, en fixa le ciel à travers la fenêtre. Personne ne m'aida à me relever car personne n'avait la force de se lever soi-même.

CHAPITRE 4

Durant toute la fin de journée et toute la nuit jusqu'au petit matin, personne n'avait dit un mot. Tout le monde était dans son coin. Même le bébé qui était dans les bras de la femme n'avait pas bronché depuis hier. Puis, quelques heures après le lever du soleil, le commandant vint nous chercher. Il nous ordonna de nous lever et d'avancer. Je pris la main de Jean, et Rayan celle de Ayla, puis il attrapa la mienne. Nous avançons la boule au ventre. Les soldats nous firent descendre les marches d'escaliers pour rejoindre un camion noir qui attendait dehors. Pas besoin de vous dire à quoi ce camion servait. On nous fit embarquer dedans en vitesse. A l'intérieur, nous étions tous serrés les uns aux autres. Ayla pleurait dans les bras de Rayan, et le bébé dans ceux de sa mère. Mais au moment où le mari mit un pied dans le camion, un des soldats le jeta en dehors.

« Non laissez-moi ! Laissez ma femme et mon fils ! Arrêtez !! s'écria-t-il en hébreux. »

La femme se mit à hurler et un soldat ferma les portes du camion, tandis qu'elle frappa de toute ses forces pour les retenir. Le camion démarra et la dernière chose que je me rappelle avoir entendu fut le bruit d'une balle.

La femme n'avait pas arrêté de pleurer durant tout le trajet. Moi, j'étais tétanisée en repensant à la scène. Je n'arrivais plus à bouger. Et si nous allions tous finir comme ça ?

Le trajet me parut éternel et insupportable. Au bout de quelques heures de route. Le camion s'arrêta. J'entendis des gens, beaucoup de gens. Il semblait y avoir foule dehors. Les portes du camion s'ouvrirent et nous vîmes des centaines de personnes, entassées les unes contre les autres, qui se pressaient pour aller je ne savais où. Deux soldats nous poussèrent violemment hors du camion. Ayla tomba par terre et je l'aidai à se relever en vitesse tandis que les soldats nous hurlèrent dessus en allemand. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient mais je savais qu'il fallait qu'on se joigne à la foule. Un train de marchandise arriva. C'était une gare. Il y eu un mouvement de panique et d'un coup, je ne vis plus mon frère, ni Rayan et Ayla. La foule nous avait séparé. Nous étions serrés comme des moutons et j'entendis mon nom. Je regardai autour de moi et vis au loin Rayan me faisant de grands signes. Je poussais les gens pour pouvoir passer mais j'avais l'impression que plus j'avancais, plus je m'éloignais de Rayan. Je hurlais à travers la foule pour me faire entendre par mes amis, mais évidemment, beaucoup d'autres étaient dans le même cas que moi et il y avait un boucan insupportable. Devant moi, une vieille femme tomba par terre et les gens, ne faisant attention à elle, la piétinèrent comme un vulgaire tapis de sol. Je fus horrifié par cette scène affreuse mais il était impossible de l'aider. Je continuais d'avancer en bousculant les gens pour me frayer un passage. J'aperçu à quelques mètres, la tête de Rayan qui dépassaient. Il me vit et me tendit la main. Je l'attrapai et il me tira de toutes ses forces vers lui. Je le pris dans mes bras puis je lui demandai avec panique :

« Où sont Ayla et Jean ?? »

- Ils sont là, ne t'inquiète pas, répondit-il en montrant les deux petits qui tenait la jambe de Rayan pour ne pas se faire emporter par la foule.
- A présent, on ne se lâche plus, dis-je. »

Les gens avançaient doucement pour monter dans un wagon. Puis, ce fut notre tour de grimper. Mais pas d'escaliers de rampes. Rayan porta Ayla et Jean à l'intérieur et me prit la main pour m'aider à

monter. Dans le wagon, nous étions une quarantaine. Tous collés les uns aux autres. Les gens se lamentaient chacun de leur côté. Certains criaient que nous allions tous mourir, d'autre se plaignait qu'il faisait trop chaud (à vrai dire, il faisait au moins trente-cinq degrés dans le wagon car nous étions en plein été 1942), et d'autres encore criaient le nom de leurs proches qu'ils avaient égarer dans la foule. C'était la folie. Tout le monde était agité et les gens se bousculaient de tous les côtés. Rayan nous rassurait en nous disant que tout allait bien se passer mais sa voix tremblante trahissait le sanglot qu'il essayait tant bien que mal de refouler. Ayla demanda où nous allions. Personne ne répondit puisque personne n'avait la réponse. Quand j'étais encore à Paris, des rumeurs circulaient à propos de camps où les allemands enfermaient les juifs. Sur le coup, personne n'y avait cru. Mais à présent, je me rendais compte que ces rumeurs étaient sûrement vraies. On m'avait raconté des choses horribles sur les allemands et Hitler, mais enfermer des êtres humains contre leur gré, c'était vraiment atroce ! Je pensais à Papa et Maman. J'espérais du plus profond de moi qu'ils aillent bien et qu'ils soient en sécurité à Marseille chez Yvette. J'essayais d'imaginer l'endroit où nous allions : sûrement un grand bâtiment, car nous étions des centaines à être monter dans ce wagon.

Le trajet du train dura presque deux jours. Deux jours sans manger ni boire. Ayla et Jean étaient exténués et nous aussi. Un homme, voyant les deux petits morts de soif leur tendit une bouteille avec un fond d'eau. Inutile de vous dire que l'homme n'eut pas besoin d'insister pour qu'Ayla et Jean prennent la bouteille. Mais conscient que nous aussi étions morts de soif, Jean prit soin de partager avec nous le peu d'eau qu'il restait. A bord du wagon, une odeur horrible planait. Les gens ne pouvaient plus retenir leurs besoins, alors les hommes arrachèrent tant bien que mal une des planches du sol du wagon pour que les gens puissent se soulager. Mais malgré tout, l'odeur est restée jusqu'à notre arrivée.

Quand le train s'arrêta, les gens autour de nous furent pris de panique ; personne ne savait où nous étions et la peur constante de la mort fit faire à certains n'importe quoi. A l'ouverture des portes du wagon, un homme se précipita dehors en sautant sur un soldat allemand et hurla quelque chose que, je crois, personne ne compris. Mais peu importe son intention, le soldat lui tira une balle dans l'abdomen et l'homme tomba à terre. Je pris Jean et Ayla dans mes bras pour leur cacher la scène. Les gens se mirent à crier de peur et les soldats commencèrent à nous tirer avec violence hors du wagon. Rayan et moi veillions à toujours rester ensemble en tenant les petits par la main.

Autour de nous, pas une maison. Seul des arbres et des hautes herbes. Sur le quai de la gare, un soldat allemand nous expliqua les règles en français :

« Bien. Nous allons rejoindre vos habitations. Mais avant, il va falloir procéder à une fouille corporelle. Tout bijou, papiers, sacs, nourriture, ou autres objets personnels devront être déposés dans les corbeilles à votre disposition à côté de moi. Puis, nous allons marcher pour rejoindre le camp. Là-bas, un médecin évaluera votre santé. Veuillez avancer doucement vers moi. »

Je ne sais pas pourquoi mais les paroles du soldat m'avaient quelque peu rassuré. Nous allions bientôt pouvoir nous reposer. Rayan, lui, avait l'air très inquiet et regardait partout autour de lui. Je lui dis que tout allait bien se passer et que le pire était passé :

« Oh crois-moi, le pire est loin d'être passé, je le sens.

- Pourquoi dis-tu ça enfin ? lui dis-je en fronçant les sourcils.

- Parce que tu crois vraiment qu'après nous avoir fait passer deux jours sans manger ni boire dans ce wagon, ils vont d'un seul coup devenir gentils avec nous et nous offrir un endroit où dormir ?
- Je ne sais pas ce qu'il nous attend mais si nous y allons dans cet esprit on ne s'en sortira jamais !

Rayan jeta un coup d'œil à Ayla et Jean pour s'assurer qu'ils ne l'entendaient pas et dit :

- Tu ne comprends pas ? On est déjà mort. Si on ne meurt pas de faim ou de soif, c'est eux qui nous tueront, comme l'homme à la descente du train ! »

Je ne répondis pas. Il avait raison. Si on nous avait emmené ici, ce n'était pas pour nous laisser repartir dans quelques jours. Nous allions sûrement y rester pendant très longtemps.

Arrivés devant les contrôleurs allemands, des corbeilles étaient déjà remplies de toutes sortes d'objets. Je déposai mes bracelets, mon foulard et au moment de partir, le soldat m'arrêta et me parla allemand en me montrant ma médaille :

« Mais c'est tout ce qu'il me reste de mes parents !

- Aller stellen tout de gefolge auf ! cria le soldat. »

Je compris qu'il ne fallait pas discuter. Je détachai ma médaille et la posa doucement dans la corbeille. Puis, je rejoignis les autres en courant.

Pour arriver jusqu'au camp, il fallait marcher pendant des dizaines de kilomètres. Mais nous n'avions pas mangé depuis deux jours et la marche fut très dure. Rayan et moi avons dû porter les petits pour qu'ils ne s'effondrent pas. Derrière nous, nous avons entendu à plusieurs reprises des coups de feu. Les gens qui s'arrêtaient se prenaient une balle dans la tête. C'était marche ou crève. J'étais à bout de force et à un moment donné, je suis tombée dans les pommes. Rayan me rattrapa et me donna une claque pour me réveiller. Je repris peu à peu mes esprits et il m'aida à marcher tandis que Ayla aidait Jean. Nous sommes restés ainsi pendant tout le long. Sans une solidarité comme la nôtre, je ne pense pas que nous aurions pu arriver à destination.

A la suite de ce périple, j'aperçus au loin, de grandes cheminées d'où sortait une fumée immense et une odeur immonde. Les gens commencèrent à s'agiter. Un coup de feu retenti et tout le monde se tue. Nous avançons encore quelques mètres et je vis un grand portail noir. De l'autre côté du portail, il y avait des dizaines de cabanes en bois et beaucoup de soldats, fusils à la main, pour montrer que nous ne pouvions pas nous échapper. On nous a fait marcher jusqu'à un abri où commençait une file de personnes. Un soldat monta sur une estrade et nous dit :

« A présent, vous allez avancer jusqu'aux médecins. Ce sont eux qui détermineront si vous êtes aptes à travailler. Avancer dans le calme. »

Rayan posa ses mains sur mes épaules et me promit que nous allions nous en sortir. Ayla et Jean semblait effrayés et se collait à nous en avançant d'un pas méfiant. La femme qui se trouvait devant nous et qui semblait savoir ce qui nous attendait à la suite des médecins s'adressa à Rayan et moi :

« Dites que vous pouvez travailler. Mentez sur votre âge et ne dites surtout pas que vous vous sentez fatigués.

- Quoi ? demandais-je.
- Faites ce que je vous dis. »

Puis, elle se dirigea vers un médecin. Celui-ci l'examina et lui fit signe de partir d'un côté. Avant de disparaître, elle nous fit un clin d'œil. Autour de nous, des scènes déchirantes de familles qui hurlent pour ne pas être séparés. Le médecin appela Rayan.

« Nom, prénom, âge.

- Rayan Duboeuf, 18 ans, menti Rayan.
- En forme ?
- Complètement.
- Bien. Par ici, indiqua le médecin.

Rayan se dirigea à l'opposé d'où était parti la dame.

- Nom, prénom, âge, dit-il à Ayla.
- Ayla Duboeuf, 10 ans.
- Va par ici. Et toi le petit ?
- Maurice Londin.
- Quel âge ?
- 8 ans.
- Bien. Tu vas avec elle. »

Jean se retourna vers moi, puis il rejoignit Ayla. Je remarquai que seulement les jeunes allaient du côté de Rayan. Jean et Ayla allaient être séparés de nous. Mon cœur se serra.

« Nom, prénom, âge.

- Où est-ce qu'ils vont ? demandai-je.
- Nom, prénom âge.
- ...
- Nom prénom, âge, dit le médecin en haussant le ton.
- Louisa Londin, 18 ans.
- Mmh, je vois, dit-il en me regarda de haut en bas. Par ici alors. »

Il m'indiqua le même chemin que Rayan. Celui-ci me prit dans ses bras :

« On va les retrouver dedans, j'en suis sûr. »

Je ne répondis pas. J'étais terrorisé à l'idée que mon petit frère soit seul au milieu de ces soldats. Il était encore trop jeune pour se retrouver confronté au monde comme cela.

Rayan et moi suivions les autres. Avec nous, des femmes et hommes entre dix-huit et trente-cinq ans. Plus aucun parent ni enfants. Les hommes avaient déjà été séparés de nous à l'arrivée du train. Tout le monde semblait perdu et désorienté. J'avais l'impression d'être dans un monde parallèle, un monde d'horreur. Je ne savais pas où j'étais et je me sentais faible. Nous étions environ 200 personnes dont seulement quelques femmes. Deux officiers S.S nous dirent de monter dans des camions. Rayan me prit par la main pour m'aider à monter. J'essayais de garder la tête froide pour ne pas montrer que je me sentais faible. Rayan ne me lâcha pas la main jusqu'à ce que nous arrivions dans un grand entrepôt. Là, les hommes et les femmes étaient divisés en deux.

« On se retrouvera dans pas longtemps. Je te le promets. Tiens bon et tout ira bien.

- Rayan ! Je t'en supplie ne me laisse pas !

- Ça va aller, je te le promets, dit-il en me prenant dans ses bras avant que nous soyons séparés par un soldat. »

Je vis Rayan s'éloigner avec tous les hommes qui avaient été sélectionnés avec nous.

Moi, je suivais les femmes. Nous n'étions pas nombreuses. Une trentaine, je pense. Un officier nous cria d'avancer jusqu'à une petite salle. Dedans, il y avait des porte-manteaux et des bancs. Je m'assis et me pris la tête entre mes mains.

« Et toi !

Je relevai la tête.

- Oui, toi ! dit une jeune fille.
- Oui ?
- Ça va ?
- Mise à part que mon frère et mes amis ont été séparés de moi, on peut dire que ça va...
- Ne te laisse pas abattre. Il faut que tu sois forte ici. Sinon tu vas crever.
- C'est où ici ?

La jeune fille me mit sa main sur le front.

- Tu es brûlante ! Ecoute, je vais t'aider. Enlève tes vêtements.
- Pardon ?
- Enlève tes vêtements ! On doit aller prendre une douche. Il faut qu'on se déshabille. »

Elle m'aida à me déshabiller. Puis nous sommes entrées dans des douches. Seules quelques gouttes d'eau nous ont permis de nous laver. Nous étions toutes serrées, nues. Ensuite, une officière S.S nous fit sortir de la douche et au moment de nous rhabiller, je vis une sorte de robe rayée à la place de mes vêtements.

« Où sont nos vêtements ? demandai-je à la jeune fille.

- Ils nous les ont enlevés. A présent, ceci est notre seul vêtement.
- Mais c'est ridicule !
- Ne discute pas ! »

Elle me tendit le bout de tissu qui devait me servir de robe. Je le mis à contre cœur. En dessous du banc, j'aperçus une paire de sabots que j'enfilai en vitesse. Les officiers nous firent signe de sortir de la salle. Un peu plus loin, il y avait des femmes avec les mêmes tenues que nous. Elles avaient des bassines devant elles et des tondeuses à la main. Les femmes passaient une à une devant elles. Quand ce fut mon tour, la détenue me dit d'enlever mon vêtement. Je regardai autour de moi, et je vis toutes les femmes qui nous regardaient. J'étais très pudique et le fait de me retrouver nue devant toutes ces personnes me mettait mal à l'aise. La détenue me dit :

« Aller ! Dépêche-toi ou ce sont les S.S qui vont devoir t'enlever ton vêtement. »

Après que je l'eus enlevé, elle me rasa les poils de tout le corps. Je me sentis humiliée et les larmes me sont montées aux yeux. Il ne me restait plus que mes cheveux sur la tête. La détenue me redonna mon vêtement et un bout de tissu à mettre sur mes cheveux. Je rejoignis plus loin, la fille qui m'avait aidé.

« Au fait, comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

- Anna.
- Moi c'est Isabelle, mais appelle moi Isy.
- D'accord, dis-je. »

Je sentis ma tête tourner et je manquai de tomber dans les pommes. Nous étions par groupe de cinq. On nous fit avancer jusqu'à une baraque en bois. A l'intérieur, il y avait déjà une dizaine de femme, des lits superposés étroits et tous coller les uns contre les autres. Les femmes qui étaient déjà là nous montrèrent nos lits. L'une d'elle s'approcha de moi.

« Oula, ma belle, ça n'a pas l'air d'aller fort hein ?

- Je crois qu'elle a de la fièvre, répondit Isy.
- Bon, on va prendre soin de toi mais il faut la cacher car si les officiers se rendent compte qu'elle ne va pas bien, elle ira directement dans la chambre à gaz. C'est déjà un miracle que les médecins l'ont laisser passer, expliqua la femme.
- Les chambres à gaz ? demanda Isy.
- Oui... Aide moi à la porter sur le lit du haut. »

CHAPITRE 5

Quand j'ouvris les yeux, je vis le plafond de la baraque. Je me levai et ne vis personne. Autour de moi, il n'y avait qu'une odeur immonde et des gamelles sales au sol. J'entendis des cris et des pleurs puis je descendis du lit et sortis de la baraque pour voir ce qu'il se passait dehors. J'étais totalement désorientée et je mis du temps à réaliser où j'étais. A l'extérieur, des dizaines d'hommes, femmes et enfants en tenues de détenus, couraient de partout. Un soldat arriva vers moi et me bouscula pour me forcer à rejoindre les autres. C'était la cohue. Les gens se poussaient et se marchaient dessus sans se soucier des autres, les enfants étaient perdus au milieu de tout cela. Un officier S.S nous ordonna de nous ranger par colonnes. Je me plaçai derrière une vieille femme fatiguée. Elle ne tenait presque plus debout. Je voyais ses jambes trembler de plus en plus jusqu'à ce qu'elle s'écroule devant mes yeux. Je restai paralysée en la regardant au sol. Un officier accouru, prit son pouls, puis, constatant qu'elle était mourante, lui colla une balle dans la tête sans que je comprenne ce qu'il venait de se passer. Son sang gicla sur mon visage et j'eus un mouvement de recul, horrifiée. Les gens autour poussèrent des cris mais les officiers les firent taire en un instant. Aucun mot ne pourra jamais décrire l'horreur que j'ai ressentie à ce moment-là. Je n'ai pas quitté des yeux la mare de sang qui s'étendait sous mes pieds pendant un long moment. Je n'ai même pas écouté ce que disait l'officier. Tout ce que je sais, c'est qu'il a procédé à une sélection parmi tous les individus qui se trouvaient avec moi, et que la moitié ont été désigné. Ceux-ci ont été emmener je ne sais où et on ne les a plus jamais revus.

Je suis revenue dans ma baraque et me suis assise au sol, la tête entre mes mains. Je ne comprenais pas ce que je faisais ici. Pourquoi cette femme avait-elle été tué de sang-froid sans même que l'officier ne la regarde ? Pourquoi Isy, Rayan, Ayla et Jean n'étaient-ils pas avec moi ? Et là plus grande des questions ; où étions-nous ?

Peu après, Isy et les autres femmes de la baraque arrivèrent, la figure sale et les mains presque en sang. Isy me vit assise par terre et me dit :

« Enfin tu es réveillée ! On commençait à croire que tu ne te remettrais jamais !

- Pardon ?
- Bah oui ! Ça doit faire presque quatre jours que tu as une fièvre énorme. Tu as déliré pendant tout ce temps. Une dame de la baraque d'à côté a dit que tu avais sûrement attraper le typhus pendant le voyage. Je ne sais pas comment tu attraper cette saloperie mais elle t'en a fait baver ! On a été obliger de te cacher et de te donner à boire et à manger pour que tu survives ! Heureusement qu'on connaissait la dame de l'infirmerie sinon tu serais morte à l'heure qu'il est ! s'exclama Isy.
- Mais je ne comprends pas. Où on est ici ? Et tu étais où toi ? Et pourquoi tu as les mains en sang ? Pourquoi est-ce que vous deviez me cacher et... Oh mon dieu !! Où sont mon frère et mes amis ?!
- Du calme. Une chose à la fois si tu le veux bien. Je vais tout t'expliquer mais d'abord il faut que tu te calme. Nous sommes dans un camp de juifs. Et nous, on revient de l'usine qui n'est pas très loin. Là-bas on y fabrique toute sorte de trucs pour les allemands.
- Un camp de juifs ? demandai-je inquiète.

- Oui. Certains disent que c'est un camp en Allemagne, d'autres pensent que nous sommes très loin de la France. On ne sait pas vraiment où on est exactement mais on sait tous qu'on a eu de la chance d'avoir été choisi dans la bonne file...
- Quelle file ?
- Bah... On l'appelle la file de la mort. Tu sais, c'est le moment à notre arrivée où nous sommes passées devant des médecins. La file de droite, la nôtre pour ceux qui vont travailler à l'usine, et celle de gauche, pour les chambres à gaz.
- Je... Je ne comprends pas. Quelles chambres ?
- Ah oui c'est vrai... Tu n'es pas au courant... Tu es venue avec de la famille ici ?
- Heu oui avec mon petit frère et Rayan et sa sœur. D'ailleurs il faut que je les retrouve. Rayan est passé dans notre file. Je vais aller le chercher et on va retrouver nos frères et sœurs.
- Anna écoute je crois que...
- Je suis vraiment heureuse qu'on se soit rencontré Isy mais s'il te plaît aide moi à retrouver Rayan ! la coupai-je.
- Mais Anna il faut que je te dise quelque chose avant !
- Ça attendra ! Je t'en prie Rayan doit croire que je suis morte ! Tu sais où il peut être, toi ?
- Il doit sûrement travailler à l'usine. Tous les hommes sont là-bas. Mais c'est difficile de les croiser. La plupart travaillent la nuit et nous, les femmes, on travaille le jour. Soit-disant pour éviter les débordements. Mais ne t'inquiète pas, je connais quelqu'un qui pourra sûrement nous dire si ton Rayan travaille à l'usine.
- Parfait alors allons-y ! répondis-je pleine d'espoir.
- Pas aujourd'hui. On n'a plus le droit d'aller à l'usine à présent. Mais demain matin, ça sera notre tour alors on ira voir ce qu'on peut faire pour le retrouver c'est d'accord ?
- Oh, je vois... Bon et bien d'accord... Sinon on a quelque chose à manger ici ?
- Heu, pas grand-chose à vrai dire. Une gamelle de soupe et un michon de pain pour la journée. Et encore, la soupe n'est vraiment pas consistante... Mais on a déjà mangé tout à l'heure alors il va falloir attendre demain pour avoir quelque chose d'autre, mais heureusement, je t'ai gardé ton repas de midi sous ton matelas. »

En effet, la soupe, qui de plus était froide, n'était vraiment pas consistante. Mais au vu de la baraque et à en juger son état, je crois que je ne pouvais rien avoir de mieux... Je dévorais mon morceau de pain en regardant les autres femmes de la baraque ; elles avaient l'air exténuées. Dans leurs yeux, je voyais le désespoir et la peur constante. Même Isy, qui avait pourtant un mental d'acier, semblait comprendre qu'il était presque impossible que l'on sorte d'ici vivantes. Une femme essayait tant bien que mal de se bander ses mains en sang avec un bout de tissu abîmé, une autre raclait le fond de sa gamelle pour y trouver peut-être une ou deux gouttes de soupe et une vieille femme se grattait tout le corps ; les poux devaient la démanger. Je m'allongeai sur ma paillasse et fermai les yeux un instant. Dans ma tête, je vis Jean qui me faisait signe de le suivre. Puis j'ouvris les yeux et me rendis compte que Jean était apparemment passé dans la mauvaise file. Cela faisait presque quatre jours que j'étais malade et maintenant que j'allais mieux, il fallait que je le retrouve. Ensemble et avec Ayla et Rayan, nous allions nous en sortir. Nous allions nous enfuir de cet endroit sordide et retrouver nos parents.

Peu après, je me levai pour aller faire un tour dehors. En sortant de la baraque, je vis quelques femmes, qui se cachaient du soleil. En effet, la chaleur était terrible et à l'intérieur des baraques, c'était insoutenable. Tandis que je marchais, une femme, qui devait avoir une quarantaine d'années, un bout de tissu sur la tête et un seau à la main m'interpella :

« Eh petite !

Je me retournai.

- Anna c'est ça ?
- Heu... Oui ?
- Oh alors tu t'es remise de ta saleté ? demanda-t-elle.
- Je vous demande pardon ?
- Bah oui ta saleté ! Madame Svaloki nous a dit que tu avais attrapé le typhus. On ne pensait pas te revoir vivante ! ajouta une autre qui semblait avoir le même âge.
- Et... Eh bien, je m'en remise oui.
- C'est Madame Svaloki qui va être contente ! s'exclama la première. Au fait moi je suis Esmeralda et elle là, c'est Mathilda. On s'est occupé de toi quand Isy partait travailler.
- Oh je vois. Je vous en suis très reconnaissante alors, dis-je avec un sourire. Et qui est Madame Svaloki ?

Mathilda s'approcha de moi et chuchota :

- C'est l'infirmière de cette partie du camp, elle s'occupe de toutes les femmes présentes ici. Elle nous obtient des médicaments clandestinement. On peut dire qu'elle en a sauvé des vies ! Et la tienne aussi !
- Alors je la remercie aussi. Je vous prie de m'excuser mais il faut que j'y aille, je dois retrouver quelqu'un.
- C'est qu'elle est polie la p'tite ! dit Esmeralda. Bon bah bonne chance parce qu'ici, tu as une chance sur des centaines de retrouver ce quelqu'un vivant.
- Chut ! Ne lui dit pas ça enfin elle vient de se remettre ! chuchota Mathilda tandis que je continuais ma route. »

Je fis le tour du camp, enfin, de la partie où nous étions. Notre partie était très petite et abritait toutes les femmes du camp. Nous devions être une cinquantaine en tout. Pas un homme ni enfant ici. Tous les vingt mètres se trouvait un soldat pour veiller à ce que personne ne s'échappe. Mais avec les barbelés et les énormes grillages, nous ne pouvions pas aller bien loin sans que l'un des soldats ne vous tire dessus.

Toutes les femmes que je croisais avait le regard vide. La plupart avait sûrement une famille et des enfants et on leurs les avaient enlevés sauvagement. Vivre sans savoir si ses enfants sont encore en vie, cela doit être absolument horrible. Je n'imagine pas ma vie sans mon frère et mes parents.

Cela fait seulement quatre jours que je suis là mais j'ai l'impression d'y être depuis une éternité. Je ne n'arrive pas à comprendre pourquoi on nous enferme comme des animaux. Seulement à cause de notre religion ? Seulement parce qu'un homme a décidé que les juifs n'avaient pas le droit de vivre ? Les hommes sont si stupides qu'ils sont prêts à faire n'importe quoi pour n'importe qui. Ils se laissent manipuler et n'ont aucune valeur. Nous sommes des êtres humains comme tous et nous avons le droit de vivre comme tous. Des milliers de gens sont morts à cause des idéaux stupides de gens stupides. Les hommes ont juste peur de ce qu'ils ne connaissent pas.

Je retournai à notre baraque. Tout le monde était calme. Je m'assis par terre à côté d'Isy. Je la regardai droit dans les yeux et lui dit :

« Isy ?

- Oui Anna ?
- Merci d'avoir veillé sur moi pendant tout ce temps. Je ne te serais jamais aussi reconnaissante. Tu m'as sauvé la vie.
- Oh c'est rien ne t'en fait pas. Tu sais quand je t'ai vu, j'ai tout de suite su qu'on allait bien s'entendre toi et moi, dit-elle avec un sourire.
- Je n'en ai pas douté non plus. »

Pendant la moitié de la nuit, je n'arrêtais pas de bouger sur ma paillasse. Je pensais à un plan pour que l'on puisse s'évader Jean, Rayan, Ayla, Isy et moi. Je m'étais imaginé tous les scénarios possibles. Le lendemain, je fus réveillée par de grands bruits.

« Gehen Sie herausnehmen ! Schnell ! »

Je vis tout le monde sortir dehors. Je descendis en vitesse de mon lit et attrapa mes sabots. Un soldat me poussa violemment dehors. Isy m'aida à se relever et tout le monde se mit en rang. Un officier S.S nous ordonna de nous rendre à l'usine. Celle-ci se trouvait un peu plus loin, derrière le camp. Tandis que nous marchions, les officiers nous entourèrent et nous escortèrent jusqu'à l'usine. Isy me fit signe du regard de ne rien dire et d'avancer. Un peu plus loin, j'aperçu un immense bâtiment, avec de grandes cheminées. Isy me chuchota qu'on y fabriquait du caoutchouc. C'est là que nous allions travailler. J'avais peur de ce qu'il allait nous être demandé et en vue des mains de Isy lorsqu'elle était revenue la veille, je m'attendais au pire.

Un officier nous divisa en plusieurs groupes de travail. Isy et moi, ainsi qu'une dizaine d'autres femmes, avons pour tâche de porter une montagne de sacs de je ne sais quoi à l'autre bout de l'usine. Mais les sacs devaient peser environ vingt kilos et les porter sur presque un kilomètre était une torture !

« Mais ce n'est pas possible ! dis-je.

- Crois-moi, il vaut mieux que tu te dépêches d'en emporter un si tu ne veux pas te ramasser des coups. J'en ai fait l'expérience dès mon arrivée et j'ai encore des traces alors magne-toi.
- Et attend ! Il faut qu'on retrouve Rayan aussi je te rappelle !
- Oui je sais. Mais il faut être très discrète si on ne veut pas se faire repérer c'est clair ? Je sais qui peut nous renseigner mais avant, il va falloir qu'on bosse un peu alors suis-moi, me dit Isy en tirant l'un des sacs. »

Au bout de quelques voyages, mon dos commençait déjà à me faire mal et mes mains étaient comme paralysées. Je m'assis sur l'un des sacs une seconde pour reprendre mon souffle et un soldat se précipita vers moi. Il me hurla dessus en allemand sans que je comprenne quoi que ce soit. Puis il m'attrapa le bras, me leva et me jeta de toutes ses forces par terre. Je m'écrasai sur le sol et Isy accouru pour venir m'aider. Le soldat la prit pour cible également et nous tira vers un tas de grosses pierres. Je compris qu'il voulait que l'on se charge de cela. C'était encore pire que de soulever des sacs.

« Je suis désolé de t'avoir entraîné ici Isy...

- Ce n'est pas grave. Si tu avais été toute seule, tu n'aurais jamais fini de transporter ces pierres, dit-elle en souriant.
- Mais attend, on doit vraiment toutes les emporter ? On va en avoir pour deux jours au moins !
- C'est le but, dit Isy en rigolant.
- Comment ça ?

- Eh bien ils ne nous laisseront pas nous en aller avant que l'on ait fini. Certes ça va être très dur et je te hais pour ça mais cette nuit, c'est aux hommes de travailler alors on va sûrement voir ton Rayan.
- Je ne dirais pas que c'est génial puisqu'on va devoir se tuer pour transporter ces pierres mais disons que c'est une bonne nouvelle... »

Je ne sais pas combien j'ai fait d'aller-retour avec ces pierres avant que mes mains ne soient écorchées, en sang et mes pieds couverts d'ampoules... Isy, elle, continuait à avancer et à faire ce qui était demander sans se plaindre. Je crois que c'est l'habitude qui l'a forcé à devenir solide et forte. Je l'admirais beaucoup. Elle ne s'était pas plainte une seule fois depuis le début, même à moi, alors que c'était ma faute si on devait se coltiner ce travail. Non, elle, elle portait le plus de pierre possible pour que l'on ait fini. Mais malgré tous ces efforts, nous allions tout de même passer au moins deux jours ici, c'était certain.

Cela faisait plusieurs heures déjà que nous travaillions et nous avons eu le droit à une pause de dix minutes par un soldat qui avait l'air plus gentil que les autres.

« Alors c'est quoi le plan ? demandais-je à Isy.

- A partir de dix-neuf heures, les hommes prennent le relai. Mais nous, nous serons encore là, alors on continuera de travailler et pendant nos allers-retours, tu regarderas de partout pour voir si tu ne vois pas ton Rayan. Ensuite, si tu ne le trouve pas, on ira voir quelqu'un qui pourra sûrement nous renseigner. C'est d'accord ? m'expliqua Isy.
- Ton plan est parfait ! Mais c'est qui ce quelqu'un ?
- Tu verras en temps voulu. »

J'avais hâte de voir arriver les hommes et de revoir Rayan. Cette nouvelle me redonna de l'énergie et je fus plus efficace par la suite. Faire sans cesse la même chose pendant des heures devient insupportable au fil du temps, mais nous devions être fortes.

Il était dix-huit heure trente quand la cloche retentit pour que les femmes rentrent aux baraques. Plus qu'une demi-heure ! J'étais surexcitée. Il fallait que je revoie Rayan. Isy et lui pourrait m'aider à sortir d'ici avec Jean et Ayla. Ce cauchemar allait se terminer.

Quand j'entendis des voix au fond de l'usine, je me précipitai mais Isy m'attrapa le bras et me dit :

« Il ne faut pas qu'ils te voient ! Si tu te fais choper, tu es foutu ! Alors reste calme et comme d'habitude. Tu regardes juste autour de toi si tu trouves Rayan et si ce n'est pas le cas, alors tu me laisse faire, c'est clair ? »

Je rechignai dans mon coin. J'avais tellement hâte de voir Rayan. Je fis des allers-retours le plus vite possible en jetant des coups d'œil à tous les coins de l'usine. J'essayais de m'écarter du chemin pour le trouver, mais rien. Il n'était nulle part. Après avoir fait le tour de l'usine, je m'approchai d'Isy :

« Je ne l'ai pas trouvé... Je ne comprends pas j'ai pourtant regardé de partout... »

- Bon, alors maintenant, c'est à moi de jouer. Prends une pierre et suis-moi. »

Elle avança devant et arrivée à l'autre bout de l'usine, elle me poussa avec elle derrière de grande palissade. Elle me fit signe de me taire. Je ne comprenais pas pourquoi nous nous cachions alors que le

but était de retrouver Rayan. Après quelques minutes, elle siffla quelqu'un. Un homme s'approcha de nous. Il avait le crâne rasé, et était très maigre. Il serra Isy dans ses bras :

« Isy ! Qu'est-ce que tu fais là ? Si tu te fais choper tu sais ce qu'il va arriver !

- Oui, je sais. Mais on a besoin de toi. Anna, je te présente Marcus, dit-elle en me regardant. C'est lui qui va nous aider tu vas voir, il connaît tout le monde ici.
- Ah ! Ça c'est vrai ! Alors vous cherchez qui ? demanda Marcus.
- Hum, un jeune homme qui s'appelle Rayan, répondit Isy. Explique-lui comment il est Anna.
- Il a les cheveux châtain clair, les yeux bleus. Heu... Il est assez grand et il a dix-sept ans. On est arrivé ensemble il y a cinq jours...
- Rayan, tu dis ? Mmh... Rayan comment ?
- Rayan Duboeuf, répondis-je.
- Mais oui ! Rayan ! Le petit ! Oui je vos très bien qui c'est. C'est un bon gars.
- Vous savez où il est ? demandais-je les yeux pleins d'espoir. Il travaille ici ?
- Oui, il travaille ici. Mais il ne sera pas là avant des jours...
- Quoi ? Comment ça ? répondis-je le cœur battant la chamade.
- Il s'est fait reprendre par un soldat qui trouvait que Rayan le regardait mal... Alors, il s'est fait frapper. C'était pas joli à voir... Il est à l'infirmerie depuis deux jours.
- Oh mon dieu ! Mais il va bien ? m'écriais-je.
- Oui, il s'en remettra. Il est fort. Mais l'infirmerie le garde minimum quatre jours, répondit Marcus.
- Mais on ne peut pas attendre quatre jours ! Il faut que l'on retrouve mon petit frère et sa sœur !
- Mais enfin, ils sont...
- Chut ! le coupa Isy. Nous ne sommes pas là pour ça ! Il faut que tu fasses sortir Rayan de l'infirmerie. C'est urgent, Marcus !
- Bon, bon. Je vais voir ce que je peux faire. Mais ne croyez pas que vous allez pouvoir vous enfuir d'ici comme ça... Il va vous falloir être vachement vigilant et discret...
- Tu crois que tu pourrais nous aider ? Je sais que tu as déjà fait beaucoup pour moi mais on ne peut pas rester ici plus longtemps... On doit s'en aller, dit Isy.
- Bien. Je vais vous aider. On se rejoint, demain, ici, à la même heure. Je dois transmettre un message à Rayan ? demanda-t-il en me regardant.
- Dites-lui juste que Anna est en vie et qu'elle n'attend que lui pour s'enfuir, dis-je. »

Sur ce, Marcus jeta un œil des deux coté, puis s'en alla à son travail. Isy me dit qu'il fallait que l'on travaille de nuit le lendemain. Alors, Isy prit une pierre et la fit tomber sur une table où reposait la plupart des outils. Comme elle l'avait prévu, un des officiers se précipita vers nous en hurlant que nous allions passer un jour de plus dans cette usine. Il nous tira jusqu'à notre tas de pierre et en fit ramener des dizaines d'autres. Le travail allait être long, mais ce n'était pas pour rien. En transportant les pierres, je regardais les hommes. Ils avaient l'air détruit de l'intérieur et exténué. Moi, j'essayais de tenir bon. Revoir mes amis et mon petit frère, c'est tout ce qui me faisait tenir à ce moment-là.

CHAPITRE 6

Isy et moi avons travaillé jours et nuits pendant deux jours. Nous étions à bout de force et très peu efficace. Nous nous cachions chacune notre tour pendant dix minutes, le temps de reprendre des forces sans que personne ne nous voit. Je ne pensais pas un jour, que travailler serait aussi dur. Mes mains étaient en sang et je n'arrivais presque plus à tenir quoi que ce soit. Mes pieds étaient durs comme de la pierre à force de faire des aller-retours et j'avais l'impression que mes jambes allaient me lâcher à tout moment. Isy n'en pouvait plus non plus. Les officiers nous hurlaient dessus dès que nous ralentissions le pas et je voyais dans leurs yeux qu'ils jubilaient de nous voir souffrir. J'avais envie de leur tordre le cou tellement j'avais de haine en moi. J'avais le sentiment qu'à chaque pas de plus que je faisais me reculait de cinq.

La journée fut longue et dure. Le soir, à dix-neuf heures pétantes, les hommes arrivèrent à l'usine. Comme prévu, je vis Marcus qui nous fit signe de le rejoindre derrière les palissades. Isy et moi nous précipitions vers lui en prenant garde de ne pas nous faire voir.

« Bon alors, je sais comment faire sortir Rayan de l'infirmerie. Je connais bien l'infirmier et il m'a dit qu'il le ferait sortir ce soir à vingt et une heure.

- Parfait ! Alors c'est quoi le plan ? J'ai hâte de sortir d'ici moi ! dit Isy.
- Voilà ce qu'on va faire. De mon côté, je me débrouille pour aller chercher Rayan pendant que vous, vous créez une diversion le temps de vous enfuir. Ensuite, derrière l'usine, il y a un engarre où les soldats rangent leurs voitures. Il est immense mais personne n'y va plus à partir de vingt heures sauf urgence. On se retrouve tous là-bas et on s'en ira pour de bon.
- C'est super mais comment est-ce que tu sais tout ça ? demandais-je étonnée de voir qu'il connaissait aussi bien le camp.
- Je suis là depuis très longtemps, c'est tout ce qu'il y a à savoir, dit mystérieusement Marcus.
- Et attendez ! Il faut aussi aller chercher Jean et Ayla ! dis-je.
- Heu... On s'en occupera quand on sera dans le engarre, dit Marcus.
- Bien alors on fait comme ça. On se retrouve à vingt et une heure trente au engarre. Et si après dix minutes, l'un de nous n'est pas là, on part quand même. On ne doit pas louper notre chance de sortir d'ici, expliqua Isy.
- C'est parfait. Vingt et une heure trente au engarre, répondit Marcus. »

Puis, il nous a tourner le dos. Isy me prit dans ses bras et me chuchota « On va y arriver, Anna ». Oui, nous allions y arriver, il le fallait.

Vers vingt heures, les officiers ordonnèrent à Isy et moi de retourner au camp avec l'un d'eux. Nous n'avions pas mangé depuis deux jours et nos corps étaient à bout de force. Une fois dans notre baraque, Isy prit une couverture et une gamelle qu'elle cacha à l'intérieur. Je fis de même. Je commençais à avoir les mains moites et mon cœur battait la chamade. C'était l'adrénaline qui vibrait en moi. Autour de moi, les autres femmes de la baraque étaient pour la plupart en train de dormir. Isy posa sa main sur mon épaule et me fit signe de la tête qu'il était temps d'y aller. Mais avant que nous ayons pu mettre un pied dehors, Esmeralda nous interpella :

« Mais où vous allez les filles ?

- Heu... On, on va faire un tour dehors, pour nous aérer l'esprit. Après avoir travaillé deux jours sans s'arrêter, on ne peut plus rester enfermer ici, répondit Isy.
- Comment vous compter vous y prendre ?
- Nous y prendre pour faire quoi ? demandais-je paniquée.
- Oh me prenez pas pour un lapin de six semaines enfin ! Vous n'êtes pas les premières à vouloir vous enfuir d'ici... Pour les rares qui y arrivent, ils se font toujours attraper dans la forêt au nord du camp. Personne n'est sorti vivant de cet enfer. C'est là-bas qu'ils ont tous cru être à l'abri, mais c'est aussi le premier endroit où les boches cherchent. Alors un conseil si vous êtes encore vivantes après avoir quitté cet enfer, n'allez pas dans la forêt. Et surtout, si vous arrivez à vous en sortir, n'oubliez pas tous les gens qui vont mourir ici...
- C'est promis, répondit doucement Isy. »

Puis elle me prit la main en me tirant dehors, tandis que Esmeralda nous adressa un dernier sourire d'adieu.

Nous devons être très discrète pour rejoindre le engarre et ne pas nous faire repérer par des soldats. Le camp en était rempli, prêts à tirer sur tout ce qui bougeait. C'était terrifiant. Nous marchions lentement, presque accroupies par terre. Des dizaines de soldats tournaient en rond dans le camp et nous avions évalué la situation pour les éviter un par un. Tous les cinquante mètres, il y avait des buissons, où nous pouvions nous cacher en cas d'urgence. C'est donc pas à pas que nous avançons, dans la nuit sombre et silencieuse. Je crois que c'était la première fois que le camp était aussi paisible. Enfin, paisible n'est pas vraiment le mot. Mais aucun soldat ne criait, personne ne se faisait frapper pour s'être soi-disant mal comporté, et personne ne tuait personne. Je pensais à ce qu'Esmeralda avait dit ; tous ces gens allaient probablement mourir. Tous ces enfants, ces mères et ces pères, aucun ne mérite de vivre ce cauchemar. D'ailleurs, personne ne le mérite. Tandis que nous avançons doucement, j'ai entendu des pas se diriger dans notre direction. Nous étions à quelques mètres du grillage qui séparait cette partie du camp du engarre. Isy m'adressa un regard de détresse. Les pas se rapprochait et nous étions au milieu de deux baraques. Autant dire aucun endroit où nous cacher. Je pris Isy contre moi et nous nous sommes couchées au sol. Je vis une ombre légère s'arrêter juste devant nous. Je me rappelle avoir pensé « C'est la fin. On est foutu. ». J'ai senti l'ombre se rapprocher de nous, jusqu'à même sentir son souffle dans mon cou. Des larmes me coulèrent sur les joues et j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. Une main m'attrapa le bras et me tira vers le haut. Je vis un jeune homme. Je ne saurais trop comment vous le décrire car il faisait nuit noir ce soir-là et seul deux ou trois spots éclairaient notre partie du camp. Tout ce dont je me rappelle, c'est qu'il avait un uniforme de soldat et une mitraillette au dos. Il nous regarda un long moment, puis il nous fit signe de le suivre sans dire un mot. Je jetais un coup d'œil vers Isy ; elle était comme paralysée et la peur se lisait sur son visage. J'étais moi aussi terrorisée. Je me suis imaginé tous les scénarios possibles et la fin tragique qui allait avec. Mais contre toute attente, l'homme nous mena discrètement jusqu'au grillage. Puis, il le découpa à l'aide son couteau, de sorte à nous faire un passage à travers. Je le fixai dans les yeux pour comprendre pourquoi il faisait ça. Isy se précipita de l'autre côté du grillage et me tira pour que je la rejoigne. Je crois avoir aperçu le jeune homme nous adresse un sourire avant de repartir, comme si de rien n'était. J'étais tellement sous le choc que le temps de me remettre de mes esprits, Isy avait déjà commencé à courir en me faisant signe de la suivre. Je me suis glissée à l'intérieur du grillage et j'ai couru, au côté d'Isy, jusqu'à que nous aperçûmes le engarre un peu plus loin. Mon cœur se remit à battre la chamade. J'allais enfin retrouver mon frère, Rayan et Ayla. J'ouvris doucement la porte du engarre et je vis deux ombres s'approcher. Je reconnu Rayan et je lui sautais dans les bras :

« Rayan ! Mon dieu c'est vraiment toi ? J'ai cru qu'on n'allait jamais se revoir !

- Anna ! s'écria-t-il en me serrant contre lui.
- Mais ? Qu'est-ce qui t'es arrivé enfin ? demandais-je en voyant son crâne rasé et ses blessures au visage.
- Ne t'en fait pas pour ça... Evite juste d'appuyer dessus, c'est encore un peu sensible, dit-il en souriant.
- Bon les jeunes, c'est pas tout mais si vous voulez foutre le camp d'ici, il va falloir se bouger, nous dit Marcus.
- Oui ne t'en fait pas, il faut juste aller chercher Jean et Ayla et on sera prêt ! dis-je en souriant. »

Mais mon visage changea quand je vis ceux d'Isy et Marcus se crispent. Rayan baissa la tête. Il s'approcha de moi et posa sa main sur ma joue.

« Anna, c'est impossible...

- Comment ça c'est impossible ? On ne va pas les laisser croupir ici quand même !
- Anna il faut que tu nous écoute, s'il te plait ! répondit Isy.
- Mais qu'est-ce qu'il ne passe à la fin ?! Vous allez me répondre ??
- Ils sont morts !! cria Rayan, la voix tremblante et pleine d'émotions. Tu comprends comme ça ??
- Rayan ! s'écria Isy.
- Mais qu'est-ce que vous racontez ? Non... Non c'est pas vrai. Tu mens !
- Ah oui ? Tu crois vraiment que je mentirais sur la mort de ma petite sœur ? demanda plus calmement Rayan. »

Je suis pratiquement sûre que mon cœur s'est arrêté pendant une fraction de seconde. J'ai eu l'impression que le sol s'était effondré sous mes pieds. Je m'écroulais au sol, les yeux dans le vide. Je n'entendais plus rien autour de moi. J'avais l'impression de me noyer de l'intérieur et je n'arrivais plus à respirer. Je sentais des mains m'attraper et me relever. J'aurais voulu crier mais rien ne sortait de ma bouche. Mes jambes ne tenaient plus debout et je n'avais même plus la force de me lever. Pendant quelques minutes, c'était comme si mon corps était conscient mais ma tête ne l'était plus. Des flashbacks de mon frère apparaissaient puis disparaissaient dans ma tête. Puis d'un coup, je sentis comme une vague me ramener à la vie. Isy m'avait jeté un seau d'eau à la figure. Méthode efficace mais ce n'était pas le moment.

« Putain Isy ! Mais qu'est-ce que tu veux à la fin ?

- Je veux te sortir de là. Je suis vraiment désolé pour Jean mais il est hors de question que je te laisse ici. Alors je sais que c'est difficile mais pour la mémoire de ton frère, il faut que tu sortes d'ici vivante...
- Monte sur mon dos Anna, je te porterais, me dit Rayan en me tendant la main. »

Je n'avais pas la force de marcher. Mes jambes étaient faibles et je ne pouvais que tendre ma main à Rayan. Celui-ci l'attrapa et me prit sur son dos. Je me suis accrochée à lui en regardant derrière nous, Marcus, qui nous faisait de grand signe d'au revoir. Il n'avait pas voulu partir d'ici car il avait une jambe affaiblie et il ne pensait pas pouvoir nous suivre jusqu'au bout. Malgré tout ce que nous avons fait pour le convaincre, il n'a pas changé d'avis et a préféré continuer à aider des personnes à s'enfuir du camp. Rayan m'a porté pendant un long moment tandis que je ne ressentais plus aucune émotion.

J'avais l'impression qu'on venait de m'arracher le cœur et qu'un trou béant se trouvait à sa place. Je ne pouvais pas croire à ce que Rayan avait dit, c'était impossible. J'avais promis à mes parents de protéger mon petit frère quoi qu'il en coûte et je ne pouvais pas échouer à ma promesse. Aucun de nous trois ne dit un mot pendant le voyage et même si des milliers de questions me trottaient en tête, je n'arrivais pas à en sortir une seule. Je n'arrivais même pas à faire couler une larme ; c'était comme si mon corps ne réagissait plus à mes émotions, comme si j'étais devenue vide de l'intérieur.

Après quelques kilomètres et en ayant peu à peu repris mes esprits, je suis descendue du dos de Rayan et j'ai commencé à marcher devant. Je ne pensais plus à rien mise à part marcher. J'entendais derrière moi Rayan et Isy qui me demandait de ralentir le pas. Mais je ne les écoutais pas et je continuais ma route. Je ne voyais pas où je posais mes pieds et la nuit devenait de plus en plus sombre. Au bout d'un moment, Rayan et Isy me rattrapèrent et me prirent les mains, puis, ils ont marché à mes côtés.

Après des heures de marche, nous décidâmes de nous asseoir sur le côté de la route. Marcus nous avait interdit d'aller en direction de la forêt pour ne pas se faire prendre. Alors nous avons décidé de suivre la route que les camions allemands empruntaient pour aller jusqu'au camps. Après tout, elle devait bien mener quelque part et de tout façon, nous ne savions pas du tout où nous étions alors nous n'avions pas vraiment d'autre choix que de suivre cette route.

« Vous pensez qu'on va s'en sortir ? demandais-je

- Evidemment que oui. J'en suis certaine, répondit Isy. Mais on ne doit pas rester ici. Quelqu'un pourrait venir et là, ça serait la fin pour chacun de nous.
- Elle a raison. On doit bouger d'ici. »

Et nous avons repris notre route. Sans savoir où nous allions. Mes jambes ne réagissaient plus vraiment à ce que mon cerveau voulait mais elles continuaient d'avancer comme des machines. Je n'avais plus beaucoup de souffle et je voyais le visage d'Isy se décomposer de plus en plus. Je voyais bien qu'elle n'allait pas pouvoir tenir très longtemps et il fallait que l'on trouve un endroit où dormir. Mais Rayan continuait d'avancer sans se retourner. Puis, il s'arrêta d'un seul coup, figer.

« Qu'est-ce qu'il y a Rayan ?? dis-je étonnée.

- Chut ! Regardez là-bas !
- Il faut que je m'arrête, je vous en supplie, dit faiblement Isy.
- Pas maintenant. Il y a un village. On doit le contourner pour ne pas se faire repérer. On se reposera après mais pour l'instant c'est trop dangereux de rester ici, répondit Rayan sans se préoccuper d'Isy.
- Mais elle ne va pas bien ! dis-je.
- Aller ! Il faut y aller ! On va passer par ce côté-là et après...
- Rayan stop !! m'écriais-je en lui coupant la parole.

Rayan me fixa avec ses grands yeux bleus et semblait perdu. Je lui fis signe de regarder Isy mais quand je tournais la tête, celle-ci était étendue par terre, les yeux dans le vide.

- Isy mon dieu !! Rayan aide moi à la porter !
- Je vais le faire ! Il faut que quelqu'un nous aide...
- On doit aller voir au village, répondis-je.
- Mais si on y va et qu'on nous livre aux soldats ??

- Il le faut. On n'a pas le choix. C'est soit le village, soit je ne suis pas sûre qu'Isy tienne une nuit de plus dans la nature... »

Rayan porta Isy dans ses bras et l'amena au village. Mais à notre plus grande surprise, celui-ci était vide. Personne à l'horizon. Toutes les maisons étaient désertes. Rayan me regarda aussi stupéfait que moi. Le village ressemblait à un village fantôme comme dans les livres de fiction. Je m'approchai d'une petite maison et poussa la porte. Celle-ci était fermée.

« Alors, on fait quoi maintenant ? demandais-je à Rayan, tandis qu'Isy était toujours inconsciente.

- Je crois qu'on n'a pas le choix. On va se cacher dans une des maisons pour la nuit et on trouvera peut-être des médicaments ou de la nourriture...
- Et comment on fait pour ouvrir une maison si elle est fermée à clé ?
- On rentre par une autre porte, répondit Rayan en déposant doucement Isy au sol. »

Il s'avança vers la maison, prit une pierre au sol, et la jeta de toute ses forces contre une fenêtre. Celle-ci vola en mille morceaux et Rayan passa sa main à l'intérieur pour ouvrir la fenêtre. Une fois qu'il était entré, je lui déposai Isy sur le rebord de la fenêtre avant d'entrer à mon tour. Rayan et moi avons transporté Isy jusqu'à un canapé qui se trouvait dans la pièce d'à côté. Et après l'avoir installé, nous sommes assis sur les chaises de la salle à manger. Je regardai Rayan et lui demanda :

« Comment tu as appris à ouvrir des fenêtres comme ça ?

- Je l'ai fait plusieurs fois quand on devait se cacher avec... »

Je savais de qui il voulait parler. Ayla. Des larmes me montèrent aux yeux en repensant à elle, mais surtout à mon frère. Je baissai les yeux. Rayan était totalement perdu, je le voyais dans ses yeux. Mais il se reprit et changea de sujet :

« Il faut que l'on trouve un médecin pour Isy, sinon, elle ne passera pas plus de deux jours...

- Oui mais le village est désert... Il n'y a personne et pour l'instant, on ne sait ni où on est, ni dans quel pays on se trouve... Je ne sais pas comment on va pouvoir trouver un médecin et même si on en trouvait un, qu'est-ce qu'on lui dirait ? Bonjour nous sommes juifs et on vient de s'échapper d'un camp de prisonniers, vous allez nous aider à soigner notre amie ou nous dénoncer aux soldats allemands ? J'imagine déjà la tête du gars qui va nous ouvrir !
- Peut-être pas. Mais tu as raison. On ne peut pas prendre le risque de retourner dans le camp de la mort...
- On est foutu.
- Attends ! J'ai une idée. Le village est vide et je pense que personne n'est passé par ici depuis longtemps. On a qu'à rester ici le temps de nous remettre tous sur pieds et le temps qu'Isy aille mieux. Il y a tout ce qu'il faut ici : des lits pour dormir, de l'eau, des couvertures, et je suis sûr qu'on peut trouver des conserves dans cette maison. Et si on a besoin, il y a toujours d'autres maisons que l'on peut aller visiter, expliqua Rayan. Je vais aller voir ce que je peux trouver. Toi essaye de chercher ici.
- D'accord mais fait attention... Oh et si tu trouves des médicaments pour Isy, ou même tous ceux que tu trouveras, ça pourrait nous servir...
- Ok, je vais voir ce que je peux trouver. »

Tandis que Rayan partait ratisser les maisons voisines, je fouillais dans les tiroirs de notre nouveau chez nous. La maison était assez petite : il y avait à l'étage ; deux chambres, une salle de bain minuscule, et au rez-de-chaussée, un petit salon et une salle à manger avec une cuisinière. Les escaliers grinçaient sous mes pieds. Ce que je trouvais étrange, c'est qu'il n'y avait aucune photo accrochée sur les murs. Ni aucune trace de lettre ou de journal. Dans la salle de bain, il y avait encore un parfum de femme et des savons dans la baignoire. J'ai ouvert le placard et il était presque vide ; aucune trace de médicaments ici. Je me dirigeais vers la première chambre où il y avait un lit d'enfant, un bureau, et toute sorte de jouet de garçon. C'est là que j'ai trouvé un portrait d'un jeune garçon qui semblait porter un trophée. Le garçon semblait vraiment heureux, et cela m'a rappelé que nous avions une vie aussi belle que la sienne avant que la guerre ne commence. J'ai reposé le cadre sur la commode et j'ai traversé le couloir, puis je suis arrivée dans ce que j'ai déduit être la chambre parentale. Là, il y avait un lit double, une penderie encore pleine d'habits et de robe, et un placard avec des pantalons et des cravates. J'ai soulevé la couverture du lit et je me suis penchée en dessous : il y avait une grosse mallette en bois toute poussiéreuse. Je l'ai tiré vers moi et quand j'ai voulu l'ouvrir, j'ai remarqué une serrure en métal. Je voulais savoir ce qu'il y avait à l'intérieur alors je suis descendue au rez-de-chaussée et j'ai fouillé dans tous les tiroirs pour trouver un couteau ou un tournevis pour l'ouvrir. J'ai attrapé un vieil opinel. Je suis remonté en courant et me suis penchée sur la mallette en appuyant de toutes mes forces pour casser la serrure. Celle-ci se rompt et j'ouvris doucement la mallette. A l'intérieur, il y avait des tas de lettres et de mots. C'étaient des lettres sans importance de la vie quotidienne. Un homme qui s'appelait Pierre écrivait à un autre qui était surnommé J. Je me demandais pourquoi son nom à lui n'était pas marqué en entier. J'entendis la porte d'en bas claquer. Je sursautai et repoussa la mallette sous le lit avant de descendre en vitesse. Rayan était rentré, les bras pleins de caquettes avec toute sorte de chose dedans.

« C'est une vraie mine d'or ce village ! J'ai trouvé des tonnes de trucs, pas toujours super utiles mais on ne sait jamais, dit-il enthousiaste. Et je n'ai pas encore fait toutes les maisons mais je suis presque sûr qu'on peut rester ici jusqu'à que la guerre soit fini ! On a assez de provision et d'eau pour des mois et des mois.

- C'est super ! Tu as des médicaments ? Ici, je n'ai rien trouvé.
- Oui, j'ai des trucs qui peuvent peut-être faire l'affaire mais je ne suis pas sûr de ce que c'est. J'ai trouvé des tas de conserves dans les caves et il y a aussi des bouteilles de vin, répondit Rayan en rigolant.
- Parfait, je vais regarder ce qu'on peut donner à Isy.
- T'as fini de regarder la maison ? Y'a des trucs intéressants ?
- Non je n'ai pas eu le temps de finir... Mais je n'ai rien trouver de spécial. Il y a une chambre d'enfant et une chambre parentale en haut avec une salle de bain.
- Cool ! Je vais aller prendre une douche !! J'attends ce moment depuis des lustres ! s'écria Rayan en courant dans les escaliers.
- Ok mais laisse-moi de l'eau chaude s'il y en a encore, dis-je en souriant. »

Je me dirigeai dans le salon pour voir si Isy allait mieux. Elle était toujours inconsciente et son front dégoulinait de sueur. Elle tremblait comme une feuille et elle était brulante. C'était sûrement la fièvre. Je montais chercher un gan dans la salle de bain mais en ouvrant la porte, je vis Rayan tirer le rideau de la baignoire en vitesse.

« Ehhh ! On ne peut pas avoir un peu d'intimité deux secondes ? s'écria-t-il en explosant de rire.

J'étais tellement gênée de la situation que je ne réussis à sortir qu'une phrase :

- Ohh ! Je suis désolé, je prends un gan pour Isy. »

J'ai attrapé le premier gan que je vis et j'ai claqué la porte derrière moi le plus vite possible en poussant un soupir. Je suis redescendue et j'ai mouillé le gan avec de l'eau, mais je doutais qu'il y a encore de l'eau chaude très longtemps sachant qu'il n'y avait plus d'électricité. Je suis revenue vers Isy. Elle dormait toujours et j'étais très inquiète pour elle. Je voyais bien que sa fièvre ne baissait pas et je ne savais pas quoi faire... Je me suis précipitée vers les caisses que Rayan avait ramené des autres maisons et j'ai fouillé dedans pour voir les médicaments qu'il avait pu trouver. J'ai trouvé une boîte d'aspirine, et d'autres qui n'avait pas de boîte ni de nom. J'ai décidé d'attendre que Rayan ait fini de prendre sa douche pour lui demander ce qu'il en pensait, même si je savais que ça n'allait pas nous avancer à grand-chose...

Quand il fut sorti de la salle de bain, Rayan semblait être propre comme un sou neuf. Je lui fis signe de s'approcher des caisses.

« Tu n'as pas trouvé de boîte avec les médicaments ?

- Non il n'y avait que des plaquettes de gélules dans des placards... Tu sais ce que c'est ?
- Tous les médicaments se ressemblent. Je ne sais pas du tout. Qu'est-ce qu'on va faire ?
- Donne-lui de l'aspirine, répondit Rayan sûr de lui.
- Tu t'y connais en médecine toi ? demandais-je, pas très convaincue.
- Mon père était médecin. Je le rejoignais souvent à son cabinet après l'école. Je le voyais donner de l'aspirine quand les patients étaient malades alors je pense que ça devrait marcher.
- J'espère... »

J'ai sorti une gélule du pot et me suis approchée d'Isy. Rayan lui a penchée la tête en avant en essayant de lui ouvrir la bouche. J'ai pris un verre avec de l'eau et j'ai enfoncé délicatement la gélule dans la bouche d'Isy avant de lui faire boire de l'eau. Elle a réussi à l'avaler et Rayan a décidé de la monter dans la chambre d'enfant pour qu'elle se repose.

Je ne savais pas quelle heure il était mais le jour n'allait pas tarder à se lever. J'étais assise sur le rebord de la fenêtre et Rayan s'approcha :

« Tu penses qu'on va retrouver nos parents ?

- Je ne sais pas, répondis-je les yeux levés au ciel.
- J'ignore ce qu'on va faire si on ne retrouve pas notre famille...
- Parce que tu ne penses pas qu'on a déjà perdu assez de monde ? lui répondis-je avec un ton irrité.

Il me fixa dans les yeux. Je savais que je n'aurais pas dû dire ça mais je n'arrivais toujours pas à réaliser que Jean ne reviendrait plus jamais. Je n'allais plus le protéger, plus le regarder quand il dormait profondément, plus le rassurer en lui disant que tout allait bien et que nous allions nous en sortir.

- Je suis désolé, Rayan. Mais...
- Ne t'en fais pas. Je suis pareil que toi.
- Je n'ai pas réussi à le protéger, dis-je les larmes aux yeux. J'ai promis à ma mère que je le ramènerais sain et sauf à la maison. J'ai promis de veiller sur lui jusqu'à qu'on les retrouve. J'ai promis à Jean que nous allions bientôt revoir Papa et Maman. Je lui ai promis que tout se

passerait bien. Toutes ces promesses que j'ai faites, je n'en ai tenue aucune ! Je n'ai pas su le protéger. C'était mon petit frère et je n'ai rien pu faire !

Je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Des larmes coulaient sur mes joues et même si je voulais me retenir, je ne pouvais plus faire semblant que la mort de Jean ne me touchait pas. Rayan s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Il me serra contre lui et cela me donna encore plus envie de pleurer car je sentais qu'il ressentait la même chose que moi.

- Je suis sûr que tu as tout fait pour le protéger. Mais la vie a été plus forte que nous. Elle les a emportés... Quand j'étais à l'infirmerie du camp, et que j'ai appris par un gars de là-bas qu'Ayla était morte, je me suis mis à taper contre un mur du plus fort que j'ai pu. J'avais la main qui dégoulinait de sang mais je ne m'arrêtais pas. Des soldats sont venus, m'ont frappé dans le dos, et m'ont mis au sol, leurs fusils droits sur mes tempes. Ils m'ont ordonné de me remettre dans mon lit. Ensuite ils m'ont attaché à mon lit. C'est là que je me suis mis à pleurer, car j'ai compris que j'étais impuissant et que malgré tout ce que j'avais fait pour ma sœur, ça n'avait pas été suffisant. Mais j'ai fini par accepter la vérité : je n'y étais pour rien. Tu dois l'accepter aussi maintenant. »

J'étais totalement effondrée mais je savais qu'il avait raison. J'avais besoin de l'entendre. J'essuyais mes larmes et souris à Rayan.

CHAPITRE 7

Je sentais des rayons de lumière se glisser entre mes paupières. J'ouvris les yeux. Je ne savais pas quelle heure il était mais il faisait jour dehors. J'étais allongée dans un lit et je sentis un bras autour de moi. Je me retournais et je vis Rayan, qui était blotti contre moi, son bras autour de ma taille. Je compris qu'on s'était endormis hier soir, alors que l'on parlait de notre famille. Je retirais son bras délicatement, pour ne pas le réveiller. Mon ventre se mit à retentir et je me dirigeais vers la chambre où dormait Isy. Elle avait les yeux fermés et était allongée sous une grosse couverture. Je me penchais vers elle et j'ai mis ma main sur son front pour voir si elle avait encore de la fièvre. Elle semblait aller mieux qu'hier mais son front était toujours chaud. Ses yeux s'ouvrirent légèrement, puis elle me regarda et dit :

« Anna, où on est ? »

- Ne t'inquiète pas. On a trouvé un endroit où dormir pour quelques jours. On est assez loin du camp. Mais repose-toi tranquillement. Je vais te préparer quelque chose à manger d'accord ?
- Merci, dit Isy avec une voix affaiblie. »

Je suis descendue voir ce qu'il y avait de mangeable dans les caisses de Rayan et j'ai trouvé une vieille boîte de gâteaux. J'en ai porté un morceau à ma bouche pour voir s'ils étaient encore bons. Ça devait faire l'affaire pour ce matin. Il y avait aussi des sachets de riz, et je me suis dit que cela nous tiendrait sûrement mieux au ventre. Par chance, la gazinière marchait encore et j'ai trouvé un paquet d'allumettes dans un vieux tiroir. J'ai pris une petite casserole et j'ai mis de l'eau dedans. En attendant que celle-ci chauffe, je suis sortie dehors et j'ai trouvé le village plutôt effrayant. Certaines maisons avaient leur porte grande ouverte, comme si les personnes qui y habitaient n'avaient pas eu le temps de les refermer avant de s'en aller. Je me demandais ce qui avait bien pu se passer ici. J'entendis les escaliers grincer. Je rentrais à l'intérieur et je vis Rayan, l'air fatigué, qui descendait de la chambre.

« Bonjour toi ! »

- Bonjour, bien dormi ? répondis-je.
- Assez oui. Tu t'es levée tôt ?
- Non, il y a quelques minutes. Je suis allée voir Isy et je pense qu'elle va mieux. Elle s'est réveillée et m'a demandé où on était. Mais elle a dû se rendormir. Je pense que l'aspirine qu'on lui a donnée a fait effet. Tu avais raison, merci.
- Ne t'inquiète pas. C'est bien qu'elle se soit réveillée. J'avais peur pour elle.
- Oui moi aussi. Mais ça va aller, on devrait rester encore quelques jours ici. Le temps qu'on se remette de nos émotions et qu'Isy soit remise sur pieds.
- Oui... Ou on pourrait rester ici jusqu'à la fin, répondit Rayan.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Et bien ce village est abandonné depuis assez longtemps, je suppose. Personne ne pensera à nous chercher ici. En plus, on a tout ce qu'il nous faut dans cette maison et je pense qu'on est plus en sécurité ici qu'en pleine nature.
- Mais on doit retrouver nos parents ! dis-je étonnée par la réflexion de Rayan.

- Et tu sais où ils sont à ce moment précis ? Moi je ne sais pas où sont les miens. Si ça se trouve, ils se sont fait attraper comme nous mais eux, ne peuvent pas s'échapper. On n'a aucune idée d'où ils sont et même si on le savait, comment on ferait pour traverser la France et revenir sans se faire choper ? On ne sait même pas si on est encore en France où si le train nous à emmener à l'autre bout du monde. On est resté des jours dans ce train et ça ne m'étonnerait pas qu'on ne soit plus en Europe...
- Tu penses vraiment ce que tu dis ? Tu te décourage si facilement ?
- Ce n'est pas ça mais je suis réaliste, répondit-il.
- Je suis sûre que mes parents sont cachés quelque part. Et je vais les retrouver.
- Oui mais tu sais qu'on ne peut pas les retrouver pour l'instant... »

Je ne répondis pas. Il avait raison, encore une fois. Nous n'avions aucune idée d'où nous étions ; en Allemagne ? en France ? en Russie ? Étions nous encore en Europe ? Aucune idée.

J'entendis des bruits de pas dans l'escalier. Rayan se leva pour aller voir.

« Isy ! Tu n'aurais pas dû descendre... Je t'aurais aidé enfin. Tu as mal quelque part ?

- Heu... Non. Non je crois que ça va mais j'ai un peu faim...
- Oui pas de soucis, répondis-je. J'allais faire cuire du riz.
- Du riz au petit déjeuner ? demanda Isy étonnée.
- Oui, on a trouvé que ça dans les maisons des alentours, répondit Rayan en souriant. Mais c'est déjà pas mal, au moins on ne mourra pas de faim.
- C'est parfait. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas manger de riz et je dois dire que la soupe et le pain du camps ne me manquent pas, dit Isy en rigolant.
- Alors tu vas mieux ? demandais-je soucieuse de son état.
- Mieux qu'hier en tout cas. Mais je suis encore trop faible pour marcher... Je peux seulement faire le chemin de mon lit jusqu'aux toilettes et celui d'en haut jusqu'ici.
- Il faut que tu reprennes de l'aspirine. Je suis sûre que c'est ça qui t'as fait effet, dis-je.
- Vous avez encore combien de cachets ? demanda-t-elle.
- Des tas de pots. Rayan en à trouver une réserve entière dans une des maisons du village.
- D'ailleurs, on est dans quel village ?
- Heu, on ne sait pas trop. En marchant hier, j'ai aperçu des toits et puis d'un coup, tu t'es effondrée par terre alors on s'est dit qu'il fallait aller voir un médecin. On a donc marché jusqu'au village mais il était complètement désert. Personne. Alors on est entré dans cette maison et on t'a allongé jusqu'à que tu ailles mieux, expliqua Rayan.
- Je vois. Merci beaucoup de m'avoir amené avec vous. Vous auriez pu me laisser seule. Ça vous aurait fait moins de problème...
- Ne dis pas n'importe quoi enfin ! C'est toi qui m'as sauvé la vie au camp. Il était hors de question que je t'abandonne et Rayan était du même avis que moi.
- En tout cas merci, répondit Isy. »

J'ai sorti le riz de l'eau et j'ai mis une portion dans trois assiettes. Isy s'est précipitée sur le riz et Rayan a fait de même. C'est vrai qu'hier soir, nous étions encore trop bouleversés et nous n'avons rien avalé depuis notre dernier repas au camp. Isy se sentait mieux mais elle était encore faible. Je ne savais pas si nous allions pouvoir rester très longtemps ici. J'avais peur que quelqu'un nous surveille et nous dénonce aux allemands. On n'aurait pas pu s'échapper deux fois du camp. Et même si on nous retrouvait, j'étais persuadée que nous serions fusillés dès que l'on nous aurait retrouvé.

Après avoir fini le riz, Rayan monta. Isy me fixa avec un regard malicieux.

« Alors ? demanda-t-elle avec un sourire gentil mais provocateur.

- Alors quoi ?
- Ne fais pas l'innocente, répondit Isy en rigolant. Je sais où et avec qui tu as dormi cette nuit. A moins que l'un de vous ai dormi sur le vieux canapé ??
- Oh Isy !! Tais-toi, il est en haut ! lui dis-je en lui jetant un coussin du canapé dessus.
- Alors raconte-moi tout !
- Il n'y a rien à dire... On a parlé tard cette nuit et on s'est endormi. Et puis tu avais pris le lit d'enfant alors on n'allait pas dormir sur le canapé. C'est tout, il ne s'est rien passé.
- Mais bien sûr ! Je vois bien comment vous vous regardez, vous deux.
- Mais ça n'a rien à voir ! On était triste et il m'a seulement prise dans ses bras, il n'y a rien eu de plus.
- Ohh premier contact physique et émotionnel alors ! dit-elle en rigolant.
- Ce n'est pas drôle Isy ! répondis-je en souriant.
- Les filles !! Venez voir ça ! cria Rayan d'en haut des escaliers. »

Je regardais Isy étonnée mais elle l'était tout autant que moi. J'aidais Isy à monter et je vis Rayan accroupi au sol, un tapis retourné.

« Je voulais aller secouer le tapis dehors car il était poussiéreux et j'ai vu ça...

Il y avait une trappe dans le planché. Rayan nous regarda avant de tirer la poignée et de soulever la trappe. Une échelle en bois se déplia en dessous. Rayan nous fit signe de nous approcher et descendit les marches une à une. Arrivé en bas, il resta immobile un instant sans dire un mot. Je décidais de descendre à mon tour tandis qu'Isy resta en haut. Quand je posais mes pieds au sol, je relevais la tête et vis un bureau avec deux radios, un énorme placard, et des plans déposés sur une grande table.

« Mais qu'est-ce que c'est tout ce bordel ? demandais-je stupéfaite.

- Je crois que c'est... Une planque pour résistants, répondit Rayan.
- Quoi ? Mais comment tu le sais ? demanda Isy, qui penchait la tête pour essayer de voir.
- Quand j'ai quitté ma famille avec Ayla au début, mes parents nous avaient cachés dans un foyer pour enfants. Les propriétaires étaient des résistants. Et ils avaient une planque comme celle-ci où ils décodaient des messages de la résistance, où ils écoutaient la radio de Londres pour avoir des infos sur les plans des autres groupes de résistants. Je les ai aidés quelques fois.
- Mais c'est de la folie ! m'écriais-je.
- C'est clair. Vous voyez des trucs utiles ?
- Il y a des tonnes de plan. Mais de quel pays ? demandais-je.
- Je n'en sais rien, répondit Rayan.
- Donne-les-moi, je suis plutôt calée niveau géographie. C'était ma matière préférée au lycée, dit Isy.

Je lui tendis les plans et après quelques secondes de réflexion, Isy nous regarda terrifiée :

- Alors, si ça c'est l'Allemagne, la Belgique est là... Je crois que nous sommes en Pologne. »

Mon cœur se mit à battre très fort. La Pologne ? C'était très loin de la France ça ! Comment allions nous faire pour rentrer chez nous si nous étions aussi loin de notre pays natal ? Rayan se précipita sur l'une des radios et la régla sur la fréquence de la BBC.

« Je ne sais pas si c'est pareil qu'en France mais je crois que je suis sur la bonne fréquence.

- Et tu penses découvrir quoi en écoutant une radio anglaise ? Tu parles couramment anglais toi ? retoqua Isy.
- Non mais les messages de la résistance sont donnés en français par le Général De Gaulle, alors il faut simplement attendre.
- Et combien de temps ?? Tu te rends compte d'où on est ? On ne va jamais pouvoir rentrer chez nous ! dis-je paniquée. Et si les soldats nous retrouvent ici hein ? On sera juif ET résistant ! Ça va leur faire une belle brochette à attraper !
- Calme-toi Anna. Ça va aller, répondit Isy.
- Non ça ne va pas aller ! Tout le monde dit que ça va aller mais c'est faux ! On est à des milliers de kilomètres de chez nous, on a été attrapé par les allemands, on a failli y passer un par un ; d'abord moi, ensuite Rayan et maintenant toi Isy ! Alors nous rien ne va ! »

Je claquais la porte de la chambre et sortie dehors. J'étais énervée contre tout et tout le monde. Je ne savais pas quoi faire et j'étais perdue. J'avais l'impression que tout tournait mal autour de moi. Et apprendre que nous étions dans un autre pays, loin de chez nous, m'as fait exploser toutes les émotions que je retenais en moi. Je me dirigeais vers les maisons voisines et je suis entrée dans l'une que Rayan avait fouillé. La maison était sombre et humide. Il y avait des pots cassés par terre, des habits dans l'escalier. Il semblait y avoir eu une bagarre ici. Je me suis mise à fouillée tous les recoins de la maison pour trouver une pièce qui ressemblait à celle que nous venions trouver. Et bingo. Derrière un gros meuble que j'avais poussé, se trouvait une trappe semblable à celle de notre maison. Je me faufilai par l'entrée et découvris une radio, et une grande boîte en métal fermé avec un cadenas. J'en ai déduit que c'était l'une des autres pièces de la résistance. Je sortis de la trappe, courus jusqu'à notre maison, et me précipitais vers Rayan et Isy, à bout de souffle.

« Je crois que tout le village faisait partie de la résistance et je pense qu'ils ont été arrêtés ou alors qu'ils sont partis pour ne pas se faire attraper.

- Comment tu peux en être sûre ? demanda Isy.
- J'ai trouvé une autre maison avec la même pièce et une radio, cachée derrière un meuble de l'une des maisons. J'en suis persuadée.
- C'est complètement délirant cette histoire, répondit Rayan.
- Pas tant que ça, dit Isy. Les polonais sont une majorité de juifs. Beaucoup ont sûrement dû être arrêtés et déportés. Certains ont dû se cacher et pour ceux qui n'étaient pas juifs, ils n'ont peut-être pas voulu se laisser faire et laisser les allemands massacrer leur population. C'est pour ça que certains ont rejoints la résistance pour aider la France à se sortir de la guerre.
- Tu sais que tu as des théories complètement folles parfois ? Mais je pense que tu as peut-être raison sur des points, répondis-je à Isy. »

Il devait être midi, car le soleil était tout en haut du ciel. Isy dormait sur le canapé. Je suis monté dans la chambre et j'ai vu la trappe ouverte. Je suis descendue puis, j'ai entendu des grésillements. Rayan était penchée sur la radio. Il avait l'air contrarié et énervé.

« Qu'est ce qui ne va pas ?

- Cette foutue radio nous a lâché je crois. C'était le seul moyen de savoir comment avançait la guerre en France et en Angleterre...
- Mais il reste encore celle d'à côté et celle de l'autre maison, répondis-je.
- Oui mais elles ne marchent plus. Je suis allé voir dans les autres maisons mais il n'y en a pas d'autre je crois. On n'a aucune nouvelle à présent.
- Je suis sûre que la guerre avance en notre faveur. J'en suis persuadée. Les anglais et les américains vont venir nous aider et on pourra rentrer chez nous.
- J'espère que tu as raison. Au fait, je pensais à quelque chose, on devrait faire un poste de guet.
- Pour quoi faire ? demandais-je intriguée.
- On ne sait jamais. Si quelqu'un approche, on aura le temps de s'enfuir. Je pense que la colline d'à côté serait pas mal pour surveiller ; on a vue sur toute la sortie de la forêt et sur la plaine.
- Oui, ça pourrait marcher. Mais comment on se répartit les tours de garde ?
- Et ben... Isy n'est pas encore en état de faire la garde mais à nous deux, on peut combler la journée et surtout la nuit, expliqua Rayan.
- Bien, je commence. Je te rappelle dans combien de temps ?
- Quand le soleil sera redescendu au milieu du ciel, c'est comme ça que je repère quand il est quinze heures, dit-il en souriant.
- Parfait ! A tout à l'heure. »

Je pris une couverture, un verre d'eau, et un bol de riz. La colline était assez haute pour que l'on puisse voir arriver quelqu'un à au moins un kilomètre. Ça nous laisserait largement le temps de prendre nos affaires et de reprendre la route.

La vue était assez incroyable. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris le temps d'admirer un paysage. La plupart du temps depuis cette dernière année, je l'ai passé à fuir et à me cacher. J'entendais à côté de moi les oiseaux qui chantaient dans les arbres, le vent qui flottait dans mes cheveux et le soleil qui tapait sur ma peau. C'était agréable de ressentir la nature, sans bruit infernal autour. Je voyais le village. Il était plus petit que ce que j'imaginai. Il y avait seulement une vingtaine de maisons et une fontaine au milieu de la place du village. J'ignorais ce qu'il s'était passé ici pour que tous les villageois préfèrent quitter leur maison, mais je sentais que quelque chose d'horrible s'était passé ici. Je ne voulais pas rester mais Isy avait besoin de se reposer et Rayan semblait convaincu que nous pourrions vivre ici jusqu'à la fin de la guerre. Je n'avais donc pas vraiment le choix.

Tandis que je faisais une couronne de fleurs, j'entendis quelqu'un marcher à quelques pas de moi. Je me levais en sursaut et demandais :

« Qui est là ?

Personne ne répondit. Je pris mon bol vide en guise d'arme ; même si cela n'allait pas vraiment faire peur, et reposais la question une seconde fois :

- Qui est là ? Répondez immédiatement, dis-je en tenant fermement le bol.
- C'est moi, Anna, répondit une voix masculine.

Je vis Rayan sortir des buissons.

- Mais t'es malade ?? J'ai eu super peur enfin ! T'aurais pu me dire que c'était toi, lui dis-je en poussant un soupir de soulagement.

- Mais qu'est-ce que tu comptais faire avec ce bol ? M'assommer ? Il faudra que tu trouves mieux si tu veux te défendre, dit Rayan en rigolant.
- Oui bah j'ai attrapé ce que j'avais sous la main alors te moque pas !
- Je venais te dire que c'était mon tour de garde. Tu n'as surement pas vu mais le soleil est déjà à plus de la moitié du ciel, dit-il en souriant.
- Oh oui c'est vrai. Je te laisse volontiers ma place, dis-je. Comment va Isy ?
- Mieux je crois. Mais elle est encore blanche. Je pense qu'il lui faut encore cette nuit et demain, elle devrait aller beaucoup mieux, répondit Rayan.
- Je vois. Je vais lui redonner de l'aspirine et je vais préparer quelque chose à manger pour ce soir, histoire que l'on ne se couche pas le ventre vide.
- Bonne idée. J'ai déjà mis deux ou trois trucs sur la table : des conserves de petits pois et champignons en boîte. Ça devrait faire l'affaire pour ce soir.
- Merci Rayan. Et essaie de ne pas t'endormir ici, dis-je en rigolant. »

Il m'adressa un sourire et je tournais les talons pour redescendre de la colline. Quand je rentrais à la maison, Isy était debout, près de la cuisinière et une odeur flottait dans l'air. Elle était en train de préparer quelque chose à manger. Je lui ai dit que j'allais le faire et qu'elle devrait aller se reposer mais elle insista et me répondit que c'était pour nous remercier de veiller sur elle. Je suis donc montée me reposer un peu.

Tandis que je rêvassais dans mon sommeil, je fus réveillée par des cris et des pas lourds dans l'escalier. La voix de Rayan me tira de mon sommeil.

« Anna ! Réveille-toi vite !! Il faut partir tout de suite !

- Quoi ? Mais attend ! Isy n'est pas encore totalement rétablie, on ne peut pas partir maintenant on a besoin de se reposer !
- Pas le temps pour ça. Ils nous ont retrouvé ! »

A ces simples mots, je compris immédiatement la gravité de la situation et je me levai en vitesse du lit pour ranger mes affaires. Je courus en bas prendre le sac de nourriture et montais les escaliers pour aller chercher des couvertures, mais Rayan m'attrapa le bras.

« On a plus le temps.

- Tu les as vu ?? demandais-je en panique.
- Ils ne sont plus qu'à un ou deux kilomètres d'ici. Il faut partir maintenant. On n'a pas le temps d'aller chercher d'autres trucs, il faut qu'on s'en aille.
- Aller dépêchez-vous ! cria Isy en bas de l'escalier. »

Rayan prit les sacs les plus lourds et nous ordonna de commencer à courir. Je pris la main d'Isy et l'entraîna avec moi à l'extérieur. Nous avons traversé le village en courant du mieux que nous pouvions. Je regardais autour de moi et je vis des traces de sang contre les murs et des banderoles déchirées par terre. Tandis que je ralentissais, Rayan nous rejoignit et passa devant nous en nous encourageant. Isy avait du mal à courir car elle était encore faible. Rayan et moi l'avons donc aidé jusqu'à la sortie du village. J'aperçus une longue plaine devant nous mais nous savions que ce n'était pas une bonne idée de passer par ici, si jamais les soldats nous rattrapaient, la forêt nous aiderait mieux à nous cacher. Tandis que nous détournions notre chemin, Rayan demanda à Isy :

« Isy, tu es sûre que tout va bien ? demanda-t-il tandis que nous nous retournions vers Isy.

- Oui je vais y arriv... Oh mon dieu !! s'écria-t-elle en écarquillant les yeux derrière nous. Je regardai Rayan avant de me retourner.

Une vision d'horreur s'accompagna d'un frisson qui traversa tout mon corps. Une fosse. Une fosse remplie de corps. Il y avait des dizaines de personnes toutes entassées les unes sur les autres. Il y avait du sang, des tonnes de sang. Et une odeur immonde envahissait l'air. Des femmes, des hommes et des enfants, gisaient avec plusieurs balles dans leur corps. Je me précipitais un peu plus loin pour rendre ce que j'avais mangé tout à l'heure, tandis que Rayan et Isy, sous le choc, se cachaient les yeux et se bouchaient le nez. Les larmes me montaient aux yeux. Je regardais Isy et Rayan, puis, comprenant que nous ne pouvions rien faire, Rayan prit la main d'Isy, puis la mienne, et nous entraîna avec lui dans la forêt épaisse.

Le reste du trajet se passa sans un seul mot et dans un silence absolu. Dès que je fermais les yeux, je revoyais cette horrible image dans ma tête. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la terreur que ces gens ont dû ressentir en entendant les coups de feu, leur famille et leurs amis tomber les uns après les autres. Et je compris que si les soldats allemands nous retrouvaient, ils nous feraient la même chose... Je n'arrivais même plus à regarder Isy et Rayan dans les yeux. Je fixais le sol et les feuilles mortes qui étaient tombées des arbres. Aucun mot ne sortait de ma bouche et je crois que Rayan et Isy étaient dans le même cas que moi.

CHAPITRE 8

Après plusieurs heures de marche, je fis signe à Rayan de s'arrêter car Isy, qui marchait derrière nous, était à deux doigts de tomber de fatigue. Il me fit un léger sourire et ramassa quelques brindilles pour faire du feu. De mon côté, je sortis une boîte de conserve de mon sac et la posa au sol, tandis qu'Isy déposa son sac à côté du mien et s'allongea par terre.

« Je suis désolée de vous faire retarder votre marche, dit-elle en baissant les yeux.

- Ne t'en fait pas pour ça, tu as besoin de te reposer et nous aussi, répondis-je en souriant.
- Elle a raison. Je vais faire du feu mais on ne devrait pas le garder cette nuit si jamais quelqu'un approchait. Le feu se voit de loin dans le noir, alors mieux vaut prendre des précautions, dit Rayan.
- Tu as raison. Je vais t'aider à faire le feu, répondis-je. »

Je pris des feuilles mortes et les ajoutai sur les brindilles. Rayan, lui, frappait deux pierres l'une contre l'autre pour faire des étincelles. Je regardais son visage et ses yeux bleus qui brillaient. Malgré son crâne rasé, son charme naturel et ses balafres au visage lui donnait un air plutôt viril. Il ne m'a jamais parler de ces blessures qu'il a eu au camp d'ailleurs... Je me demande bien ce qu'il a pu lui arriver. Soudain, le visage de Jean me revint en mémoire et les larmes me montèrent aux yeux. Je me levai et prétextai d'aller voir les environs pour me retrouver un peu seule. Tandis que je m'éloignais de notre petit campement, je sortis de ma poche une photo que ma mère m'avait donné avant de partir avec Jean. Je me rappelle le moment où cette photo a été prise ; c'était à l'anniversaire de mon père. Ma tante Carole nous avait pris en photo tous les quatre tandis que mon cousin Charlie s'impatientait avec le gâteau et les bougies dans les mains. Je me souviens de la joie que j'avais ressentie à ce moment précis, lorsque toute la famille était réunie autour de la table, à parler de tout et de rien. Une sensation que je ne pourrais plus jamais ressentir avec ma famille entière...

« Anna ? Ça va ? demanda Rayan en s'approchant doucement de moi

- Oui, oui ne t'en fait pas, répondis-je en essuyant les larmes qui coulaient sur mes joues.
- Tu veux que je te laisse seule un moment ?
- Non c'est bon, j'arrive dans deux minutes, dis-je en souriant du mieux que je pouvais.
- D'accord. Le diner est prêt en tout cas, je te garde une part de côté.
- Merci, c'est gentil Rayan. »

Après quelques instants, je les rejoignis près du feu que Rayan avait fini par allumer. Nous mangions les haricots de la boîte de conserves en silence et avec les crépitements du feu.

Une fois que nous avons terminé de manger, Isy nous expliqua qu'elle était fatiguée et qu'elle allait dormir. Elle s'allongea sur le sol humide avec sa veste au-dessus d'elle étendue comme une couverture. Rayan s'était allongé par terre lui aussi, les bras sous sa tête et il regardait le ciel à travers les branches des arbres. Je commençais à avoir froid car la nuit tombait petit à petit et l'air devenait de plus en plus frais. Un frisson me traversa le corps et je pris ma veste qui se trouvait dans mon sac. Je pense qu'Isy s'était déjà endormie car elle ne bougeait plus. Je m'appuyai contre un tronc d'arbre en grelottant. Rayan se redressa et me fixa un instant :

« Tu as froid ? demanda-t-il en se relevant avant de s'asseoir à côté de moi.

- Un peu. Je sens que la nuit va être longue et froide...
- Je pense aussi. Réchauffe-toi près du feu, mais nous ne pourrons pas le laisser cette nuit, si jamais quelqu'un nous repérait...
- Oui, je sais, il ne faut pas le laisser allumer dans le noir. D'ailleurs, on devrait l'éteindre maintenant, la nuit tombe vite, dis-je.
- Approche-toi de moi si tu as froid, dit doucement Rayan en passant ses bras autour de moi. »

Je me collai contre lui et je sentis sa peau qui me donnait un peu de chaleur. Je tournai ma tête et vis ses yeux bleus briller avec la lumière du feu.

- Où est-ce qu'on va aller maintenant ? Si nous sommes en Pologne, on ne pourra pas rentrer chez nous à pieds et on ne va pas tenir longtemps dehors comme ça, surtout si la guerre ne finit que dans quelques années, dis-je inquiète.
- On va trouver une solution. On n'a pas le choix de toute façon... Et puis, je pense qu'Isy va de plus en plus mal, je ne sais pas pourquoi mais j'ai l'impression qu'elle fait semblant d'aller mieux pour ne pas nous inquiéter, répondit Rayan.

Je me redressai pour me mettre face à lui.

- Tu penses qu'elle ne va pas guérir ?
- Je ne sais pas. Mais elle est faible et nous n'avons plus de médicaments pour elle... Elle ne pourra pas marcher encore très longtemps comme ça.
- Il faut que l'on trouve de l'aide alors, dis-je d'un ton déterminé.
- Oui mais on ne peut faire confiance à personne alors comment veux-tu que l'on trouve quelqu'un qui, d'un ; parle français, de deux ; veuille bien aider trois pauvres enfants juifs qui se sont échappés d'un camp ? demanda Rayan.
- C'est vrai que dit comme ça... Mais nous sommes obligés de faire quelque chose. Ceux qui nous cherchent ne sont plus très loin et ça m'étonnerait qu'il nous accueille les bras ouverts s'ils nous trouvent. Mais Isy ne va pas pouvoir marcher encore longtemps et nous devons avancer.
- S'il le faut, je la porterais jusqu'à que l'on trouve un endroit sûr.
- J'espère que cet endroit ne va pas tarder à se montrer, dis-je avant de reposer ma tête sur l'épaule de Rayan. »

Quand j'ouvris les yeux, mes bras étaient posés sur la poitrine de Rayan tandis que ses bras entouraient ma taille. Je lui tapotai doucement le bras pour qu'il se réveille. Isy était toujours allongée par terre. Je m'accroupis près d'elle et la secoua doucement :

« Isy, réveille-toi, il faut que l'on reprenne la route. Il fait jour.

Elle ne répondit pas. Je la tournai vers moi pour voir son visage et ses yeux étaient encore fermés. Je la secouai encore un peu plus fort.

- Isy répond-moi. Il faut que l'on s'en aille d'ici avant que quelqu'un nous trouve...

Toujours pas de réponse.

- Rayan, viens m'aider tout de suite !
- Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Isy ne se réveille toujours pas ! m'écriais-je, prise de panique.

Rayan se pencha au-dessus de son visage et posa sa main dans son cou.

- Elle respire encore, mais faiblement !
- Qu'est-ce qu'on fait alors ?? Il n'y a personne autour pour nous aider et on est en plein milieu d'une forêt !
- Je vais la portée, répondit Rayan. Commence à aller voir autour si tu ne vois pas une maison quelque part, mais va toujours tout droit, comme ça on ne se perdra pas. C'est notre seule chance.
- D'accord. »

Je me mis à courir du plus vite que je pouvais en regardant à travers les arbres si je ne voyais pas une maison ou un chalet quelque part. Mon regard allait de gauche à droite tandis que je continuais à courir. Mais ne trouvant que des feuilles mortes et des arbres à perte de vue, je décidai de dévier mon chemin et tournai à gauche en espérant que mes prières de trouver une maison soit entendues. Mes jambes allaient du plus vite qu'elles pouvaient et mon souffle s'accélérait de plus en plus. Je commençais à perdre espoir quand j'entendis sonner une cloche au loin. Je m'arrêtai net pour voir d'où venait cette cloche et repris ma route en courant vers elle. Après quelques centaines de mètres, j'aperçus des maisons et un clocher à travers les arbres. Arrivée à la sortie de la forêt, je me cachai derrière un arbre pour analyser le village. Il n'y avait que quelques personnes dehors qui discutaient les unes avec les autres et certaines qui marchaient dans le village. Il était impossible de passer par la route principale sans se faire repérer par des dizaines de gens. Je regardai autour et aperçu un petit chemin qui menait jusqu'à une maison légèrement exclue des autres. Si jamais nous arrivions jusqu'à ce petit chemin sans se faire voir par qui que ce soit, nous pourrions atteindre cette maison et peut-être demander de l'aide à quelqu'un...

Après avoir analysé la situation, je courus faire demi-tour pour aller chercher Isy et Rayan. Je retraçais mon chemin tout en criant leurs noms pour qu'ils m'entendent. Je ne vis personne et continuai donc à courir du mieux que je pouvais encore le faire. Je criais les noms d'Isy et Rayan plus fort encore. J'étais terrorisé à l'idée que les soldats les aient peut-être retrouvés, ou alors qu'Isy n'ait pas réussi à tenir jusqu'à maintenant, ou encore que Rayan ne puisse plus porter Isy. Des tonnes de questions et de scénarios me traversèrent l'esprit. Je tombai les deux genoux au sol, ne pouvant plus avancer tellement mon propre souffle était faible. J'avais l'impression que mon cœur allait s'arrêter. Puis, j'entendis une voix au loin. Oui, c'était celle de Rayan. Dans mes dernières forces. Je me relevai, portai mes mains autour de ma bouche et criais pour que Rayan m'entende. Quelques minutes plus tard, Rayan arriva vers moi, le front en sueur.

« J'ai cru que je t'avais perdu au milieu de cette forêt ! s'exclama-t-il en m'embrassant sur le front.

- Moi aussi... Je suis désolé mais je ne trouvais personne et j'ai détourné mon chemin.
- Tu as trouvé quelqu'un ?
- Oui, je crois. Il y a un village à quelques centaines de mètres mais il y a beaucoup de gens. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de prendre la route principale alors j'ai vu un petit chemin qui mène à une maison cachée par des arbres sur le côté du village. Je pense qu'on peut atteindre cette maison sans se faire voir. Mais il va falloir être discret et efficace, expliquais-je.

- Super, on y va. Isy ne va vraiment pas bien, répondit Rayan en regardant Isy dans ses bras.
- Je vais t'aider à la porter. On la prendra chacun d'un côté en dessous des bras.
- D'accord, ça sera plus facile merci, dit-il en souriant. »

Nous marchions prudemment, en essayant tant bien que mal de soutenir Isy. Le chemin paraissait interminable et ne voyant toujours pas le village au loin, je me suis demandé plusieurs fois si je ne mettais pas tromper de chemin... Mais au bout d'un moment, j'aperçu le clocher de l'église et encouragea Rayan. A la sortie de la forêt, nous avions une vision sur tout le village car nous étions légèrement en hauteur. Mais à ma grande surprise, ce n'étaient pas quelques personnes qui se trouvaient dans les rues, mais des centaines ! Tout le monde était sorti dans les rues. Certains accrochaient des banderoles avec des écritures d'une autre langue ; sûrement du polonais. Enfin tout ça pour dire que le passage jusqu'au chemin que nous voulions prendre était complètement bondé...

« Super, comment on va faire pour passer sans que quelqu'un nous voit porter une fille à moitié dans les vapes ? demanda Rayan sur un ton légèrement ironique.

- Je... Je n'en sais rien moi ! Il n'y avait pas tant de monde quand j'ai trouvé le village...
- Bon, et bien on a plus qu'à faire comme eux.
- Comment ça comme eux ? demandais-je intriguée.
- Ils ont tous des banderoles entourées autour d'eux. Je ne sais pas ce qu'ils fêtent mais c'est sûr que si l'on marche à côté d'eux, on n'aura vraiment pas l'air du même village alors je vais aller récupérer des banderoles par terre et vous restez ici, dit Rayan.
- Mais si tu te fais voir ?? demandais-je inquiète.
- Ne t'en fait pas, je reviens dans deux minutes. »

Et Rayan partit dans le village comme si de rien était. Les gens criaient et sautaient de partout. Rayan fit de même tout en ramassant quelques banderoles, ni vu, ni connu. Je crois que personne ne s'est douté de ce qu'il faisait. Il a entouré des banderoles autour de lui et a fait un petit détour avant de revenir vers nous.

« Waouh, j'avoue que tu as assuré sur ce coup-là, dis-je.

- Je sais, je suis un génie ! Bon assez rigolé, mets une banderole et mets-en une à Isy. On va essayer de la faire tenir debout pour qu'elle paraisse le plus normale possible. Au fait, n'hésite pas à danser et sauter en faisant semblant de t'amuser au milieu de la foule, ça évitera les soupçons.
- Ok. »

Rayan m'aida à porter Isy et nous sommes descendus dans le village. Autour de nous, les gens se bousculaient, ils chantaient et dansaient. Je fis de même pour passer inaperçue et je ne sais pas comment mais ça a marché. Nous nous sommes retrouvés de l'autre côté de la foule en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et nous avons atterris sur le chemin qui menait à la maison. Mais d'un seul coup, je sentis un bras s'agripper à moi. Un homme à moitié ivre me demanda quelque chose d'incompréhensible et mon cœur se mit à battre la chamade. J'étais paralysé de peur à l'idée de devoir retourner dans le camp de la mort et je nous voyais déjà devant les soldats tandis que leurs fusils étaient pointés sur nos tempes. Mais Rayan prit les choses en main et sans parler, il désigna Isy en faisant un geste de la main pour dire que celle-ci était ivre morte. L'homme se mit à rigoler en tapotant mon épaule, je souris du mieux que j'ai pu et l'homme repartit au milieu de la foule. Je fis un signe de remerciement à Rayan et nous reprenions le chemin. Arrivé devant la maison, celle-ci paraissait assez peu accueillante vu de

l'extérieur. Les fleurs et les plantes de devant étaient toutes mortes et une vieille chaise à bascule grinçait sur la terrasse, balancée par le vent. Nous nous sommes arrêtés au pas de la porte et Rayan tendit la main pour frapper à la porte.

« Attends !! m'écriais-je.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
- Et si personne ne répondait ? Ils sont peut-être à la fête. D'ailleurs, tout le monde doit y être...
- On a vraiment besoin de quelqu'un pour aider Isy alors autant essayer de frapper et nous verrons bien qui ouvre la porte, répondit Rayan.
- Justement ! Ces gens font la fête alors que des juifs sont enfermés dans des camps non loin de chez eux et que la guerre fait rage dans le monde entier ! Qui aurait le goût de faire la fête dans un moment comme celui-ci ? Des allemands ! Voilà qui pourrait faire ça. Je crois que ce n'est pas une bonne idée...
- Mais c'est toi qui as trouvé ce village et qui a voulu qu'on vienne ici. On ne peut plus faire machine arrière maintenant.
- Oui c'est vrai, c'était mon idée. Mais je ne vais pas risquer nos vies à tous les trois. Alors je sais ce qu'on va faire : allez-vous cacher derrière la maison. Je vais sonner et dire que je suis juive. Si jamais je cris, ça sera un signe que vous devez partir et si je viens vous chercher, alors vous pourrez sortir et venir ici. Tu es d'accord ?
- Quoi tu rigoles ? Je ne vais pas te laisser y aller toute seule ! Et de toute façon il est impensable de partir sans toi, répondit Rayan.
- C'est gentil mais tu n'as pas le choix. C'est moi qui nous ai conduit jusqu'ici et je compte bien nous en sortir alors s'il te plait...

Rayan garda le silence un moment et répondit :

- Bon d'accord, mais ne crois pas que ça me plait de te laisser faire ça seule... »

Sur ces mots, il me serra dans ses bras tout en maintenant Isy et alla se cacher derrière la maison, de façon à entendre la conversation sans se faire voir.

Mon cœur battait de plus en plus vite et mes mains sont devenues toute moites. J'avancai ma main pour frapper à la porte et après deux coups, j'attendis quelques instants. Personne n'ouvrit alors je décidai de retenter ma chance une deuxième fois. Mais au moment du deuxième coups sur la porte, celle-ci s'ouvrit et je découvris une femme d'une cinquantaine d'année. Mon corps se paralysa. La femme prit un air étonné et me posa une question en une langue qui m'était étrangère. Le seul mot qui sorti de ma bouche fut « Juive ». La femme me fixa un instant et scruta mes habits qui, je l'avais oublié, sont des tenues de détenus rayées vertes et blanches. Je ne sais même pas si on peut dire que ce sont des vêtements étant donné qu'ils sont en haillons. Je ne crois pas qu'elle ait compris ce que j'avais dit mais ma tenue a eu l'air de lui donner une réponse. Elle s'avança vers moi, regarda de gauche à droite pour voir si personne ne nous avait vu, puis elle me tira à l'intérieur. Avant qu'elle ne referme la porte, je l'interrompis en lui faisant 3 de la main pour lui dire que je n'étais pas seule. Elle me regarda d'un air méfiant et sortie dehors. Je la suivis et l'entraîna jusqu'à Rayan et Isy.

CHAPITRE 9

A son regard, je compris qu'elle ne s'attendait pas à ce que nous soyons plusieurs. Elle nous regarda un instant, murmura quelque chose dans sa barbe et nous fit signe de la suivre. J'aidai Rayan à porter Isy qui était toujours inconsciente. Son cas commençait sérieusement à m'inquiéter car elle ne s'était pas réveillée depuis ce matin et elle respirait très faiblement.

La femme nous fit entrer à l'intérieur et nous fit signe d'allonger Isy sur le canapé du salon. Elle alla chercher des serviettes et des couvertures. Mais d'un seul coup, elle appela quelqu'un d'en bas de l'escalier et une voix masculine répondit. Rayan se leva d'un seul coup du canapé et serra ma main. Je sentais qu'il était très méfiant, tout comme moi. Je redoutais la personne qui était en train de descendre les escaliers. Ses pas étaient lourds et le plancher craquait sous ses pieds. Un monsieur avec une grande barbe et le crâne rasé apparut derrière le mur. Sa femme lui expliqua quelque chose et ils discutèrent pendant quelques secondes. L'homme haussa la voix d'un seul coup, ce qui me fit sursauter. Je serrais la main de Rayan encore plus fort, tout en fixant l'homme. Celui-ci poussa un soupir et s'avança vers nous. Il jeta un coup d'œil à Isy et dit :

« Do you speak english ?

Je ne compris pas ce qu'il disait mais contre toute attente, Rayan répondit :

- Yes, I do.
- Rayan, qu'est-ce qu'il a dit ? demandais-je inquiète.
- Il a demandé si nous parlions anglais.
- Mais tu sais parler anglais toi ?
- Oui, avec ma famille, j'y ai habité pendant six ans. Je parle couramment anglais maintenant.
- Oh, je vois. »

L'homme continua à parler anglais avec Rayan tandis que la femme et moi nous regardions perplexe sans qu'aucune de nous deux ne comprenne la discussion. Je crus comprendre que Rayan évoquait notre périple et le fait que nous nous sommes échappés d'un camp de concentration. Après une longue discussion entre les deux hommes, Rayan se tourna vers moi tandis que l'homme parla à sa femme :

« Pawel m'a tout raconté alors je vais te faire un résumé de ce qu'il m'a dit.

- Pawel ?
- Oui c'est comme ça qu'il s'appelle, et sa femme s'appelle Irena. Pawel va s'occuper de Isy, il est docteur.
- Oh ! C'est super ! Mais qu'est-ce qu'il t'a raconté qui était si long ?
- Eh bien il m'a demandé ce que nous faisons ici, si loin de chez nous. Mais il a tout de suite deviné que nous étions juifs grâce à nos tenues. Ne t'inquiète pas, ils vont nous protéger. Leur belle-fille était juive et elle a été enlevée par les nazis ainsi que son mari qui est leur fils. Mais leur fils n'est pas juif, il a été accusé à tort et a été emmené dans un camp de concentration avec sa femme. Enfin bref. Pawel et Irena luttent contre les nazis, contrairement à leur village, qui est entièrement antisémite. Ce sont des polonais mais ils ont collaboré avec les nazis. C'est pour ça qu'ils font la fête car aujourd'hui, ça fait pile trois ans que les nazis sont venus dans

leur village pour emmener les juifs. Mais personne ne sait que Pawel et Irena ont une belle-fille juive. Il ne faut surtout pas que ça se sache. Il m'a dit que nous avons eu de la chance que personne ne nous reconnaisse avec nos habits de détenus. Ils vont nous donner des habits propres et de quoi manger et dormir. Mais Pawel a été clair ; nous ne pouvons pas rester indéfiniment ici car les nazis vont finir par venir et s'ils nous trouvent tous les trois ici, nous sommes fichus. Il a dit que deux jours devraient être acceptable et que si Isy n'était pas remise sur pieds, ils pourraient la protéger et la garder ici.

- Quoi ? Mais on ne va pas laisser Isy ici !
- Je sais mais si nous n'avons pas le choix... Elle sera en sécurité. Ils la feront passer pour leur nièce et tout se passera bien pour elle. Isy ne survivra pas longtemps avec nous dans la forêt si elle est mal en point, m'expliqua Rayan.
- Oui... Tu as sûrement raison mais nous allons attendre deux jours. Si elle n'est pas rétablie, nous la laisserons ici mais il nous faut son avis à elle. Je ne veux pas qu'elle croit que nous l'avons abandonné...
- Ne t'en fait pas. Si ça se trouve, elle ira bien mieux d'ici 48h. »

Irena coupa notre conversation en nous faisant signe de nous asseoir à table. Pawel auscultait Isy pendant que Irena nous servait une soupe bien chaude. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mangé quelque chose d'aussi bon et cette soupe est bien plus consistante que celle du camp, qui était seulement de l'eau mélangée avec une ou deux carottes. Je finis mon assiette en quelques minutes et Irena me resservit aussitôt, tout comme Rayan. Après la soupe, Irena nous apporta une dinde entière et des légumes qui sentaient divinement bon. Je ne me souvenais même pas du goût de la viande dans ma bouche et à l'expression de Rayan quand il avalait la dinde, j'en conclus que c'était pareil pour lui. Après le repas, Rayan et moi avons remercié Irena pour le magnifique repas et nous sommes retournés auprès d'Isy. Pawel était toujours penché au-dessus d'elle avec un vieux stéthoscope et un thermomètre. Il a l'air inquiet quand il se retourne vers nous. Il dit quelque chose à Rayan et pose sa main sur mon épaule, comme pour s'excuser.

« Qu'est-ce qu'il a dit Rayan ?? Réponds-moi !

- Il... C'est... Isy a une pneumonie. Mais il y a des complications...
- Comment ça des complications ? Rayan dit moi la vérité.
- Pawel dit qu'elle ne peut presque plus respirer car ses poumons sont touchés...
- Mais il peut la sauver hein ? Il peut faire quelque chose ?!
- Il ne peut rien faire c'est trop tard Anna... Elle s'est réveillée mais elle est très faible.
- Non ! C'est pas possible elle ne peut pas, m'écriais-je en me précipitant au pied du canapé.

J'attrapai la main d'Isy et celle-ci tourna faiblement la tête vers moi. Sa respiration était roc et je sentais qu'elle avait du mal à respirer.

- Anna, dit-elle si faiblement que je l'entendis à peine.
- Oui, je suis là ne t'inquiète pas. Pawel va t'aider, il est médecin. Il va faire quelque chose pour que tu ailles mieux, je te promets que ça va s'arranger.
- Non... Je... Il faut que vous partiez avant qu'ils ne vous retrouvent, dit Isy en serrant un peu ma main.
- Pas question que l'on t'abandonne ici. On va attendre que tu ailles mieux mais il faut que tu te battes ! Je t'en prie, je t'en supplie, il faut que tu te battes, dis-je, les larmes coulant sur mes joues.

Isy toussa fort sans s'arrêter. Prise de panique, je criai à Pawel de venir mais il s'accroupie au pied du lit, posa sa main sur mon épaule et baissa la tête.

« Rayan ! Dis-lui de faire quelque chose ! Elle est en train de... Il faut l'aider !

- Anna...

Rayan s'assied à côté de moi et prit la main d'Isy, ainsi que la mienne. Mes yeux étaient rouges et gonflés par les pleurs.

- S'il te plait, fais quelque chose...
- Ne t'en fais pas Anna, dit doucement Isy. Il faut que vous vous en sortiez pour moi, s'il vous plait. Rayan, protège Anna. Je sais que vous allez vous en sortir... »

A ces mots, sa main glissa de la mienne et tomba sur le lit. Rayan me prit dans ses bras alors que des larmes coulaient à flots sur mes joues. Je vis quelques larmes glisser le long du visage de Rayan. Je le serrais dans mes bras encore plus fort, comme si cela allait atténuer ma douleur. Irena et Pawel s'approchèrent de nous avec une couverture et recouvrirent le corps sans vie d'Isy.

Nos hôtes nous avaient montré une chambre où nous pourrions dormir cette nuit. Je savais qu'après ce qu'il venait de se passer, il serait impossible de rester plus de deux jours chez Pawel et Irena sans les mettre en danger... Malheureusement, je n'avais pas le courage pour repartir maintenant... Il était trois heures de l'après-midi et Irena nous a dit que nous étions les bienvenues jusqu'à demain matin car si les soldats arrivaient au village, ils ne mettraient pas longtemps pour nous trouver et pour comprendre que Pawel et Irena nous ont aidé.

J'étais assise sur la fenêtre de la chambre quand Rayan a ouvert la porte pour voir si j'allais bien.

« Oui, ça va, répondis-je doucement.

- Non, je sais bien que non. Tu devrais te reposer si nous partons demain matin. Irena est en train de nous préparer des plats pour au moins quatre jours. Ils vont nous donner des couvertures et des médicaments au cas où. Pawel m'a aussi donné une carte et une boussole avec l'endroit où nous sommes. Il m'a dit que si nous atteignons la gare, nous pourrions monter dans un train de marchandises sans nous faire repérer. Il m'a donné un raccourci sur la carte que nous pourrions emprunter jusqu'à la gare et...
- Comment fais-tu pour être aussi calme ? Isy vient de... Tu t'en fou complètement, dis-je en regardant par la fenêtre.
- Non ce n'est pas vrai. Je ne m'en fou pas et je pense que j'en souffre autant que toi mais je sais que si on baisse les bras, on ne s'en sortira pas. Et Isy nous a dit de nous en sortir pour elle alors c'est ce qu'on va faire.
- Oui mais regarde la réalité en face ; on n'a plus personne ! Nos parents sont peut-être quelque part dans un camp de concentration où ils ne sortiront jamais, Jean et Isy sont morts, même Ayla est morte je te rappelle !! m'écriais-je.

Rayan me regarda un moment, et je regrettai immédiatement mes paroles.

- Je... Rayan je suis désolée je ne voulais pas dire ça...
- Oui mais tu l'as dit, dit-il sèchement en faisant demi-tour.
- Rayan... »

A ce moment précis, j'ai compris que je n'étais pas là seule à souffrir des pertes que l'on avait subi, mais je ne m'en étais jamais préoccupée... Après tout, Rayan avait perdu sa sœur comme j'avais perdu Jean. Il ressentait la même chose, le même vide que moi. Et Isy était notre amie à tous les deux. Je regardai par la fenêtre et j'essayai d'imaginer notre vie après la guerre, quand tout serait fini et que l'on retournerait chez nous. Plus rien ne sera comme avant. Je ne retrouverais peut-être jamais mes parents, ni ma maison, peut-être même que je finirais ma vie sans aucune famille. Mais je savais une chose ; pour être certaine que mes parents soient encore en vie, il fallait que j'aille à Marseille chez Yvette. C'est là que nous devons rejoindre mes parents normalement. Mais je ne savais pas où étaient les parents de Rayan et je devais également prendre en compte le fait qu'il veuille sûrement les retrouver aussi. Je descendis alors de la fenêtre et rejoignis Irena et Pawel, qui étaient dans la cuisine. Je m'approchai d'eux et Pawel m'indiqua du doigt le coin du salon, où se trouvait Rayan. Je marchai lentement jusqu'à lui en baissant la tête, non fière de ce que je lui avais dit il y a un moment. Il me tournait le dos, assis sur une chaise en bois.

« Je suis désolée de t'avoir parlé ainsi d'Ayla. Je sais qu'elle te manque autant que Jean me manque, et je sais aussi que la mort d'Isy ne te laisse pas indifférent comme je l'ai dit tout t'a l'heure...

Rayan tourna la tête vers moi et je remarquai que des larmes avaient coulé sur ses joues. Je m'en suis vraiment voulu car je déteste être à l'origine des pleurs de quelqu'un. Je pris Rayan dans mes bras en le serrant fort.

- Je sais, répondit-t-il.

Sa voix tremblait et je sentis les larmes me monter aux yeux à moi aussi.

- Tu as raison, nous devons nous ressaisir pour Isy, pour Ayla, et pour Jean. Nous allons nous en sortir, j'en suis sûre, dis-je en essuyant mes joues mouillées.
- Oui, j'en suis sûr aussi.

Je m'assieds sur la chaise à côté de lui en fixant ses beaux yeux bleus.

- Tu sais où tes parents pourraient être à cette heure-ci ? demandais-je.
- Il y a deux endroits mais je n'en suis pas sûr et toi ?
- Moi il n'y a qu'un seul endroit où ils ont pu aller mais je n'en suis pas sûre non plus.
- Où ça ? demanda Rayan.
- A Marseille. C'est là que Jean et moi devions les retrouver avant de nous faire attraper par les soldats. Il y a une dame qui devait nous héberger en zone libre. Mes parents devaient nous rejoindre un peu plus tard dans la semaine. Et toi ?
- Je vois. J'espère pour toi qu'ils y seront toujours. Moi, mon père m'a dit qu'en cas de problème, nous pourrions nous retrouver à Mende, mais nous devions nous retrouver en Suisse, vers la frontière. Je ne sais pas exactement où ils sont mais c'est toujours ça.
- Bien alors nous irons à Mende, à Marseille, et ensuite en Suisse. Si jamais aucun de nos parents ne se trouvent en France, nous essayerons d'atteindre la frontière suisse. Tu es d'accord ?
- Je pense que c'est une excellente idée, répondit Rayan.
- Mais il y a un problème, comment nous allons trouver un train de marchandise pour la France ? On ne parle pas polonais et je doute que quelqu'un veuille bien de nous si on lui demande gentiment de monter clandestinement dans son train.

- J'ai une idée mais je ne suis pas sûr qu'elle marche... On pourrait demander à Pawel de nous emmener jusqu'à la gare et de demander comme si de rien était quel train par pour la France ? expliqua Rayan.
- Oui mais je doute qu'il accepte. C'est déjà assez dangereux pour eux de nous héberger...
- Autant essayer, répondit Rayan en haussant les épaules avant de se diriger vers la cuisine. »

J'entendis Rayan et Pawel discuter mais sans rien comprendre à la réponse de Pawel. Quelques minutes plus tard, Rayan réapparut dans le salon, suivi d'Irena et de Pawel. Nos hôtes s'installèrent sur le canapé et Rayan leur sourit.

« Il a accepté. Mais il dit qu'il faudrait le faire ce soir car la nuit, il y a plus de train qui partent pour l'étranger que le jour. Il nous emmènera avec sa vieille voiture. Il faudra que l'on ne dise pas un mot et que l'on écoute tout ce qu'il nous dira.

- Oh merci !! dis-je en regardant Pawel qui compris ce que disait grâce à mon sourire.
- Nous devons partir à six heures car la route est longue pour aller jusqu'à la gare, expliqua Rayan.
- D'accord. Mais... Pour Isy, qu'est-ce qu'on fait de son corps ?

Rayan traduit en anglais ce que je venais de dire et Pawel lui répondit.

- Il va l'enterrer dans le jardin avant que l'on parte pour que l'on puisse lui dire au revoir...
- Oh... »

C'est la seule chose qui sortit de ma bouche à ce moment-là.

Pawel me montra la salle de bain pour que nous puissions prendre une douche avant de repartir. Quand il ouvrit la porte, une odeur de savon emplie mes narines. Quand j'ouvris le robinet de la baignoire, l'eau qui coulait le long de mes jambes me rappela ma maison, à Paris. Je suis restée plus d'une demi-heure sous l'eau avant de me décider à prendre du savon pour laver mon corps. La sensation d'être aussi propre m'avait manquée. Je versai du savon dans mes cheveux et frottai du plus fort que je pouvais car j'avais l'impression d'être aussi sale que si je ne m'étais pas lavée depuis des années. Je tournai de nouveau le robinet pour faire couler de l'eau pour me rincer et j'attrapai une serviette qui pendait le long de la porte. Une fois séchée et les cheveux brossés, je sortis de la salle de bain, vêtue seulement d'une serviette serrée autour de ma poitrine, et je me trouvais nez à nez avec Rayan.

« Heu... Je suis désolé... Je voulais aller... aller voir si tu avais fini de te laver, dit-il gêné.

- Oui... J'ai fini, tu peux y aller, répondis-je avec un sourire aussi gêné que lui. »

Je le contournai pour poursuivre mon chemin jusqu'à ma chambre. Une fois seule, je pris des vêtements propres qu'Irena m'avait donné pour remplacer mes haillons sales du camp. Il y avait une chemise rayée rose et blanche qui m'allait parfaitement, et un pantalon ample noir. Elle m'avait également déposé des chaussures noires aux pieds de mon lit, ainsi qu'une veste en jean bleue. A côté de mes vêtements se trouvaient ceux de Rayan, enfin ceux que Pawel lui avait donné. Pour Rayan, c'était une t-shirt gris clair, qui mettrait en valeur ces yeux bleus et ces cheveux bruns qui commençaient à repousser, et un pantalon en jean sombre.

Une fois habillée, je rejoignis Irena dans la cuisine pour l'aider un peu. La pendule du salon indiquait cinq heures trente de l'après-midi et il nous restait donc trente minutes avant de partir pour la gare. Je demandais à Irena si je pouvais l'aider à faire la cuisine et je crois qu'elle comprit ce que je lui disais car

elle me montra une marmite de soupe et me fit signe de l'apporter sur la table. En posant la marmite, je tournai la tête vers la fenêtre et vit Pawel avec une pelle pleine de terre. Les larmes me montèrent aux yeux mais j'essayai tant bien que mal de les retenir avant de retourner dans la cuisine chercher le couvert. Une fois la table mise, je retournai dans la chambre pour ranger mes affaires dans un sac pour que tout soit prêt avant de partir. J'ouvris la porte et je vis Rayan qui finissait de ranger ses affaires.

« Il y a une petite pile de vêtements pour toi. C'est Irena qui me les a donnés. Il doit y avoir trois ou quatre tenues pour notre voyage. Pawel m'a aussi donné plusieurs choses.

- Super, c'est très gentil à eux. Le diner va être prêt, nous partons dans trente minutes.
- D'accord, répondit Rayan.
- J'ai peur, tu sais, dis-je en le regardant droit dans les yeux.
- Moi aussi. Mais je sais que tout va bien se passer, j'en suis sûr.
- Je l'espère. »

Je rangeais mes affaires quand Pawel nous appela pour venir manger. Ses habits étaient couverts de terre et il alla se laver les mains. Le repas se passa sans aucun mot, puis après avoir débarrasser la table, Pawel et Irena nous emmenèrent dehors, à l'endroit où Isy était enterrée. La terre humide formait un rectangle sur le sol et Pawel avait fabriqué une petite croix avec des bouts de bois. Rayan me prit la main et y déposa une fleur qu'il venait de cueillir. Je m'agenouillai devant la tombe et ferma les yeux un instant, avant de déposer la fleur. Rayan fit de même, Pawel et Irena aussi. Je repensais à toutes les fois où Isy m'a soutenue et m'a aidé à surmonter la mort de mon frère, le camp de concentration, le travail forcé, la faim et les maladies. Tout ça ne serait jamais arrivé sans elle et je suis sûre que je serais morte si elle n'avait pas été là...

Irena posa sa main sur mon épaule pour me sortir de mes pensées et me tendit mon sac de voyage. Elle avait rajouté des petits plats pour que nous ne mourrions pas de faim pendant le trajet jusqu'en France. Avant de partir, je la serrai dans mes bras et la remercia de nous avoir aidé et loger. Rayan prit mon sac et le déposa dans la vieille voiture de Pawel, avant de monter dedans et de me faire signe de le suivre. Je fis un dernier au revoir à Irena et montai dans la voiture.

Pawel conduisait, Rayan était sur le siège à côté, et moi derrière. Je dois dire que la petite voiture était assez inconfortable car à chaque bosse sur le chemin, mon siège sautait et je sentais les ressorts en dessous de moi. J'étais très stressée à l'idée de monter clandestinement dans un train sans savoir vraiment où nous allions... Mais bon, c'était toujours mieux que de retourner dans un camp de la mort... Pawel parlait à Rayan sans que je comprenne à seul mot, comme d'habitude, mais Rayan m'expliquait ce que Pawel disait :

« Pawel va demander s'il y a un train qui part pour la France aujourd'hui, sinon on devra attendre demain. Il m'a dit que nous ne devons pas nous faire voir car il ne sait pas s'il y aura des allemands là-bas. Il va aller voir pendant que nous resterons dans la voiture et il revendra nous chercher quand il n'y aura pas de danger. Il va falloir être vraiment prudent.

- D'accord, dis-je paniquée. »

Le voyage jusqu'à la gare dura moins longtemps que je ne l'aurais cru et quand nous sommes arrivés à la gare, il faisait presque nuit. Pawel sortit de la voiture pour aller voir les alentours comme prévu et Rayan et moi restions dans la voiture en attendant. J'avais tellement peur que quelqu'un m'entende

que je ne décrochai pas à mot à Rayan jusqu'à que Pawel revienne. Environ un quart d'heure plus tard, Pawel revint à la voiture, ouvrit la portière avant et dit :

« Come on now. »

Je compris qu'il fallait sortir alors j'ouvris doucement la portière et je suivis Pawel en regardant autour de moi. Je pris Rayan par le bras, comme pour me rassurer. J'avais l'impression que cela me protégeait en quelque sorte. Pawel se faufilait à travers les trains et nous le suivions sans savoir où il nous emmenait. Il marchait de plus en plus vite et Rayan et moi courrions presque pour le rattraper quand tout d'un coup, il s'arrêta en pointant du doigt une pancarte marquée 247. A côté, il y avait des wagons en bois accrochés les uns aux autres et au bout, une locomotive.

« Ça doit être lui, le train 247. C'est un train de marchandise, dit Rayan en regardant à l'intérieur d'un wagon.

Pawel lui expliqua quelque chose et il semblait pressé. Rayan ouvrit alors une porte d'un des wagons, regarda à l'intérieur et se retourna vers moi.

- Vite monte là-dedans ! dit-il.

Je compris qu'il ne fallait pas traîner. Mais je me retournai et prit Pawel dans mes bras pour le remercier de nous avoir mener jusqu'ici. Il me sourit et je montai dans le wagon, suivi par Rayan. Pawel referma la porte derrière nous et nous nous sommes retrouvés dans le noir.

« Rayan, ça va ?

- Chut Anna, attend que le train soit parti et cache toi derrière quelque chose, vite !
- Quoi ? Mais...
- Vite !! »

Je me cognai contre quelque chose et me réfugia derrière avant que la porte du wagon ne se réouvre. La lumière de dehors éclaira l'intérieur du wagon et je vis un homme avec une longue barbe déposer un énorme bidon gris. Je baissai la tête de peur qu'il ne me voit, puis j'entendis la porte se refermer. Comme Rayan me l'avait dit, je ne dis rien avant que le train se mette en marche et à ce moment-là, Rayan sortit de sa cachette.

« Tout va bien Anna ?

- Oui, ça va. J'ai juste eu peur que l'homme nous vois...
- Moi aussi, mais c'est fini maintenant, dit-il en me prenant dans ses bras. »

Il me serra fort et je lui rendis son étreinte. Nous sommes restés comme ça pendant un moment mais je me sentais bien contre lui. Le voyage risquait d'être très long.

CHAPITRE 10

Je ne sais pas si c'était la réverbération du sol ou le stress de cette journée qui fit que je me suis assoupie dans le wagon, mais quand je me suis réveillée, j'avais la tête couchée sur le torse de Rayan, qui lui aussi était endormi. Gênée de ma position, je me suis redressée immédiatement et j'ai regardé d'un œil à travers les planches de bois du wagon. Nous étions apparemment en pleine campagne et je ne voyais aucune maison à l'horizon, seulement des vaches et des champs. Il faisait jour et je ne savais pas depuis combien de temps nous étions enfermés dans ce wagon mais nous n'étions pas près d'arriver... Mon ventre criait famine mais je réussis à le faire taire en attendant que Rayan se réveille. Je farfouillai dans le sac qu'Irena nous avait remplie de toute sorte de chose ; des vêtements, de la nourriture pour quelques jours, une boussole, deux gourdes remplies d'eau, un couteau et un journal polonais. Je pris le journal et n'ayant rien d'autre à faire de toute manière, j'ai commencé à essayer de déchiffrer les lignes. Evidemment, je ne compris pas un seul mot de ce qu'il était écrit mais les images qui accompagnaient les articles m'aidait à me faire une idée de ce dont ils parlaient. L'un des articles avait une image de deux hommes se serrant la main, mais je ne suis pas de qui il s'agissait. C'est une autre photo qui attira mon attention plus loin dans le journal. En effet, sur celle-ci, je reconnus les camions militaires anglais qui étaient accueillis et acclamés par la population de je ne sais où. Mon cœur se remplie de joie à cet instant.

« Rayan ! Rayan regarde ça ! Rayan aller, tu ne vas pas en revenir !

- Mmh... Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à moitié endormi.
- Les anglais ! C'est les anglais ! Ils vont bientôt venir nous aider !
- Mais de quoi tu parles enfin ? répondit Rayan en se redressant.
- Regarde cette photo. Ils ont libéré un endroit et je suis sûre qu'ils vont venir aider les français.
- C'est écrit en je ne sais quelle langue, comment tu peux en être aussi sûre ?
- Mais parce que ça se voit ! Regarde les gens ! Ils les acclament et ils sont tous si heureux. Ça ne peut vouloir dire qu'une seule chose ; les anglais vont arriver !
- Tu as peut-être raison.
- Quoi ? C'est tout ? Tu n'es pas heureux ?
- Si mais je préfère ne pas m'emballer trop vite, répondit Rayan en baissant la tête.

Je pris son visage entre mes mains et lui dis :

- Pas cette fois. Je suis sûre que nous allons bientôt retrouver nos parents. »

Je serrais Rayan contre moi en priant pour que j'ai raison. Puis il se leva et dit en souriant :

« Bon, ce n'est pas tout mais j'ai faim moi ! Alors voyons ce qu'Irena nous a donné.

- Ah ! Je n'attendais que toi pour le découvrir, dis-je en rigolant. »

Irena nous avait mis des morceaux de pain, de la viande froide, des carottes et une boîte de haricots en conserve. Rayan et moi nous sommes mis d'accord pour ne manger qu'un bout de pain et de la viande aujourd'hui et seulement une carotte ce soir. C'était le maximum que nous pouvions manger si nous voulions avoir de la nourriture pour les prochains jours.

Le voyage venait de commencer et je ne supportais déjà plus d'être dans ce wagon. Nous ne pouvions pas voir l'extérieur mise à part entre les planches du wagon. Au fur et à mesure, les nuits devenaient de plus en plus froides. Nous allions bientôt devoir affronter l'hiver mais je doutais que nous puissions survivre dehors avec seulement des couvertures comme protection contre le froid... Je priais tous les jours pour que nous trouvions une maison abandonnée où nous puissions passer l'hiver sans que personne ne nous trouve, et sans avoir à fuir constamment. J'espérais aussi de tout mon cœur que la guerre prendrait fin avant que nous arrivions en France.

Le quatrième jour au matin, Rayan me réveilla pour me prévenir qu'il avait vu un panneau avec des écritures en français dehors et qu'il pensait que nous allions bientôt arriver. En effet, quelques heures plus tard, le train s'arrêta en gare. Rayan et moi nous sommes cachés derrière des tonneaux et avons attendus. A vrai dire, nous ne savions pas vraiment quand sortir et où aller sans nous faire repérer. Pawel nous avait prévenu qu'il ne fallait pas descendre tout de suite après l'arrêt du train car il y aurait sûrement du monde tout autour. Et il avait raison ; nous entendions des gens parler dehors. Ils étaient en train de décharger la marchandise du train et j'avais une boule dans le ventre à l'idée que quelqu'un ouvre le wagon où nous étions. Puis, les voix se sont éloignées et au bout de plusieurs minutes, Rayan se leva :

« C'est le moment. Il n'y a plus de bruit dehors, il faut qu'on s'en aille...

- Tu es sûr que c'est une bonne idée ? demandais-je effrayée.
- Tu préfères attendre ici que quelqu'un nous trouve où tenter ta chance dehors ?
- Oui, tu as raison... Prends un sac et je prendrais l'autre. Il ne faut pas faire de bruit ! »

Rayan attrapa un des sacs par terre et prit la poignée de la porte. Il la poussa mais le grincement de celle-ci me fit frissonner et je passai la tête par la porte entre-ouverte pour voir si quelqu'un nous avait entendu. Personne dehors. Je fis signe à Rayan de descendre du wagon et je courus me cacher derrière le train d'à côté. Nous avons traversé la gare en nous faufileant entre les rails et au moment de sortir, une voix me terrifia :

« Vous, là !

Je regardai Rayan sans me retourner.

- Fait comme si tout allait bien ok ? chuchota-t-il avant de se tourner.

Un soldat, habillé d'un uniforme allemand avec une mitraillette entre les mains, nous fixait attentivement.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il d'une voix roque.
- Nous..., dis-je incapable de sortir une phrase de ma bouche.
- Alors ? Vous vous balader ici tous seuls, hein ? insista le soldat en s'approchant de nous.
- Ils sont avec moi, répondit une voix au loin.

Mes yeux se sont écarquillés. Je tournai la tête et vis un jeune homme qui semblait avoir l'âge de Rayan. Il avait des cheveux courts noirs, et était habillé avec une chemise blanche, un pantalon gris et des mocassins. Il semblait assez sûr de lui mais je ne comprenais pas pourquoi il nous aidait. J'étais incapable de bouger ou de dire quoi que ce soit.

- Bon sang, Maman va être furieuse quand elle va savoir que vous êtes venus ici ! Ça fait je ne sais combien de fois qu'elle vous a dit que c'était dangereux ici avec les trains. Un jour vous allez finir sous l'un d'entre eux !
- T'es qui toi ? demanda sèchement le soldat en tenant fermement sa mitraillette.
- Antoine de Lamartine. Et elle, c'est ma sœur Nora. Lui, c'est mon cousin Bryan. Il est anglais mais ma tante le laisse ici pour les vacances d'hiver car elle travaille sur un bateau. Je suis désolé qu'ils soient venus jusqu'ici... Ma mère leur répète chaque fois de ne pas s'éloigner de la maison mais ils n'en font qu'à leur tête. Dès qu'ils sont tous les deux, vous pouvez être sûr qu'il faut les surveiller, expliqua le garçon en rigolant.

Son discours était tellement persuasif que j'y aurais presque cru si je ne savais pas que c'était faux. Le soldat nous regarda un instant, fronça les sourcils et dit :

- Foutez le camp d'ici. Et que je vous revoie plus ici c'est clair ?
- Promis m'sieur, répondit Rayan. »

Le garçon m'attrapa par les épaules d'un air « fraternel » et m'entraîna avec lui suivit de Rayan. Il nous escorta jusqu'à un quartier riche et nous guida devant une grande maison bourgeoise. Nous avons traversé la cour ; il y avait des arbres taillés parfaitement, des fleurs extraordinairement plantées en ligne et des jardiniers qui s'en occupaient. Le garçon ouvrit la grande porte de la maison et nous fit rentrer à l'intérieur. Le hall d'entrée était immense avec des lustres au plafond munies de centaines de bougies. Le sol était d'un carrelage blanc et parfaitement lavé. Il y avait de grands vases avec des fleurs de toutes les couleurs posées sur des tables. Un grand escalier avec un tapis rougeâtre en face de la porte donnait l'impression d'entrer dans un palace. Je n'avais jamais vu une aussi belle maison de ma vie, et je dois dire qu'après avoir passé plus de deux mois soit dans un camp soit dans la forêt, cette maison était un vrai palais. Un homme habillé d'un costume noir nous proposa de prendre nos sacs et nos chaussures, tandis qu'une femme nous guida tous les trois vers un salon. Celui-ci était trois fois plus grand que le hall d'entrée, avec des canapés blancs, une cheminée, une grande table en verre, des tableaux sur tous les murs, un piano à queue et un tapis blanc au sol.

« Merci Rosa, dit le garçon en s'adressant à la femme. Bien, il est tant que je vous explique qui je suis. Vous devez avoir des tas de questions n'est-ce pas ? Alors je me présente ; Antoine de Lamartine. Mon père est le compte de Chartres.

- C'est chez toi ici ? demanda sèchement Rayan.
- Oui, enfin, c'est notre maison secondaire. La dépendance familiale est à Chartres.
- Je vois. Et pourquoi tu nous as aidé ? demanda encore Rayan.
- Eh bien, ma famille est dans la résistance française depuis le début. Vous n'êtes pas les premiers à avoir pris un train pour passer clandestinement. Mais la plupart des juifs se font prendre dans la gare alors j'essaie de sauver ceux que je vois, comme vous.
- On n'avait pas besoin d'être sauvé ! Et puis d'ailleurs comment tu savais qu'on était juifs ? retoqua Rayan.
- Rayan ! dis-je. Vas-y doucement. Il nous a sans doute sauver la vie !
- Ce n'est pas grave, me répondit Antoine en souriant. Bien voulez-vous vous présenter ?
- Oh, oui désolé, dis-je. Voici Rayan et moi je suis Anna. Nous étions en Pologne.
- Vous vous êtes échappés d'un camp de concentration c'est ça ? demanda Antoine.
- Heu... Oui. Mais comment tu sais ça ? demandais-je.

- Eh bien c'est simple. Rayan a les cheveux très ras ce qui laisse penser qu'on les lui a coupés à son entrée au camp. Ensuite vous vous êtes échappés en douce d'un train de marchandise qui venait de Pologne ; là où sont tous les camps de concentration allemands. Et puis, il y a vos visages...
- Qu'est-ce qu'ils ont nos visages ? dit Rayan d'un ton méchant.
- Ils traduisent la peur et la méfiance que vous avez ressentis pendant les derniers mois ou vous étiez en fuite ou dans un camp. D'ailleurs, je vois bien que vous ne me faites pas confiance. Alors je vais vous montrer quelque chose et je suis sûr que vous changerez d'avis. Mais avant, Rosa va vous montrer où sont les douches et elle vous donnera des vêtements propres. Rayan doit faire la même taille que moi, quant à toi Anna, les vêtements de ma sœur devraient t'aller à merveille.
- Merci, c'est vraiment gentil, répondis-je. »

Antoine nous laissa avec Rosa qui montra une salle de bain à Rayan et me fit signe de la suivre à la salle de bain de l'étage. Je montai les escaliers qui étaient protégés par un tapis rouge sur les marches. Un lustre magistral était suspendu au-dessus de nos têtes. L'escalier menait de chaque côté de la maison et Rosa m'entraîna du côté gauche. Devant nous s'étendait un grand couloir avec des dizaines de portes. Rosa s'arrêta devant l'une d'entre elle et me dit :

« Voilà votre salle de bain Mademoiselle. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Je vais aller vous chercher des habits appartenant à Mademoiselle Nora et je vous les déposerais devant la porte.

- Merci beaucoup Madame. C'est très gentil à vous.
- Vous pouvez m'appeler Rosa, Mademoiselle.
- D'accord Rosa. »

Puis, elle tourna les talons et redescendit les escaliers. Je n'avais jamais vu l'intérieur d'une maison bourgeoise et je dois dire que je suis encore stupéfaite. Tout est de couleur blanche ou claire. Le sol est en moquette, il y a des tapis partout, des tableaux sont accrochés à tous les murs et il y a des vases anciens sur chaque table. J'ouvris la porte de la salle de bain et y découvrit une baignoire blanche au milieu de la pièce. Il y avait un lavabo, et une porte coulissante séparait la salle de bain des toilettes. La porte se rouvrit :

« Excusez-moi Mademoiselle. Je viens vous faire couler l'eau. Voici un peignoir, une serviette propre et un gant de toilette. Je vous ai mis des habits dans cette housse, expliqua Rosa en déposant les affaires et la housse sur le dos d'une chaise.

- Merci Rosa. »

Elle fit couler l'eau et quand la baignoire fut pleine, Rosa sortit de la pièce. Il y avait de la mousse au-dessus de l'eau. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris de bain avec de la mousse. Quand j'étais plus petite, Jean et moi prenions des bains tout le temps. Nous adorions jouer dans l'eau pendant des heures en éclaboussant toute la salle de bain, et nos parents en même temps. Je quittai mon pantalon, puis enlevai mon haut et mes sous-vêtements, et je trempai le bout mon pied dans l'eau pour tester la température. L'eau était parfaitement chaude. Je me glissai à l'intérieur de la baignoire et posa ma tête sur le rebord. Je suis restée ainsi pendant de très longues minutes puis je décidai de prendre un savon rose qui se trouvait à côté de la baignoire et de me frotter le corps avec.

Après m'être rincé abondamment, je pris la serviette posée sur la chaise et l'enroulai autour de moi. Puis, je pris le peignoir le temps de brosser mes cheveux et de me rincer le visage avec le gant de toilette. Ensuite, j'ouvris la housse pour prendre des vêtements que Rosa avait apporté mais au lieu de voir une simple robe, je découvris une robe blanche comme j'en rêvais étant petite. Elle avait des banderoles de dentelle sur le bas et sur les manches. J'étais en admiration devant cette robe et je me suis dit que Rosa avait dû se tromper. Je laissai tomber mon peignoir et enfilai délicatement la robe. Après avoir remonté la fermeture sur le dos, je m'avançai près du miroir et je suis restée stupéfaite. La robe était parfaitement à ma taille. J'entendis quelqu'un frapper à la porte. Mal à l'aise d'être dans une robe aussi belle, j'entre-ouvris la porte et laissa juste dépasser ma tête en dehors :

« Oui ?

- Mademoiselle, puis-je entrée pour vous faire votre coiffure ?
- Ma coiffure ?
- Oui Mademoiselle, votre coiffure pour que vous soyez présentable. Vous n'allez tout de même pas descendre les cheveux mouillés.

Je laissai entrer Rosa et son visage se décomposa en voyant la robe que je portais :

- Oh mon dieu !
- Quoi ? Qu'est ce qui se passe Rosa ? Je ne devais pas la mettre ? Pourtant c'est seulement cette robe qui se trouvait dans la housse je suis désolé...
- Non, non surtout pas. C'était bien cette robe que Monsieur Antoine voulait que vous portiez mais je ne pensais pas qu'elle allait vous aller aussi bien !
- Oh... Heu... Merci, dis-je gênée.
- Elle vous va à ravir, je vous assure. Prenez également ces escarpins. Maintenant, occupons nos de vos cheveux. »

Rosa m'assit sur un fauteuil près d'une coiffeuse. Sur celle-ci se trouvait des tonnes de produits de beauté de toutes sortes. Rosa prit mes mèches de cheveux une par une et les brossa avec de multiples brosses. Elle utilisa du parfum, des élastiques et d'autres choses encore. Puis, quand elle lâcha ma dernière mèche, elle dit :

« Parfait ! Vous êtes resplendissante Mademoiselle. Prenez aussi ce collier.

Elle me tendit un collier de couleur argent et me l'accrocha autour du cou.

- Oh mais c'est beaucoup trop, je ne pas l'accepter.
- C'est Monsieur Antoine qui voulait que vous le mettiez.
- Mais j'ai l'impression d'être mieux habillé que la mariée lors de son mariage.
- Ne vous en faites pas Mademoiselle, vous êtes très belle. »

Elle m'ouvrit la porte de la salle de bain et m'expliqua qu'Antoine nous attendait en bas. Arrivée en haut des escaliers, je vis Antoine, de dos, qui contemplait à travers la fenêtre. J'étais gênée de descendre en étant aussi bien coiffée et habillée. Je descendis les escaliers doucement car je n'avais pas l'habitude des talons. J'espérais arriver en bas sans que personne ne me voit mais mes espoirs furent de courte durée car Antoine se retourna en entendant mes talons sur le sol. A son expression de visage, je fus encore plus gênée et une fois arrivée sur l'avant dernière marche, Antoine me tendit la main. Je lui tendis la mienne et il m'aida à descendre les derniers escaliers. Puis, il m'accompagna jusqu'à un autre salon.

« Anna, tu es vraiment magnifique dans cette robe. Et ce collier te va à ravir.

- Merci... Mais, c'est beaucoup trop.
- Ne t'inquiète pas, ce n'est rien, dit-il en souriant.
- Où est Rayan ? demandais-je intriguée.
- Il doit encore être en train de se préparer, je suppose. Je croyais que les femmes mettaient plus de temps à se pomponner que les hommes mais bon, dit-il en rigolant.
- C'est vrai, dis-je, souriante. »

Antoine me fit visiter les pièces de la maison toutes aussi grandes et somptueuses que les autres. Il m'expliqua l'histoire de sa famille et de ses ancêtres.

« Je peux te demander quel âge tu as ? demandais-je.

- Je viens d'avoir dix-huit ans.
- Oh. Et tu es déjà dans... Enfin tu vois, la résistance, demandais-je tout bas.
- Eh bien mon père et mon grand-père en font partie depuis le début alors j'ai suivi le mouvement. Et je suis heureux d'aider les gens qui se font injustement persécuter. Mais ne t'inquiète pas, ici, tous nos employés sont de confiance, ils ne savent pas vraiment pourquoi des gens viennent ici certaines fois mais ils ne diront rien. Mais dis-moi, je suis curieux de savoir ce qu'il s'est passé quand vous étiez aux camps ?
- Heu... Eh bien...
- Je vois. Ce n'est pas grave si tu n'es pas prête à en parler je comprends parfaitement.

Rayan entra dans la pièce accompagné par un serviteur.

- Merci Bob, dit Antoine. Tout s'est bien passé Rayan ?
- Oui, répondit-il.
- Bien. Il est tant que je vous montre ce que je devais vous montrer. Attendez-moi une minute.

Antoine quitta la pièce et Rayan se tourna vers moi :

- Waouh ! Tu es super belle !
- Oh, merci, dis-je en rougissant.
- C'est un truc de dingue cette maison.
- C'est clair. Mais Antoine à l'air gentil.
- Mouais. Je ne lui fais pas confiance à ce type. Il n'est pas net, j'en suis sûr.
- Mais je ne comprends pas pourquoi tu ne l'aime pas enfin. Il nous a donné de magnifiques vêtements sans que l'on demande quoi que ce soit. Il nous a sauvé la vie.
- Non. Tu m'as sauvé la vie aux camps de concentration et Isy t'a sauvé la vie quand tu étais malade et qu'elle a pris soin de toi, ça c'est sauver une vie, Anna. Lui n'a fait que nous nettoyer.
- Toi aussi tu m'as sauvé la vie, Rayan. Et plus d'une fois, répondis-je.
- Et je le ferais encore s'il le faut, dit-il d'un ton adoucité. »

Je lui souris et lui posa ma main sur sa joue. Rayan et moi avons une énorme complicité, comme je n'avais jamais eu avec personne, sûrement dû aux aventures que nous avons traversées mais sous aucun prétexte je n'aurais voulu le perdre.

Antoine revint et je retirai rapidement ma main du visage de Rayan.

- Bien, il est temps. Suivez-moi. »

Il nous fit traverser la maison et nous sommes arrivés dans une cave en dessous du salon. La cave était sombre et il y avait des meubles anciens recouverts de tout un tas de chose. J'ignorais ce qu'Antoine voulait nous montrer mise à part des cageots de pommes et des vieilles tables en bois. Antoine souleva une des armoires contre le mur et demanda à Rayan de l'aider à la déplacer. Au fur et à mesure qu'ils enlevaient l'armoire, je découvris un trou derrière le mur. Antoine s'avança à l'intérieur et leva un interrupteur. Un vieux néon s'alluma et je restai stupéfaite en découvrant une salle minuscule avec une table, une radio, et des plans.

« Voila.

- C'est quoi ce bordel ? s'exclama Rayan.
- C'est notre base pour communiquer avec les autres groupes. C'est avec cette radio que nous organisons des pièges et toutes sortes de choses pour empêcher les allemands de faire plus de mal.
- Mais pourquoi est-ce que tu nous montre ça ? Ce n'est pas censé être secret ? demandais-je.
- En effet. Mais je vous fais confiance et j'aurais besoin de vous...
- De nous ? demanda Rayan, méfiant.
- Oui... Il faut que je fasse passer un message mais mon ancien messenger s'est fait arrêter la semaine dernière, expliqua Rayan. Vous m'avez bien dit que vous alliez à Marseille ?
- Oui mais pourquoi on irait transmettre ton message au risque de nous faire choper comme ton pote ?? demanda Rayan.
- John ne s'est pas fait « choper » il s'est fait dénoncer par quelqu'un.
- Dénoncer ? Mais tu n'as pas d'autres personnes à qui donner ce message plutôt que nous ?
- Ça sera sur votre chemin. C'est vraiment important, je vous en prie...
- Moi je dis non. On a déjà échappé à un camp de la mort, alors pas envie d'y retourner une deuxième fois, répondit Rayan en commençant à partir.
- C'est pour empêcher un autre aller sans retour dans des camps que ce message doit être délivré ! Vous, mieux que quiconque peut comprendre ce que ça fait d'être enlevé de son pays et de sa famille du jour au lendemain. C'est pour emp...
- Ne parle pas de ce que tu ne sais pas ! s'écria Rayan. Tu n'as aucune idée de ce que nous avons subi pendant ces derniers mois. Tu n'as aucune idée de ce qu'on a perdu pour être encore en vie. Alors ne vient pas me parler de ce que tu crois être vrai, parce que c'est surement très loin de la vérité. »

J'étais choquer de la réaction de Rayan mais je comprenais. Je le pris par le bras et l'entraînai dehors en disant à Antoine de nous excuser quelques instants. Rayan avait les poings serrés et dès que nous sommes sortis de la maison, Rayan frappa de toutes ses forces son poing contre un mur. J'ai sursauté et lui ai attrapé le bras avant qu'il ne tape à nouveau. Ses phalanges étaient en sang mais il ne semblait pas s'en préoccuper.

« Laisse-moi, Anna, dit-il en dégageant son bras.

- Hé, Rayan écoute-moi, s'il te plaît. Je sais pourquoi tu réagis comme ça mais Antoine ne peut pas savoir ce qu'il s'est passé. C'était maladroit de sa part mais tu ne peux pas taper sur tout ce qui passe !
- Qu'est-ce que ça peut te faire à toi ? demanda-t-il sèchement.

Le ton de sa voix me blessa mais je savais que c'était sous le coup de la colère.

- Je ne vais pas te laisser tout seul de toute façon, répondis-je.
- Et pourquoi pas ? T'es pas ma mère, t'as pas à t'occuper de moi. Laisse-moi me débrouiller tout seul je sais très bien le faire sans toi !

Cette fois-ci, mon cœur se serra devant ses propos.

- Parfait. Alors tu sais quoi ? Reste tout seul, répondis-je en retenant mes larmes.

Je tournai les talons et avant de rentrer à l'intérieur, je me retournai en espérant qu'il se tourne et me demande pardon mais resta dos à moi, les poings serrés, et la tête baissée. Je refermai la porte derrière moi et des larmes s'échappèrent de mes yeux sans que je puisse les retenir. Je me blottis contre la porte mais Antoine arriva et je séchai mes larmes en vitesse comme si de rien n'était.

« Tout va bien, Anna ?

- Oui, parfait. On va délivrer ton message.
- C'est vrai ? Merci beaucoup ! Vous me sauvez la vie !
- Ne t'inquiète pas. Mais nous allons devoir repartir très bientôt car la route va être longue., répondis-je.
- D'accord, comme tu voudras. Je vais dire à Rosa de te préparer des robes de rechange.
- Oh, non ce n'est pas la peine ! Tu en a déjà beaucoup trop fait !
- Mais si, ne t'inquiète pas. Il faut bien que vous soyez bien habillé si vous voulez passer sans vous faire repérer dans les villes. »

Antoine fit préparer deux sacs avec des beaux vêtements et de la nourriture en plus de ce que Pawel et Irena nous avaient donné. Il m'a également donné une carte et un plan des trains pour rejoindre Marseille car nous étions à Grenoble. Rayan n'était toujours pas rentré et nous devions partir très bientôt si nous voulions prendre un train pour Marseille. Je dis au revoir à Antoine et de la part de Rayan et je refermai la porte de l'immense maison. Arrivée devant le portail de la maison, Rayan attendait dans la rue de l'autre côté, les bras croisés avec une tête de six pieds de longs.

« Tu as dit au revoir à ton prince charmant ? dit-il d'un ton narquois.

- Tiens ton sac, abruti. Nous devons rejoindre la gare avant que le train ne parte alors dépêche-toi, lui dis-je froidement en jetant le sac à ses pieds.
- Qu'est-ce qu'il y a encore ?
- Il y a que j'en ai marre de toi et de ta mauvaise humeur ! Alors marche maintenant. »

Rayan baissa la tête et prit le sac sur son dos.

Le trajet jusqu'à la gare se fit dans un silence absolu et aucun de nous ne voulait parler. Je marchais en tête, d'un pas déterminé, et Rayan traînait à l'arrière. Je l'entendais ronfler et j'avoue que ça me faisait beaucoup rire.

A un moment, je m'arrêtai et regardai la carte de plus près ; la gare était censée être devant nous mais il n'y avait qu'une route en pavés. Je me retournai et vis un homme assis sur un banc en lisant un journal. Je m'approchai timidement et je raclai la gorge pour attirer son attention :

« Excusez-moi, Monsieur, je cherche la gare...

- La gare ? Elle n'est pas ici ma p'tite dame. Et vous en êtes encore loin ! dit-il.
- Oh... Mais ma carte m'indique que c'est juste ici ?

- Mais votre carte date d'il y a longtemps ! Vous voyez cette route ? En dessous, il y a les rails de l'ancienne gare mais elle a été déplacée dans le quartier à côté. Vous y êtes à vingt minutes environ.
- Oh c'est pas vrai ! Merci Monsieur, bonne journée.

Je me retournai et vit Rayan se réjouir :

« Super ton prince charmant ! Même pas foutu de te donner une carte réelle.

- La ferme.
- Et on fait quoi si on loupe le train ?
- On ne le loupera pas si tu marches et si tu la ferme.
- J'espère au moins qu'il y en a un parce que sinon on n'est pas près d'arriver, dit-il.
- S'il n'y a pas de train pour Marseille, nous irons d'abord à Mende voir si tes parents sont là et nous irons ensuite à Marseille.
- Tu comptes traverser la moitié de la France à pieds ? s'exclama Rayan.
- S'il le faut. »

Je repris la marche sans laisser le temps à Rayan de répondre. Je ne lui avais pas encore dit que j'avais accepté de délivrer le message d'Antoine car je savais qu'il serait encore plus furieux contre moi. Le message était dans un minuscule tube rond, accroché à un collier qu'Antoine m'avait donné. Je l'avais glissé sous le haut de ma robe pour ne pas que Rayan le remarque mais j'avais une envie folle de l'ouvrir et de lire le message. En effet, Antoine n'avait pas été très précis sur le message ; il nous a seulement dit que c'était pour la résistance et que cela allait permettre à des vies d'être épargnées du camp de concentration où nous avons-nous même été enfermés. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai accepté sans savoir que je savais que ça allait énerver Rayan mais je regrettai ensuite d'avoir dit oui sans savoir dans quoi j'allais m'embarquer...

CHAPITRE 11

Nous sommes arrivés devant la gare bondée. Les gens marchaient dans tous les sens et je n'avais aucune idée d'où aller pour prendre notre train... Nous avançons entre les gens en nous frayant un chemin dans la foule. Certaines personnes avaient des tonnes de valises et d'autres seulement un petit sac mais tous avaient l'air pressé. La foule nous oppressait et je commençais à me sentir mal mais Rayan sentit ma détresse et me prit la main. Il passa devant pour nous sortir de la foule et nous sommes arrivés devant un vieux train en bois.

D'un seul coup, mes souvenirs du voyage en train jusqu'au camps refirent surface et je ne contrôlais plus rien. Ma tête commençait à tourner et je fus prise de panique. Je revis les gens entassés comme des animaux dans le wagon pendant des jours de trajet, des hommes et femmes abattus devant nos yeux pour ne pas avoir avancé assez vite, et puis le visage de mon frère la dernière fois que je l'ai vu. J'avais les mains en sueur et mon cœur battait tellement vite que je peinais à respirer. Rayan me prit par les épaules mais je ne l'entendais presque pas. J'étais dans un état second en repensant au camp, à Isy, aux soldats et à tous les gens qui mourrait de faim dans le camp où nous étions. Je voyais Rayan me faire des gestes et me secouer. Puis, il me prit dans ses bras en me serrant fort et je repris mes esprits :

« Calme-toi Anna, calme-toi, tout va bien. Respire doucement, ok ? dit-il en chuchotant à mon oreille. Voilà, c'est bien, respire. Ça va mieux ?

Il m'assit sur un banc, loin de la foule et s'accroupit à mes genoux. Il me prit les mains et me regarda droit dans les yeux. J'essayais de respirer plus doucement et de me calmer. Rayan me tendit une gourde d'eau et me fit couler de l'eau dans le cou.

- Voilà, tu vas bien ?
- Oui... Oui, ça va, répondis-je doucement.
- Ok, je crois que ça n'est pas une bonne idée de prendre le train, dit-il.
- Oh mais si ! Sinon on n'arrivera jamais à Marseille, Rayan !
- Ne t'inquiète pas, on prendra le temps qu'il faut mais je ne veux pas que tu refasses une crise au moment de monter dans le train. Et puis, il est sûrement déjà parti depuis le temps, alors on ira à pied, d'accord ? dit Rayan en souriant.
- Tu es vraiment sûr ?
- Certain même ! Aller, viens, on va sortir de ce foutu endroit. »

Il me prit par les épaules et nous sommes sortis de la gare. Une fois dehors, Rayan prit la carte et l'analysa un instant. Il m'expliqua que nous devions sortir de la ville et passer par les champs pour rejoindre Mende qui était à environ deux jours et demi de Grenoble. J'espérais que quelqu'un accepte de nous prendre sur la route car tout ce chemin me donnait déjà le tournis.

Nous avons donc quitté la ville en passant par des petits chemins pour ne pas se faire repérer mais j'avais l'impression que mes jambes allaient s'écrouler. Les chemins étaient parsemés de fleurs et de cailloux tout le long, des champs nous entouraient de part et d'autre et le soleil tapait sur nos têtes. La chaleur nous fatiguait de plus en plus mais nous devenions résistants aux températures grâce à nos péripéties.

Rayan marchait devant et m'encourageait à avancer avant que la nuit ne tombe. Il m'expliqua qu'il fallait arriver à un village du nom de La Rivière qui se trouvait à six heures de marche de Grenoble. Nous marchions depuis je ne sais pas combien de temps et j'avais l'impression que la route était interminable. Nous faisons des arrêts de dix minutes toutes les heures pour se reposer quelques instants mais cela ne suffisait plus... Nous sommes arrivés à une route étroite où seulement deux voitures par jour devait passer. Et mise à part des prés et une forêt, il n'y avait rien, même pas une seule maison aux alentours. Désespérés, je m'écroulai par terre, lâchant violement mon sac sur le sol. Rayan se retourna en sursautant :

« Ça ne va pas ?

- Je n'en peux plus ! On ne va jamais arriver à temps au village. Le soleil est déjà très bas et dans moins de deux heures il fera nuit. Je suis fatiguée de marcher, je suis fatiguée de ne pas savoir où on va, et je suis fatiguée de ne rien manger depuis des jours. Je n'en peux plus, Rayan. Je n'arrive même plus à me relever...
- Ce n'est pas grave, on va s'arrêter ici pour la nuit. On a bien mérité une bonne nuit de sommeil. Je vais voir si je trouve du bois pour faire un feu, attend moi ici mais si tu vois quelqu'un, caches-toi derrière un arbre ou un buisson, d'accord ?
- Oui, je t'attends ici. »

Rayan posa son sac près de moi et me sourit avant de partir chercher du bois. J'étais allongée sur le bord de la route, les jambes étendues de fatigue, et je regardais autour de moi. Il y avait des oiseaux qui chantaient dans les arbres, les feuilles jouaient une mélodie qui accompagnait leur chant, et les rayons du soleil sur mon visage réchauffait ma peau froide. Puis, j'ai fermé mes yeux pour me reposer un instant.

Quand je suis relevée, la nuit était déjà tombée et Rayan n'était pas là. Il n'y avait pas non plus de feu ni le bois qu'il devait ramener. Je ne savais pas combien de temps j'avais dormi mais Rayan n'était pas revenu depuis. Je tournais la tête de tous les côtés pour regarder aux alentours mais aucune trace de qui que ce soit. Mon esprit commença à imaginer les pires choses et mon cœur s'emballa tandis que je commençais à courir en criant le nom de Rayan. Je ratisais les moindres recoins de la forêt pour le trouver mais il n'y avait rien et après un long moment, je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle. Non mais où était-il passé ? Cela faisait plus de deux heures qu'il était parti et je commençais à m'en vouloir de ne pas l'avoir accompagné au lieu de m'endormir comme une enfant. Il était peut-être tombé, blessé, ..., ou mort ! Cette pensée me fit frissonner et je repris mon chemin tout en appelant Rayan.

La forêt était immense et je ne voyais presque plus rien malgré la pleine lune qui me surplombait. J'avais l'impression de me perdre un peu plus à chaque pas que je faisais mais il était hors de question que je fasse demi-tour sans Rayan ; il était tout ce que j'avais à ce moment-là. Même si je cherchais désespérément, et après un long moment, je m'écroulais par terre et les larmes me montèrent aux yeux. Je me blottis contre un arbre derrière un buisson et je me mis à pleurer. Je sais que tout ce que j'avais vécu ces derniers mois avaient renforcé mon mental mais Rayan était mon encrage. C'était lui qui me permettait de ne pas me sentir seule, de continuer à marcher lorsque mon corps ne suivait plus, de croire en la vie malgré toutes les horreurs que nous avons subi, autrement dit ; c'est lui qui m'a permis de survivre et de me sentir vivante depuis que nous avons quitté le camp.

Mais d'un seul coup, j'entendis une branche se casser et je coupais ma respiration. Je mis ma main sur ma bouche pour faire le moins de bruit possible mais j'avais l'impression que mon cœur, qui tapait si

fort contre ma poitrine, faisait le bruit d'une bombe à chaque battement. Le bruit se rapprocha et je n'arrivais plus à bouger, complètement tétanisée. Je vis dans le noir le buisson bouger et quelqu'un s'écrouler à mes pieds. J'ai poussé un cri de frayeur mais j'entendis :

« Anna...

- Oh mon dieu Rayan !! J'ai cru que tu étais mort ou que tu avais disparu ! J'ai eu tellement peur !

Je ne voyais pas grand-chose mais je remarquais que sa main tenait le bas de son ventre.

- Qu'est-ce que tu as au ventre ? Mon dieu mais c'est du sang !
- Je... je...
- Chut, écoute-moi, ça va aller, il faut juste que je te remmène vers la route. J'ai laissé le sac là-bas et il doit bien y avoir quelque chose pour te soigner... Mais il va falloir que tu rassemble toutes tes forces pour m'aider à te porter jusque là-bas. Ne t'inquiète pas, je vais te soigner. »

Au moment de le relever, Rayan poussa un cri de douleur qui me déchira le cœur. Les branches des arbres de la forêt empêchaient la lune de nous éclairer et je ne pouvais pas aider Rayan sans voir sa blessure. Je le soutenais de toutes mes forces mais nous étions assez loin de la route et je priais pour que personne n'a pris le sac que j'avais laissé le long de la route, sinon, la blessure de Rayan allait s'aggraver. Après avoir traversé la moitié de la forêt, j'aperçu la route qui était légèrement éclairée par la pleine lune.

« C'est y est ! On est arrivé Rayan, tiens bon.

Je sentis son corps sans force et il s'écroula à quelques mètres.

- Rayan ! Je t'en prie ! »

Je mis mes mains autour de sa poitrine et je le tirais jusqu'à la route. Une fois arrivée, je pris le sac et le vida complètement, prise de panique. Je fouillais dans tous les objets pour trouver quelque chose qui pourrait aider Rayan. Il y avait une bobine de bandage et du sparadrap, alors je me précipitais vers Rayan et relevais son T-shirt pour examiner la plaie. Il y avait du sang de partout et je gardais la tête froide pour ne pas paniquer encore plus. La plaie avait l'air profonde mais on aurait dit qu'une branche s'était planté dans son ventre. Rayan n'était pas conscient alors je lui donnais des petites tapes en l'appelant pour qu'il se réveille. Mais sa plaie n'était vraiment pas belle et elle était assez large. Je devais la recoudre coûte que coûte. Je sais qu'Irena avait mis un kit de couture dans le sac alors je me précipitais par terre pour le trouver. Je vis une boîte avec dedans des épingles mais il n'y avait pas de fil. Je regardais autour de moi mais il n'y avait rien, alors je déchirais la manche de ma veste pour en sortir un fil assez long pour recoudre Rayan. Je m'approchais de lui et j'accrochais le fil à l'épingle. Mais au moment de percer la peau de Rayan, je fus tétanisée.

« Tu... Tu as déjà fait ça ? demanda Rayan d'une petite voix ironique.

- Je ne sais pas si je vais y arriver... Rayan, j'ai peur de faire empirer les choses...
- Tu peux le faire Anna, je compte sur toi, dit-il faiblement. »

« Aller Anna, ressaisit toi ma grande, tu es forte. ». J'entendis la voix de mon père. Puis je levais la tête et je le vis, là, devant moi. Il se tenait les bras croisés avec de beaux habits et le visage parfaitement rasé. Je baissais la tête et vit Rayan pousser un cri de douleur. Lors je pris l'épingle dans ma main et

perça la peau de Rayan. Il hurla de douleur et des larmes coulaient de mes joues. Mais je ne devais pas m'arrêter là alors je continuais tout en rassurant Rayan du mieux que je pouvais.

« J'ai presque fini, j'ai presque fini, ça va aller, dis-je en tremblant. »

Je tirais le fil pour le bloquer et je l'arrachais de l'éguille avant de lancer celle-ci sur le sol. Je relevais la tête et dit :

« Je l'ai fait Papa ! Je l'ai fait ! ».

Mais mon père avait disparu. Je tournais la tête mais il n'y avait personne. Les larmes cessèrent de couler le long de mon visage, puis je me ressaisis et je regardais Rayan qui était inconscient. Je pris la bobine de bandage et je l'enroulais autour du ventre de Rayan pour panser sa blessure. Ensuite, j'ai enlevé ma veste et je l'ai recouvert avec pour qu'il ne prenne pas froid, et je me suis assise à côté de lui, en lui prenant la main.

Le lendemain matin, Rayan se réveilla, tandis que j'étais blottis contre un arbre à côté de lui.

« Bonjour, dit-il.

- Bonjour, tu vas mieux ?
- Grâce à toi. Tu n'as pas dormi ? demanda-il en se redressant.
- Non reste allongé, je vais t'apporter le sac pour que tu puisses poser ta tête dessus mais ne te lève surtout pas.
- Merci, mais tu n'as pas répondu à ma question.
- Non, je n'ai pas dormi, je devais veiller sur toi. J'ai eu super peur pour toi hier soir, qu'est ce qui s'est passé ??
- T'inquiète, ça va. C'était rien.
- Rayan ! Dis-moi.
- Je... J'étais aller chercher du bois pour le feu, alors je suis parti dans la forêt mais il n'y avait que des petites brindilles alors je suis allé un peu plus loin, mais j'ai entendu du bruit. Je me suis approché en pensant que c'était un lapin ou un truc comme ça que l'on allait pouvoir manger. Mais ce n'était pas un animal.
- Et qu'est-ce que s'était ?
- Le bruit venait de derrière un groupe de buisson. Alors j'ai regardé par-dessus et j'ai vu une femme, un bébé et un garçon qui devait avoir environ quinze ans. Je voulais leur demander s'ils avaient besoin d'aide mais avant que j'en ai le temps, le garçon m'a planté une lance en bois en dessous des côtes... Cela étant, je ne me souviens plus vraiment. Je crois que je suis tombé dans un fossé ou peut-être un trou, je ne sais pas, mais c'était assez profond. Ensuite je crois que je me suis évanoui car quand je me suis relevé, il faisait déjà nuit. J'ai essayé de remonter le fossé et je me suis trainé par terre jusqu'à ce que j'entende du bruit. Je savais que j'avais besoin d'aide alors je me suis dirigé vers le buisson sans savoir qui était derrière. Et c'est là que je suis tombé sur toi.
- Mon dieu ! Mais tu aurais pu te faire tuer ! J'aurais dû venir avec toi, je suis vraiment désolé Rayan... Au lieu de ça, je me suis endormie pendant que tu étais blessé...
- Ne t'inquiète pas Anna, tu es venue et tu m'as sauvé non ?

- Tu es sûr que ça va ? Je ne sais pas si j'ai vraiment recousu correctement mais il faisait noir et je ne voyais pas grand-chose. J'espère que la plaie ne va pas s'infecter.
- Merci, Anna. Tu m'as sauvé la vie. »

Je le pris dans mes bras. Et il passa les siens autour de ma taille. Puis, je retirais ma tête et la posa contre la sienne. Nos nez se frôlaient et nos regards se croisaient. Il pencha sa tête et ses lèvres touchèrent délicatement les miennes. Je le regardais, surprise, puis je souris et caressais sa joue du bout de mes doigts. Il passa sa main dans mes cheveux et j'approchais ma tête doucement pour lui rendre son baiser. Je posais doucement ma tête sur son torse pour me blottir contre lui.

Nous devions reprendre la route mais Rayan ne pouvait pas marcher dans son état. Ses vêtements étaient tachés de sang et je devais refaire son pansement pour que la plaie ne s'infecte pas. Je regardais dans le sac de Rayan pour y trouver un t-shirt de rechange. Je trouvais un polo blanc avec deux boutons en dessous du cou. Je le tendis à Rayan pour qu'il se change. Il se redressa légèrement et leva son t-shirt taché pour le faire passer par-dessus son bras. Mais voyant qu'il avait du mal avec sa blessure, je me penchais vers lui pour l'aider et je lui enfilaient le polo blanc. Celui-ci faisait ressortir sa peau mate et ses cheveux bruns. Je dois dire qu'il lui allait à merveille, mais je me suis rendu compte que j'avais bloqué sur Rayan et que celui-ci me regardait en souriant, je détournais alors le regard, gênée. Il me prit la main et dit :

« Il faut que l'on reparte.

- Mais tu ne peux pas marcher dans cet état ! Tu vas aggraver ta blessure.
- On a qu'à attendre que quelqu'un passe et on leur demandera de nous avancer sur notre route.
- Ce n'est pas dangereux de demander de l'aide comme ça ? Et s'ils voyaient ta blessure et qu'ils posaient des questions ?
- Ne t'en fais pas pour moi, je sais très bien cacher mes émotions. On n'a qu'à rester ici et tendre le pouce quand quelqu'un arrive.
- Si tu veux, dis-je loin d'être rassurée. »

Nous nous sommes levés et avons ramassé nos affaires pour être prêts à partir quand il le fallait. Mais nous avons attendu des heures avant qu'un camion ne se décide à pointer le bout de son nez au bout de la route. Je fis signer à Rayan de se préparer et je l'aidais à se relever pour qu'il paraisse en bonne santé. Puis je fis un signe de la main au camionneur pour qu'il s'arrête. C'était un petit camion blanc avec une remorque recouverte d'une bâche sur le dessus. La fenêtre de devant se baissa et je vis un grand homme, avec une casquette et une cigarette à la main. Il avait une longue barbe noire et des yeux si foncés que je n'arrivais pas à différencier sa pupille et son iris. Il n'avait pas l'air d'aimer qu'on l'ait fait arrêter sur la route mais il nous dit :

« Je peux vous aider ? d'un ton roque.

- Nous cherchons à aller à Mende.
- Oula, vous n'êtes pas à côté ! Qu'est-ce que vous foutez là tous seuls ?
- Vous pouvez nous emmener oui ou non ? dis-je pour éviter la question. S'il vous plaît ? »

L'homme nous dévisagea de haut en bas, toucha sa barbe et se tourna pour ouvrir la porte de devant côté passager. Il nous fit signe de la tête de monter. Je pris le sac des mains de Rayan pour qu'il ait moins de mal à marcher aisément. Il y avait trois sièges devant en comptant celui du camionneur, je décidais de prendre celui du milieu pour que l'homme ne se rende pas compte de la blessure de Rayan.

Je m'asseyais sur le siège et Rayan fit de même. Il ferma la porte et l'homme redémarra le camion. Il y avait un silence pesant à l'intérieur mais ni moi, ni Rayan n'osions le rompre. L'homme continuait de fumer sa cigarette avec la fenêtre fermée et la fumée me revenait sur le visage, ce qui me fit tousser.

« T'as pas l'habitude de fumer toi, hein ? dit l'homme en rigolant. T'en veux ? demanda-t-il à Rayan.

- Non ça va, répondit-il.
- Et ben, vous êtes pas des bavards vous ! Vous venez d'où ?
- De Grenoble. Nos parents habitent là-bas mais nous étions chez notre tante, répondis-je.
- Des frères et sœurs alors ! Et comment vous avez atterris ici ? C'est un trou paumé.

Je réfléchis un instant à ce que j'allais dire pour être le plus crédible possible mais Rayan me devança.

- On a fait du stop jusqu'au village d'avant mais le gars qui nous a pris ne pouvait pas nous emmener plus loin alors on a continué à pieds.
- Et vos parents vous laissent faire toute cette route tous seuls ? C'est vachement loin de Grenoble, Mende.
- Ben, il faut dire qu'avec nos sept frères et sœurs, sachant qu'on est les deux plus grands, on doit se débrouiller seuls la plupart du temps. C'est pour ça qu'on habite avec notre tante à Grenoble car nos parents ne peuvent pas nous garder à la maison.
- Sept frères et sœurs !! Non de dieu, vos parents ont du courage ! Moi, j'ai dit à ma femme que je ne voulais pas de gosse. Ça le fatigue rien que t'entendre la voix d'un môme alors en avoir un à la maison ! Laissez-tomber ! dit l'homme en rigolant de plus belle.
- Vous pouvez nous déposer jusqu'où ? demandais-je pour changer de sujet sur notre mensonge.
- Je passe par Langogne, je peux vous amener jusque-là, après je change de direction alors ça vous fera plus loin. Mais vous aurez encore au moins un jour de marche avant d'arriver à Mende !
- On refera du stop, pas de soucis ! dis-je heureuse de voir que nous n'allions pas marcher pendant trois jours. »

Nous avons fait environ trois heures de trajet avant d'arriver à Langogne. La route était longue mais l'homme ne nous a pas posé de question, alors tout s'est bien passé. L'homme nous a déposés le long d'une grande route de Langogne pour que nous puissions trouver un autre chauffeur rapidement en stop. Rayan, qui ne pouvait toujours pas beaucoup marcher, s'assit sur une pierre le long de la route tandis que je tendais le pouce pour que quelqu'un s'arrête. Cette fois-ci, nous n'avons pas attendu longtemps avant qu'une femme s'arrête. On lui expliqua que nous voulions aller à Mende et elle nous dit qu'elle habitait à Sainte-Hélène, à deux heures de marche de Mende. Elle nous fit monter dans sa voiture et nous avons continué notre voyage. Pendant le trajet, elle nous raconta toute sa vie, avec ses enfants, son mari qui est parti à la guerre, son père qui était mourant et sa fille qui allait se marier. Ça faisait du bien d'entendre que des gens avaient encore une vie normale, sans fuite, sans problèmes. Elle nous déposa donc à Sainte-Hélène et nous souhaita bonne route.

Rayan et moi nous sommes donc retrouvés encore une fois à devoir marcher. Je dois avouer que j'étais contente de devoir marcher seulement quelques heures plutôt que quelques jours. Nous devions marcher doucement car Rayan n'était toujours pas guéri, mais il tenait bon, et sa blessure n'était plus aussi affreuse qu'avant. Nous étions à deux heures et demie de Mende et j'espérais vraiment que les

parents de Rayan seraient là-bas car non seulement il pourrait enfin retrouver une partie de sa famille, mais en plus nous ne serions plus seuls pour traverser la France entière.

Notre marche se déroulait tranquillement car il faisait beau. Les oiseaux chantaient et le soleil rayonnait. Je me sentais si bien que je pris la main de Rayan dans la mienne. Il me regarda surpris et serra ma main en souriant. Nous continuions à marcher main dans la main, en parlant de tout et de rien. Rayan me raconta comment lui et Ayla étaient arrivés en France.

« Mon père est français et ma mère est anglaise. Ils se sont rencontrés dans un bar à Londres pendant que mon père était en voyage pour ses études. Ensuite ils se sont mariés, ont eu un enfant, moi. Quand j'ai eu cinq ans, mon père a voulu retourner vivre en France et ma mère à accepter. Alors on a déménagé à Paris. Et trois ans plus tard, Ayla est née. On a grandi à Paris et on y est resté jusqu'à la guerre.

- Waouh, c'est une belle histoire. J'aurais voulu vivre à Londres, ça à l'air merveilleux.
- Du peu que je m'en souviens, c'était super, répondit Rayan en souriant.
- Pourquoi vous n'êtes pas retourné à Londres quand les gens ont commencé à parler des allemands ? Tes parents ne pensaient pas que c'était mieux de partir ? demandais-je intriguée.
- Ma mère est partie.
- Toute seule ?
- Ouais... Elle y est allée pour le travail au début. Elle est partie pendant six mois en Angleterre. Mais elle n'est jamais revenue depuis.
- Qu'est ce qui s'est passé ??
- Mon père pense qu'elle a trouvé quelqu'un d'autre là-bas. Tout ce que l'on sait, c'est ce qu'elle a écrit sur une carte pour les neufs ans d'Ayla cet été : il y avait marqué « Bon anniversaire ma puce, je ne rentrerais pas pour ton anniversaire cette année. Bisous aussi à mon grand garçon, je vous aime. ». Il n'y avait aucun mot pour mon père et il n'a reçu aucune nouvelle d'elle depuis son départ, expliqua Rayan.
- Mais c'est horrible ! Elle ne vous a jamais appelé pour prendre de vos nouvelles avec Ayla ??
- Non. Mais je m'en fous. Je ne veux plus jamais la revoir.
- Tu ne peux pas dire ça, c'est ta mère, dis-je en le prenant par les épaules.
- Pour moi, c'est juste la femme qui nous a abandonné mon père, ma sœur et moi. Aujourd'hui, si elle n'était pas partie, Ayla serait peut-être toujours en vie et nous serions tous les quatre à Londres.
- Je vois... Alors tu crois que ton père sera à Mende ?
- J'espère. Mais je sais qui demander s'il n'y est pas. »

Rayan me prit par la main et nous avons continué notre chemin. Pendant le trajet, je repensais à mes parents. Je ne savais si je voulais les retrouver à Marseille car je ne savais pas comment j'allais pouvoir leur dire que je n'avais pas pu protéger Jean. Cette pensée me fit frissonner et je donnais la nausée. Je ne voyais pas comment j'allais pouvoir annoncer cela à mes parents. Ils pensaient peut-être toujours que Jean et moi nous cachions dans une cabane dans la forêt, loin de tous les dangers.

Mais d'un coup, Rayan me tira de mes pensées et s'écria qu'il reconnaissait cet endroit. Nous arrivions dans une petite clairière, entourée d'une épaisse forêt. Rayan m'expliqua que quand il venait à Mende avec ses parents, il allait souvent jouer dans cette clairière avec les enfants de son quartier. Nous avons donc continué jusqu'à arriver dans la ville. Il y avait un marché sur une grande place, avec beaucoup de commerçants. Les gens sortaient dehors tranquillement, un panier à la main, et le pain du matin dans l'autre. Les enfants couraient au milieu de la route tandis que leurs parents leur ordonnaient de

rester tranquille. C'était une vie normale. Je les enviais de pouvoir encore aller à l'école normalement, de pouvoir dormir dans leur lit chaque soir sans avoir peur que quelqu'un ne vienne les arracher à leur famille. C'était bon de voir ces enfants s'amuser et rire.

Rayan me tira doucement par le bras. Il avait l'air de connaître la ville et de savoir où il allait. J'étais très méfiante et je n'arrêtais pas de tourner la tête de tous les côtés pour voir si quelqu'un nous suivait. Rayan tourna dans une petite ruelle étroite qui menait dans une autre petite ruelle. Là, il s'arrêta net devant une des portes.

« Qu'est-ce que tu fabrique ? On est où ?? »

- C'est là que mon père est censé être s'il est à Mende.
- Super, alors entre, qu'est-ce que tu attends ?
- J'ai peur de le revoir. J'ai peur de ce qu'il va dire pour Ayla. Je ne peux pas lui dire ce qu'il s'est passé. Je n'ai pas la force, dit-il les larmes aux yeux.
- Ne t'inquiète pas, je suis là, avec toi. »

J'essuyais une larme qui s'était échappée de son œil, puis Rayan me fit un signe de la tête et il frappa deux coups contre la porte. Le silence fut très pesant pendant quelques instants, puis la porte s'ouvra lentement.

« Rayan ? »

Une vieille dame se tenait sur le pas de la porte, stupéfaite. Elle dévisagea Rayan de haut en bas sans savoir quoi dire. Elle avait l'air si surprise qu'elle ne me remarqua même pas, à côté de Rayan. La vieille dame portait une jupe blanche en dentelle, avec une veste rose pâle en haut. Elle avait les cheveux courts blancs et des petites lunettes rondes.

- Bonjour, Grand-mère, répondit Rayan. »

CHAPITRE 12

« Bonjour, Grand-mère.

Grand-mère ? Ma bouche resta ouverte de surprise à ces mots. Rayan ne m'avait jamais dit que nous devions aller chez sa grand-mère et je n'avais jamais penser à lui poser la question. Mais à voir leurs visages à tous les deux, ils n'avaient pas l'air si heureux de se voir.

- Mais que fais-tu ici, mon garçon ?
- Papa est ici ? demanda sèchement Rayan.
- Ton père ? Pourquoi serait-il ici ? Je n'ai pas vu ton père depuis la dernière fois que vous êtes venu. Ce qui remonte à bien des années.
- Il était censé venir ici, dit Rayan toujours aussi sèchement.
- Je te dis qu'il n'est pas venu ici.
- D'accord, merci quand même, répondit Rayan en tourant les talons.

Il fit demi-tour mais j'étais toujours aussi surprise pour pouvoir le suivre.

- Attend Rayan ! Ou est-ce-que tu vas ? m'écriais-je.
- Rayan, reste, s'il te plaît, dit sa grand-mère.

Rayan s'arrêta, tourna la tête vers moi, en attendant un geste de ma part. Je ne savais pas quoi dire alors j'ai seulement lâcher un « oui ». Il fit demi-tour et sa grand-mère lui fit signe d'entrer. Je le suivis à l'intérieur.

L'atmosphère était horrible et le climat de tension était à son paroxysme. L'intérieur de la maison était plutôt lumineux. Le couloir de l'entrée menait sur le salon ; là, il y avait un sofa couleur rouge sombre, une radio, et des meubles en bois. Je vis des photos sur l'un des meubles, et en m'approchant, je reconnus une photo de Rayan avec Ayla et a grand-mère. Sur une autre photo, il y avait encore Rayan et Ayla mais cette fois-ci, entourés d'un homme et d'une femme, que je supposais être leurs parents. La grand-mère s'éclipsa et Rayan s'assit sur le sofa ; je fis de même. La vieille femme revint dans le salon avec un plateau dans lequel se trouvait une assiette de gâteaux et trois tasses de thé. Je ne me sentais vraiment pas à l'aise mais sa grand-mère dit :

« Comment t'appelles-tu ?

- Je suis Anna. Je suis une... une amie de Rayan.
- Je vois. Une tasse de thé ? demanda-t-elle.
- Oui, merci madame, répondis-je.
- Tu peux m'appeler Madeleine.
- D'accord, répondis-je timidement. »

Rayan prit un des gâteaux posés sur le plateau et le porta à sa bouche sans porter un seul regard à sa grand-mère. Celle-ci semblait plutôt mal à l'aise de la situation, et je dois dire que je ressentais la même chose... La tension était palpable dans la pièce et j'essayais de comprendre ce qui avait bien pu se passer entre Rayan et Madeleine. Rayan continuait à s'enfiler des gâteaux sans regarder autre chose que ses doigts. Il avait l'air contrarié mais je ne savais toujours pas pourquoi.

« Alors ton père devait venir ici ? demanda Madeleine d'une voix adoucie.

- Oui, c'est ce que je t'ai dit. On était censé se retrouver en Suisse mais s'il y avait un problème, nous devions aller chez toi. Ça fait déjà plusieurs mois qu'on a quitté Paris alors il devrait nous attendre ici.
- Je vois. Et Ayla devait être avec lui ?

A ces mots, je m'étrangeais avec mon thé. Je tournais la tête vers Rayan et vis qu'il était en train de serrer ses poings en essayant tant bien que mal de les cacher. Je pris alors la parole pour changer de sujet.

- Vous n'avez pas eu de nouvelle de lui ? Ou alors une idée d'où il a pu aller ? demandais-je.
- Non, pas que je sache, répondit Madeleine. Bon, écoutez, je dois aller au marché pour acheter quelques légumes mais vous pouvez rester ici en attendant, je reviens dans une petite heure.
- D'accord, nous allons vous attendre ici, merci, répondis-je en souriant. »

Madeleine prit un grand panier en osier et enfila un long manteau marron. Elle referma la porte derrière elle, et quand elle fut partie, Rayan se leva pour prendre son manteau.

« On s'en va, dit-il.

- Quoi ? Mais où ça ?
- N'importe où mais on ne reste pas ici, dit-il.
- Rayan, attends. Dis-moi ce qu'il s'est passé entre toi et ta grand-mère.
- C'était il y a longtemps.
- Dis-le-moi, s'il te plait, dis-je en le prenant par la main.

Je le tirais doucement vers moi et m'assis avec lui sur le sofa. Je posais mes mains sur ses genoux, comme pour le rassurer. Il me fixa un instant dans les yeux et soupira.

- Il faut savoir que Madeleine est la mère de ma mère. Quand on était petit, ma famille et moi, on venait ici tous les étés sans exception. Mes parents adoraient venir à Mende. Mon grand-père et ma grand-mère nous hébergeaient pendant deux semaines. Puis, quand j'ai eu 11 ans, mon grand-père est décédé. A partir de ce jour, ma grand-mère, qui était si gentille et drôle avant, est devenu aigrie et méchante avec ceux qui l'entourait. Il faut dire qu'elle et mon grand-père étaient très proches et son décès l'a beaucoup affecté. Mais elle commençait à nous rejeter, ma mère, mon père, moi et Ayla. Ma mère n'avait jamais dit à mes grands-parents que mon père était juif car elle avait peur de leur réaction. Puis, elle a fini par leur avouer, et ma grand-mère ne l'a pas accepté. Elle a traité mon père de scélérat, de menteur, et elle a fini par dire qu'elle ne voulait plus jamais le voir chez elle. Mes parents ont donc coupé les ponts avec elle depuis ce jour, et je ne suis jamais retourné chez elle jusqu'à aujourd'hui.
- C'est horrible ! Mais pourquoi ton père voulait que vous vous retrouviez ici alors ?
- Je pense qu'il pensait que nous serions en sécurité ici, sachant que c'est dans la France libre. Mais il n'a jamais pardonné ce que ma grand-mère lui a dit.
- C'est normal... Et tu penses qu'elle le regrette ?
- Je crois que oui. Au bout de trois ans sans lui donner de nouvelle, elle a fini par écrire une lettre d'excuses à mes parents. Mais mon père l'a déchiré et ma mère l'a mis dans la cheminée. C'est pour cette histoire que ma relation avec ma grand-mère est aussi froide.
- Je vois... Mais si ton père n'est pas venu ici, alors où est-il ?

- Je n'en sais rien. Mais ça ne m'étonne qu'à moitié qu'il ne soit pas venu ici. »

Rayan reprit un gâteau et le porta à sa bouche. Je posais ma tête sur son épaule et regardais la pendule du salon. Il était quinze heures mais je me suis rendu compte que je ne savais même pas quel jour nous étions. Je me suis approchée du calendrier qui était accroché au mur en face de nous, et j'ai regardé le jour qui était inscrit à la date d'aujourd'hui. Nous étions donc le 16 août 1942. Cela faisait donc presque trois mois que j'avais quitté Paris avec Jean. Trois mois que nous étions en fuite. Cela me fit comme un coup de massue sur la tête, j'avais l'impression que j'avais quitté Paris depuis seulement un mois. Le temps s'est vraiment écoulé vite. Mes parents étaient sans nouvelles de nous depuis trois mois. Ça devait les rendre malade...

En attendant Madeleine, nous sommes restés mains dans la main, sur le sofa du salon, en silence. Au bout d'à peine une heure, Madeleine revint avec son panier rempli de fruits et légumes. Elle le déposa dans la cuisine qui se trouvait à côté du salon et revint s'asseoir avec nous.

« Vous pouvez rester ici le temps que vous voulez. J'ai deux chambres en plus là-haut ; les chambres que vous preniez quand vous veniez à la maison avant Rayan, dit Madeleine en souriant gentiment.

Je n'arrivais pas à la voir méchante comme l'avait décrite Rayan. Elle avait l'air d'être très gentille mais je sentais qu'elle essayait de se faire pardonner quelque chose envers Rayan. Celui-ci ne répondit pas à la proposition de sa grand-mère alors je dis :

- Merci, beaucoup, c'est très gentil. Nous avons fait un long voyage pour venir jusqu'ici et ça fait longtemps que nous ne nous sommes pas posés dans une maison pour quelques jours.
- Mais il n'y a aucun problème, vous êtes ici chez vous. Je vais vous préparer vos chambres, dit-elle en se dirigeant vers les escaliers au fond de la pièce. »

Je décidais de monter avec elle pour l'aider et avant de monter les escaliers, je jetais un regard à Rayan ; il ne bougeait pas du canapé et n'a pas jeter un regard à Madeleine.

Madeleine me conduisit dans une chambre en haut. C'était une chambre d'enfant avec des dessins accrochés à tous les murs. La chambre était grande et comportait deux lits de chaque côté de la pièce. Il y avait également des cadres photo sur un meuble. Je regardais un des dessins et vit un petit bonhomme tenant la main d'une vieille dame ; au-dessus, il était marqué « Je t'aime Mamie ». Je vis le prénom de Rayan écrit en bas du dessin. Il semblait être très proche de sa grand-mère auparavant.

« Ils sont presque tous de Rayan. Il adorait dessiner quand il était petit. Ayla n'avait que trois ans mais elle préférait aller jouer dehors, dit Madeleine nostalgiquement.

- Vous devriez parler avec Rayan, dis-je.
- Je ne pense pas qu'il veuille entendre quoi que ce soit de ma part...
- Il est blessé et il n'attend que des excuses de vous, j'en suis sûre. Vous pouvez arranger les choses, je vous assure. Je vais m'occuper des chambres en attendant.
- Tu es vraiment bienveillante envers lui, n'est-ce-pas ? dit-elle en me souriant.
- Je veux simplement qu'il soit heureux. Et je pense que vous faites partie du bonheur qu'il souhaite. »

Madeleine me sourit et posa les draps qu'elle avait dans les mains. Elle descendit voir Rayan et je fermais la porte pour ne pas entendre ce qu'ils disaient car je trouvais cela trop privé pour moi. Je mis donc les draps sur les deux lits et après avoir fini, je m'assis sur le rebord de la fenêtre et regardais les

gens passer dehors. De la fenêtre, je voyais la forêt par laquelle nous étions arrivés, ainsi que le clocher de l'église à côté du marché. J'étais heureuse que Rayan puisse peut-être se réconcilier avec sa grand-mère car c'était la seule famille qu'il avait pour le moment. Depuis que nous avons quitté le camp de concentration, je n'arrêtais pas d'imaginer les retrouvailles avec mes parents. Je ne voyais pas comment nous allions pouvoir reformer une famille sans mon petit frère Jean. Son absence était la chose la plus horrible que j'ai vécu de ma vie entière. Je pensais à lui chaque jour, chaque heure, et chaque fois que je fermais les yeux. Une larme s'échappa de mon œil et je l'essuyais en entendant quelqu'un ouvrir la porte. C'était Rayan. Il avait les yeux rouges, et je devinais qu'il avait pleuré. Je me précipitais dans ses bras en le serrant fort dans mes bras. Le seul mot qui sorti de sa bouche fut « Ayla ». Je compris alors qu'il avait raconté à sa grand-mère ce qui était arrivé au camp. Je m'assis sur le lit avec Rayan tout en le serrant toujours dans mes bras. Je n'arrivais pas à le lâcher car je commençais à pleurer également mais je ne voulais pas le lui montrer. Les larmes n'arrêtaient pas de couler sur ses joues et j'imaginai que sa grand-mère devait être dans le même état.

Quand Rayan fut calmer, je décidais d'aller voir comment Madeleine allait. Je toquais à la porte de la cuisine avant d'entrer ; et je vis Madeleine qui avait les joues mouillées.

« Je me sens si stupide et horrible, dit-elle.

- Non, vous êtes loin d'être stupide et horrible.
- J'ai renié ma famille pour une histoire qui n'avait aucun sens et après sept ans sans nouvelle, j'apprends que je ne pourrais jamais revoir ma petite fille, dit-elle en sanglotant. Elle avait trois ans la dernière fois que je l'ai vu et je ne la verrais jamais grandir. Même si petite, elle était toujours de bonne humeur, elle était très capricieuse quand elle n'avait pas ce qu'elle voulait.

Madeleine souriait en parlant. Rayan pointa sa tête au coin de la porte, puis il finit par entrer.

- Je peux te dire en connaissance de cause que même à huit ans, elle était toujours aussi capricieuse, dit-il en rigolant avec les larmes aux yeux. Mais elle était aimante et gentille avec tous les gens qu'elle rencontrait. Ayla était la personne la plus attentionnée que je n'ai jamais connu.
- Ça c'est vrai, dis-je en souriant.
- Je suis vraiment, vraiment désolé Rayan, dit Madeleine en pleurant. »

Rayan s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Madeleine le serra fort.

Après ce moment fort en émotion, Madeleine nous prépara le dîner. Rayan et moi avons pu notre remplir le ventre comme cela n'était pas arrivé depuis notre passage chez Pawel et Irena. Madeleine a été vraiment gentille et aimable avec nous. Elle nous a donné des serviettes pour aller nous doucher ainsi que du savon. Après s'être douché, Rayan et moi sommes allés dire bonne nuit à Madeline puis nous sommes montés dans la chambre. Nos lits étaient chacun d'un côté de la chambre. Celle-ci était vraiment grande pour la petite maison de Madeleine. Il y avait encore une petite table avec deux chaises d'enfants et des gribouillis sur le dessus. La chambre était assez sombre car il y avait seulement un vélux ; nous étions sous les toits. Rayan se faufila sous les draps après avoir mis le pyjama que Madeleine lui avait donné. Il se tourna de mon côté tandis que je commençais à me coucher.

« Tu dors ? demanda-t-il.

- Etant donné que je viens de me mettre dans mon lit, je ne risque pas de dormir déjà, dis-je en rigolant.

- Ouais, dit-il en rigolant. Tu penses qu'on peut rester ici un moment ?
- Chez Madeleine ? Oui je pense qu'on a bien mérité une pause, et je crois qu'elle veut vraiment que l'on reste chez elle.
- J'aimerais bien rester mais tu ne veux pas retrouver ta famille ? On devait aller à Marseille après Mende, je te l'avais promis.
- Oui, je sais. Mais si ma famille est à Marseille, elle est en zone libre et en sécurité, alors je pense que l'on peut rester un peu ici avant de repartir, dis-je.
- Tu as raison. Je suis sûr qu'ils vont bien.
- J'espère...
- Je peux venir ? demanda-t-il.
- Où ça ? demandais-je.
- A côté de toi ? Je dors dans le lit d'Ayla et je ne me sens pas à l'aise... Et je veux être auprès de toi, dit-il doucement.
- Je te fais une place, viens à côté de moi, dis-je en souriant. »

Rayan se leva et s'approcha de mon lit. Je me décalais sur le côté pour lui laisser de la place sur le lit simple. Il leva la couverture et se blottit à côté de moi, puis il se tourna vers moi et m'embrassa avant de me dire bonne nuit. Nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre et je me sentais si bien que je me suis endormie sereine.

CHAPITRE 13

Nous étions chez Madeleine depuis maintenant plus de deux mois. Tout se passait pour le mieux. Rayan et moi aidions Madeleine pour préparer à manger, faire le ménage et réparer sa vieille grange. Madeleine nous a dit qu'elle aimerait rénover sa grange pour que nous puissions y habiter avec Rayan, quand elle sera finie. J'avoue que l'idée de pouvoir se poser pendant un long moment sans avoir à fuir était une idée très tentante. Rayan avait fini par accepter de rester chez sa grand-mère et tout allait très bien entre eux. Madeleine lui racontait chaque jour des anecdotes sur les bêtises que faisait son père quand il était plus petit, ce qui avait créé un lien très fort entre Madeleine et Rayan. Sa grand-mère avait accepté que nous changions de chambre pour que l'on prenne l'ancienne chambre parentale de la mère et du père de Rayan ; pour que nous puissions dormir dans le même lit. Au début, j'étais assez gênée d'exposer notre relation à Madeleine, mais avec le temps, je réussis à m'habituer et Madeleine semblait approuver notre petite idylle.

Nous avons décidé de chercher nos familles après la guerre pour éviter de devoir se cacher et traverser la France entière clandestinement. C'est vrai que nous nous sentions en sécurité à Mende, et puis Madeleine était aimée par tout le monde là-bas ; alors, personne ne la soupçonnait de cacher deux enfants juifs dans sa grange... Elle nous avait expliqué que nous ne pouvions pas sortir de la maison la journée car c'était trop dangereux de prendre le risque de se faire voir. Alors, avec Rayan, tous les soirs à minuit pile, nous descendions par la fenêtre de notre chambre, qui donnait sur le toit de la grange. Puis, nous regardions les étoiles un moment sur le toit, avant de descendre dans les rues pour se dégourdir les jambes. Je dois dire que je n'avais plus peur d'être vu par quelqu'un car, de nuit, j'avais l'impression d'être invisible pour tout le monde. La nuit était certes froide, mais la ville était silencieuse à cette heure et j'avais le sentiment que nous n'étions que tous les deux. C'était le seul moment où je me sentais vraiment libre. Rayan ne voulait pas que l'on dise à Madeleine que nous sortions en douce la nuit car il était certain qu'elle serait contre.

Cette nuit-là, comme toutes les autres nuits, Rayan me réveilla à minuit tapante. Nous nous sommes habillés et Rayan a ouvert la fenêtre. Nous nous sommes bien habillés car l'hiver commençait à arriver et le froid d'octobre se faisait sentir. Rayan et moi nous sommes assis en haut du toit de la grange, comme à notre habitude, puis nous avons contemplé les étoiles.

« Tu vois celle-ci ? On dirait un lapin, tu ne trouves pas ? dis-je en pointant le ciel du doigt.

- Mmh, je dirais plutôt un chien ! Regarde, il a des petites oreilles, répondit Rayan en rigolant.
- Si tu le dis ! dis-je en souriant. J'adore regarder les étoiles quand le ciel est autant dégagé. J'ai l'impression de voir l'univers tout entier !
- Moi je préfère te regarder dormir ! Tu sais, quand tu commences à ouvrir à moitié les yeux et à baver sur l'oreiller ? dit-il en rigolant.

Je lui donnais une tape sur l'épaule

- Super drôle ! C'est toi qui ronfles comme une locomotive ! retoquais-je.
- Oui c'est ça ! Tu veux que je te rappelle la fois où j'ai dû aller dans l'autre chambre tellement je ne pouvais plus dormir ?? dit-il fièrement.

- Oh mais je n'y crois pas que tu utilises encore cette fois-là ! J'avais attrapé un rhume je te rappelle ! »

Je le regardais d'un air choqué, puis nous avons exploser de rire. Mais Rayan me mit la main sur la bouche pour m'empêcher de faire du bruit, en faisant de même pour lui. Nous pouffions chacun dans nos mains, quand nous avons entendu une porte grincer. Nous nous sommes stoppés de rire immédiatement et mon cœur se mit à battre très fort. Et si quelqu'un nous avait entendu ? Rayan se leva du toit et me fit signe de rester où j'étais. Il se baissa pour ne pas se faire voir et pencha la tête pour regarder dans la rue. Il ne bougea pas pendant un instant, puis il se retourna, le visage surpris. Je décidais de le rejoindre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as vu quelque chose ? demandais-je inquiète.

- Plutôt quelqu'un, dit-il soucieux.
- Mais qui ? Qui est-ce que tu as vu Rayan ?
- C'était ma grand-mère...
- Madeleine ? Mais qu'est-ce qu'elle va faire dehors à une heure pareille ?
- J'en ai aucune idée. Viens, dit-il en me prenant la main pour m'aider à descendre du toit.
- Mais où est-ce qu'on va ? On ne va pas la suivre quand même ! Elle va nous tuer si elle nous voit dehors à cette heure, dis-je.
- Je veux savoir où elle va. Dépêche ! »

Il se mit à courir pour rattraper Madeleine tout en gardant une distance pour qu'elle ne nous voit pas. Je le suivis mais j'ignorais où nous allions. Rayan se tourna un instant vers moi et vit mes yeux inquiets, alors il prit ma main et m'attira contre un mur pour que nous nous cachions. Je voulais dire un mot mais il mit la main sur ma bouche avant que j'en eu le temps. Nous avons penché la tête pour voir Madeleine. Nous étions sortis de la ville et je ne comprenais pas ce qu'elle faisait ici. Il y avait un long mur avec du lierre qui le recouvrait presque totalement. Madeleine avait l'air de chercher quelque chose mais le mur était trop haut pour qu'elle passe par-dessus. Mais d'un seul coup, Madeleine disparu. Rayan se tourna vers moi, abasourdi. Nous nous sommes précipités vers le mur pour voir où elle était passée mais il n'y avait aucune trace d'elle. Je m'accroupie par terre pour trouver un trou où elle aurait pu tomber, puis, je m'appuyais contre le mur pour me relever mais je ne sentis que le vide sous ma main et je m'éroulais par terre. Je mis quelques instants à comprendre ce qu'il venait de se passer et je tournais la tête derrière moi. Rayan se précipita vers moi et m'aida à me relever.

« Mais c'est quoi ce délire ? s'écria-t-il.

- J'en ai aucune idée... »

Il y avait un passage dans le mur qui était recouvert par le lierre. C'est là que je suis tombée. Nous étions arrivés dans une espèce de petite forêt mais nous ne voyions absolument rien car les arbres cachaient la lumière de la lune. Je voyais seulement des espèces d'ombres qui devaient être des arbres. Puis, une lumière s'éclaira au loin. Rayan me fit signe de le suivre en direction de la lumière. Habituellement, je ne suis pas très peureuse mais je dois dire que cette forêt était vraiment effrayante dans le noir, et il y avait des petits bruits qui faisaient penser aux histoires d'horreurs que mon père me lisait à Paris.

Je serrais la main de Rayan de plus en plus fort au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la lumière. Mais celle-ci bougeait aussi. Ça devait être Madeleine mais je ne comprenais toujours pas

pourquoi elle était venue toute seule ici, si loin de la ville. D'un coup, la lumière s'arrêta et elle se tourna dans notre direction. Rayan et moi nous sommes baissés le plus vite possible sans faire de bruit pour ne pas être repérés. Je levais doucement la tête pour voir si la lumière était partie et je vis l'ombre d'une autre personne dans le rayon de lumière. Au loin, je reconnus Madeleine mais il y avait un jeune homme avec elle. Elle le serra dans ses bras et ils disparurent.

« Bon sang mais on est où là ?? dit doucement Rayan.

- J'ai vu un garçon avec elle. Mais je ne les vois plus.
- Viens, on va aller voir. »

Rayan passa devant et marcha prudemment jusqu'à l'endroit où j'avais vu Madeleine et le garçon. Mais il n'y avait rien du tout. Nous avons tourné en rond un instant pour voir s'il n'y avait pas une cabane ou un endroit où ils auraient pu aller.

« Pas un geste !! cria une voix masculine.

Je hurlais de peur et Rayan fit de même. Je suis sûre que mon cœur s'est arrêté pendant deux secondes.

- Vous êtes qui ? cria une autre voix.

Des lumières se sont projetés vers nous et nous ont aveuglés. Je ne voyais que des ombres mais je n'osais même pas ouvrir la bouche. Je mis les mains devant mes yeux pour me cacher de la lumière mais un homme m'attrapa les mains et me les plaqua derrière le dos. Quelqu'un fit de même avec Rayan.

- Au secours ! Lâchez-moi ! m'écriais-je.

Les lumières se baissèrent et je vis un jeune homme s'approcher de Rayan. Il lui prit le visage d'une main et plaça un couteau sous sa gorge. J'étais terrorisée et je me débattais dans tous les sens.

- Dites-moi qui vous êtes ou je vous tranche la gorge à tous les deux, s'écria le jeune homme.
- On n'est personne ! Je m'appelle Anna et lui c'est Rayan. On a suivi quelqu'un jusqu'ici. Qu'est-ce que vous nous voulez ?? demandais-je en continuant de me débattre.
- Vous suiviez qui ? Pour qui vous travaillez ?? cria encore l'homme en pointant son couteau vers moi.
- Laissez-la tranquille !! s'écria Rayan. On a suivi ma grand-mère, c'est elle qu'on cherche. S'il vous plaît, laissez-la partir, supplia Rayan.
- Qu'est-ce qu'il se passe ici ?? demanda une voix féminine.

Je tournais la tête et vis une personne qui m'était familière.

- Grand-mère ??
- Madeleine ?? Mais...
- Enfin ! Laissez les tranquilles les garçons ! C'est mon petit-fils ! Ce ne sont pas des manières de traiter la famille enfin, dit Madeleine en faisant signe aux gens de nous relâcher.
- Mais grand-mère qu'est-ce que tu fais ici, bordel ? Ce n'est pas vrai mais tu nous fais quoi là ? Tu fais partie d'un gang ou je ne sais pas quoi ?? C'est quoi le délire là ? s'écria Rayan en me prenant dans ses bras.
- Calme toi Rayan. Tout va bien, répondit calmement Madeleine.
- Tout va bien ? Un peu mieux et on se faisait buter par tes chiens de garde !! rétorqua Rayan.
- Alors toi fais attention à ce que tu dis, dit le jeune homme au couteau.

- André, range ton couteau immédiatement. Rayan, Anna, rentrez à l'intérieur, s'il vous plaît.

Madeleine nous fit entrer dans une espèce de cabane souterraine. Rayan jeta un regard noir à André et je crois que si je ne lui avais pas pris les mains pour le calmer, il lui aurait sauté dessus. Nous sommes entrés dans la cabane et à ma grande surprise, elle était très grande. Tout avait été creusé mais c'était en bon état malgré qu'il n'y ait que de la terre en guise de mur et de plafond. Il y avait plusieurs tables auxquelles étaient assis une dizaine de personnes, dont la plupart étaient des jeunes hommes qui devaient avoir entre quinze et vingt-cinq ans. Madeleine avait l'air d'être la plus vieille, mais tout le monde l'écoutait.

« Asseyez-vous ici, dit-elle en nous montrant une table.

Rayan et moi nous sommes assis, perplexe. Je ne comprenais pas ce que tout cela voulait dire et je ne comprenais pas ce que Madeleine faisait au milieu de tous ces jeunes.

- Tout d'abord, sachez que vous n'avez rien à craindre ici, dit-elle en s'adressant à nous. Tout le monde, je vous présente Anna et Rayan, mon petit-fils. Ils ne sont un danger pour personne, c'est compris ? Bien, alors je pense qu'il est tant que j'explique mon principal passe-temps. Tout le monde, vous pouvez aller vaquer à vos occupations.

Les gens se retournèrent et se mirent à discuter de leur côté, tout en nous regardant du coin de l'œil. Je ne me sentais pas du tout à ma place ici et je crois que Rayan ressentait la même chose.

- Grand-mère, dis-moi ce que c'est que ce bordel, parce que je suis à deux doigts de me barrer, dit Rayan.

- Je vais vous expliquer. Rayan, depuis que je me suis disputée avec tes parents, je m'en suis vraiment beaucoup voulu. Alors j'ai décidé de faire des choses pour me faire pardonner de mon comportement.
- Qu'est-ce que tu as fait, grand-mère ? demanda Rayan d'un ton retissant.
- Je ne sais pas si vous savez mais ici, à Mende, il y a beaucoup de résistants et de maquis. Et pas très loin d'ici, un camp d'internement réservé aux femmes a été construit. Le maire de l'époque est devenu résistant et a essayé de monter les gens contre le régime de Vichy. Il a été destitué pour ses idées et a construit un maquis. Peu de temps après, j'ai décidé de me joindre à lui et à ceux qui le soutenait.
- Attends quoi ? s'écria Rayan.
- Tu as très bien compris Rayan mais laisse-moi finir, dit calmement Madeleine. Donc j'ai rejoint la résistance avec un autre homme de ma rue. Nous nous sommes engagés depuis maintenant un an. Je voulais vous en parler car je savais que vous comprendriez et pour vous dire que cette ville peut vous protéger. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur l'avancement des troupes anglaises et américaines, sur les allemands, et sur le reste. Vous pouvez rester chez moi le temps que vous voulez.
- Tu es résist...
- Oui Rayan. Et je suis sûre que tu comprendras mon choix.

Rayan ne dit rien et serra ses poings. Je les lui pris dans mes mains et le regardant dans les yeux pour qu'il se calme. Il me fixa un instant et souffla un coup.

- D'accord, je veux bien essayer de comprendre, dit-il. Mais explique-moi pourquoi tu ne nous l'as pas dit avant.
- Mais attendez ! Qu'est-ce que vous faisiez dehors à cette heure-ci ? demanda Madeleine en fronçant les sourcils.
- Répond à la question, grand-mère. Ensuite ça sera à toi d'en poser, répondit fermement Rayan.
- Bien. Je ne voulais pas dit parce qu'avec tout ce que vous avez traversé durant les mois précédents, je ne voulais pas vous embarquer dans une activité aussi dangereuse que celle-ci. Mais je voulais que vous restiez ici car je peux être au courant de tout ce qu'il se passe avec l'occupant et je peux vous protéger ici. C'est pour ça que je ne voulais pas que vous repartiez ; j'avais peur que vous vous fassiez attraper si jamais les allemands venaient jusqu'en zone libre. Mais maintenant, dites-moi ce que vous faisiez dehors à cette heure.
- On regardait les étoiles et on a entendu du bruit dehors. Alors on a regardé et on vous a vu partir. Alors on vous a suivi jusqu'ici, expliquais-je.
- Mais enfin, vous ne devez-vous montrer dehors sous aucun prétexte ! C'est dangereux ici ! Certes, certaines personnes font des actions pour stopper les allemands, mais d'autres ne sont que des collabos, prêts à dénoncer tout ce qui bouge. C'est pour ça que nous devons être très prudents.
- Mais t'inquiète, on ne sort que la nuit, quand il n'y a personne dans les rues, dit Rayan.
- Vous sortez dans les rues ? Mais enfin vous êtes inconscients ! s'écria Madeleine.
- Désolé mais là je crois que t'es mal placé pour parler de qui est inconscient, rétorqua Rayan.

Madeleine baissa les yeux.

- D'accord, dit-elle. Mais maintenant que vous êtes au courant de tout, je vais vous présenter les autres. Alors le jeune homme qui vous a trouvé dehors, c'est André. Il a dix-neuf ans et il a tendance à se méfier de tout le monde, c'est pour ça qu'il vous a accueilli comme ça tout à l'heure
- Accueillis ? Je n'aurais pas dit ça comme ça, dit Rayan en ronchonnant.
- Ensuite, nous avons Pierre, qui a vingt-deux ans, les jumeaux ; Henri et Louis, qui ont dix-huit ans, Louise, qui a vingt ans, Emile, qui a lui aussi vingt ans, Alice, Christian et Gabriel, qui ont tous dix-huit ans. Et nous nouvelles jeunes recrues : Jules, seize ans, et Etienne, dix-huit ans. Voilà pour notre groupe. La plupart d'entre eux vivent ici car ils fuient la STO, qui veut les envoyer en Allemagne. Seul Etienne vit à Mende avec son père, et il nous a rejoint depuis peu.
- Je vois, et c'est toi la chef ici ? demanda plus calmement Rayan.
- Disons que je suis la plus mure pour prendre les décisions mais puisque je ne suis pas ici tout le temps, c'est Pierre qui commande avec moi.
- C'est un pur délire cette histoire, dis-je en soupirant.
- Je veux bien croire que tout ceci soit choquant pour vous, mais je vous assure que l'on ne fait que sauver des vies. Nos actions consistent à faire libérer des juifs avant qu'ils ne soient envoyés dans des camps. Nous essayons de sauver le plus de gens possible.
- Je crois que je ne réalise toujours pas, dit Rayan.
- Je comprends, et je crois que vous feriez mieux de rentrer à la maison cette nuit. La réunion va durer longtemps et je ne vais sûrement pas rentrer avant l'aube. »

Madeleine nous prit dans ses bras en nous suppliant de faire attention pour rentrer. Elle nous donna une lampe torche et referma la trappe de la cabane une fois que nous sommes sortis. Rayan et moi sommes rester sans bouger et complètement bouche bée pendant un long moment. Puis, sur le chemin du retour, aucun de nous ne dit un seul mot. Une fois arrivé, nous sommes remontées par le toit ; la fenêtre était restée grande ouverte. Puis nous nous sommes déshabillés avant de nous coucher dans le lit, là aussi sans un seul mot. Après quelque instant de mon côté du lit, je me tournais vers Rayan et vis ses yeux grands ouverts, dans lesquelles reflétait la lumière de la lune. Il fixait le plafond sans bouger ; je pense qu'il était encore sous le choc. Je posais doucement ma tête sur son torse chaud, et il mit ses bras autour de moi. Puis nous nous sommes endormis, la tête pleine de questions encore sans réponses.

CHAPITRE 14

Le lendemain, quand j'ouvris les yeux, Rayan n'étais plus à côté de moi. Je me suis levée d'un coup et j'ai dévalé les escaliers pour voir s'il était en bas. Mais aucun signe de vie. Madeleine n'était pas là non plus. Je suis entrée dans la cuisine et j'ai vu un petit mot sur la table. Je le pris dans mes mains : « Je reviens dans moins de deux heures, je t'aime. Rayan ». Je commençais à me poser des questions sur l'endroit où il avait bien pu aller. Je ne savais même pas ce que les deux heures voulaient dire car je ne savais pas quand Rayan était parti. J'avais peur qu'il soit retourné au maquis de Madeleine car hier, il s'est couché très énervé contre Madeleine. Je me suis assise sur le sofa du salon, le mot à la main. Je suis restée là à fixer l'horloge pendant une bonne demi-heure. Puis, je me suis levée et je suis allée préparer à manger pour midi. Si Madeleine était encore dehors, elle n'aurait sûrement pas le temps de préparer à manger en revenant. J'ai ouvert le réfrigérateur et j'ai trouvé des légumes dans une marmite. Je me suis dit que ça ferait sûrement l'affaire pour ce midi, alors j'ai mis la casserole sous le feu, pour qu'elle commence à chauffer. D'un coup, j'entendis la porte d'entrée claquer. Je me suis précipitée pour aller voir qui rentrait et j'ai vu Rayan, la mâchoire en sang.

« Mon dieu Rayan !! Mais qu'est-ce qu'il s'est passé enfin ?? m'écriais-je en ouvrant un placard pour chercher du désinfectant.

- Ce n'est rien t'inquiète. C'est juste une petite égratignure.
- Arrête de dire n'importe quoi et assieds-toi sur la chaise, je vais chercher de la glace.

Je suis descendu à la cave et j'ai pris un pochon de glace, que j'ai enroulé dans un torchon de la cuisine. Rayan avait la lèvre fendue et une coupure sur la joue gauche. Je n'arrêtais pas de lui demander ce qu'il avait fait pour se retrouver dans cette situation mais Rayan ne voulait pas me répondre.

- Bon, ça suffit, tu vas me dire ce qu'il s'est passé ou je te jure que je vais dehors pour voir ce qu'il se passe ! dis-je en appuyant légèrement sur sa joue avec le pochon de glace.
- D'accord, je vais t'expliquer. Mais promet-moi de ne pas t'énervé, répondit Rayan.
- Je suis déjà énervée je te signale, alors vas-y, je t'écoute.
- Je suis retourné au maquis ce matin.
- Quoi ?? Mais pour quoi faire enfin ?
- Laisse-moi finir, j'y suis retourné car ma grand-mère n'était toujours pas rentrée et je voulais m'excuser de mon comportement d'hier soir. J'ai été très discret pour ne pas me faire remarquer en sortant dans les rues. Quand je suis arrivé au maquis, je suis tombé sur André. Il n'avait toujours pas digéré que je le traite de chien de garde la veille, alors il a commencé à me chercher. Je voulais le laisser faire et je lui ai simplement demandé où était Madeleine. Il m'a répondu qu'il ne savait pas et quand j'ai demandé d'entrer dans le maquis, il a refusé. Il a commencé à me dire de reculer mais j'ai forcé de passage. Il a sorti son couteau et a commencé à me menacer. Je lui ai dit que je n'étais pas là pour lui, ou pour chercher des ennuis, mais je sentais qu'il avait vraiment envie de me frapper. Pour me provoquer, il a commencé à parler de toi en disant que tu étais trop bien pour moi, qu'il pourrait t'avoir quand il voulait et ça m'a fait péter les plombs. Alors on a commencé à se battre et voilà comment j'ai eu ces petits cadeaux sur le visage. Ce connard se battait avec un couteau alors que je n'avais rien. Mais je crois que je l'ai bien amoché quand même, expliqua Rayan avec un petit sourire.
- Non mais ce n'est pas vrai ! Madeleine t'a vu ? Elle va être furieuse.

- Non je crois qu'elle n'était pas là mais Anna, je te jure qu'il l'a vraiment cherché ! dit Rayan.
- Je te crois mais franchement, tu aurais pu te faire tuer. Ce mec est un malade mental, dis-je en essuyant sa lèvre en sang.
- Alors t'es pas fâchée ? demanda Rayan avec ses yeux de biche.
- Si, je le suis. Mais ce mec est un connard, alors je comprends. Maintenant promets-moi que tu ne vas pas retourner là-bas sans moi ? C'est clair ?
- Si tu veux, répondit Rayan en soupirant.
- Promets-le-moi Rayan.
- C'est promis. »

Je continuais à appliquer de la glace sur sa joue mais Rayan me prit le pochon des mains et le pos sur la table. Il m'attira sur ses genoux et me pris dans ses bras. Comment voulez-vous que je lui en veuille quand il fait ça ? Impossible.

Un peu plus tard, il était bientôt midi et nous n'avions toujours pas de nouvelles de Madeleine. Nous avons donc commencé à manger après l'avoir attendue pendant plus d'une heure. Nous commençons à être vraiment inquiets.

« Et s'il lui était arrivé quelque chose ? C'est bizarre qu'elle ne soit ni ici, ni au maquis.

- Je suis d'accord avec toi, répondis-je. »

Mais avant que nous ayons le temps de dire une phrase de plus, nous avons entendu la porte s'ouvrir et Madeleine surgit dans la cuisine.

- Bonjour les enfants.
- Ou tu étais passée, enfin ? demanda Rayan légèrement agressivement.
- J'étais chez Yvette, la voisine. Je lui ai apporter des courses du marché car elle âgée et elle ne peut plus aller faire ses courses toute seule.
- Oui c'est ça ! Arrête de mentir, rétorqua Rayan.
- Mais je dis la vérité, je t'assure. J'ai peut-être une sorte de double-vie avec ce que vous avez découvert hier, mais j'ai quand même une vie ici avec des vieilles amies auxquelles je vais rendre visite dès que je le peux.
- Et c'était quoi cette réunion cette nuit ? demanda plus calmement Rayan.
- Je ne peux rien vous dire ; c'est confidentiel. Je suis désolée mais je ne pas vous dire tout ce que je sais.
- Ça concerne les allemands ? On veut être au courant si jamais ça nous concerne ou notre famille, Madeleine s'il te plait, dis-je.
- Bon... Je vous ai dit que je vous protégerais et je compte bien tenir ma parole. Nous avons fait une réunion de crise, expliqua Madeleine.
- De crise ? répétais-je.
- Oui. Le coordinateur des maquis de la région nous a demandé de nous réunir à minuit et nous a dit qu'il passerait dans la nuit. Nous ne savions pas pourquoi mais...

Madeleine s'interrompra et elle alluma la radio. Elle monta le son au plus élevé.

- Mais qu'est-ce que tu fais grand-mère ??
- Personne ne doit nous entendre, répondit-elle. Bon, je disais que nous ne savions pas pourquoi il voulait nous réunir mais nous savions que cet homme ne passait dans les maquis que lorsque

la situation était grave. Alors après que vous êtes partis, nous l'avons attendu pendant des heures. Et quand il est enfin arrivé, il avait le visage fermé et inquiet. Il nous a fait un discours sur le fait que nous étions courageux d'être restés jusqu'à maintenant mais que les choses allaient se compliquer.

- C'est-à-dire ? demanda Rayan.
- Les allemands vont bientôt débarquer dans notre région. D'autres maquis ont été pris au dépourvu et se sont fait attraper. Maurice nous a dit de nous préparer et d'être deux fois plus prudent. Il nous a dit que nous ne devons rien faire contre l'ennemi tant que nous n'aurions pas plus d'informations. La situation est grave. Et vous êtes en danger si vous restez ici.
- Quoi ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? demandais-je terrifiée à l'idée de devoir encore une fois fuir.
- Dès que Maurice est parti du maquis, je suis allée rejoindre un passeur que je connais bien. Il va vous aider pour votre voyage jusqu'à la frontière suisse.
- La Suisse ? Mais grand-mère ! s'écria Rayan.
- Je sais que vous avez peur. Mais d'ici une semaine, la ville sera pleine de soldats allemands et si vous vous faites attraper, je ne pourrais rien pour vous. Je suis désolée de vous obliger à fuir encore une fois mais vous serez en sécurité en Suisse. Rayan a bientôt dix-huit ans alors vous pourrez vous acheter un endroit où vivre avec cet argent.

Madeleine nous donna une enveloppe avec des centaines de billets à l'intérieur.

- Grand-mère mais c'est quoi tout cet argent ??
- Je n'en aurais pas besoin, je vous l'offre. J'ai déjà payer le passeur alors allez préparer vos affaires. Nous avons rendez-vous avec lui à vingt-deux heure ce soir.
- Ce soir ?? dis-je stupéfaite. »

Madeleine nous accompagna dans notre chambre pour faire nos bagages. Je n'arrivais pas à croire ce que je venais d'entendre. Nous allions encore devoir nous cachais. Madeleine sorti deux sacs à dos et les posa sur le lit. Rayan pris ses vêtements qui étaient dans l'armoire et les fourra dans un des sacs ; je fis de même. Ensuite, je suis allée chercher nos affaires à la salle de bain ainsi que des serviettes et une trousse de soin médical au cas où -après tout, aux vues de tout ce qui nous étais arrivé quand nous étions sur la route, mieux valait être préparer au pire-. Madeleine nous donna un panier rempli de nourriture pour la route. Tout s'est fait dans un silence absolu. Mais je ne pouvais pas me retenir plus longtemps, alors quand Madeleine est redescendue à la cuisine, je me suis effondrée sur le lit, les yeux plein de larmes. Rayan, qui était à la salle de bain, se précipita dans notre chambre et s'assis près de moi.

« Qu'est-ce que tu as Anna ?? demanda doucement Rayan.

- Je... Je ne vais pas y arriver. Je ne peux plus fuir à nouveau, je n'ai pas la force...
- Mais bien sûr que tu vas y arriver. On va le faire ensemble et on va s'en sortir, dit-il en posant délicatement sa main sur ma joue pour sécher mes larmes.
- Non, tu ne comprends pas. Je n'ai plus la force de continuer à me cacher ! J'en ai marre de me demander combien de temps il nous reste avant de nous faire prendre, combien de temps on va pouvoir rester dans un endroit avant de devoir partir encore. Je me réveille chaque nuit en ayant le sentiment que quelqu'un est en train de nous dénoncer, et je tremble chaque fois que j'entends la porte d'entrée s'ouvrir de peur qu'un soldat vienne nous chercher. Je ne veux plus vivre dans la peur, pas encore.

- Je comprends, je suis pareil que toi. Tous les matins, je me tourne en vitesse vers toi pour voir si tu es encore à côté de moi. Crois-moi, je vois exactement de quoi tu parles. Mais si on veut pouvoir être un jour en sécurité, il faut que l'on continue notre route pour un petit moment, le temps d'arriver en Suisse. Là-bas, tout va bien se passer. On trouvera un endroit où vivre jusqu'à la fin de la guerre, puis on retournera en France pour retrouver nos familles. D'accord ?
- Je ne sais pas... J'ai l'impression que notre vie est un cauchemar interminable, et que plus le temps avance, moins on a de chance de s'en sortir...
- Je te fais la promesse que tous les deux, on va s'en sortir. Je ne t'abandonnerais jamais. C'est promis, dit Rayan. »

Il me prit dans ses bras et m'embrassa sur le front. Je posais ma tête sur son torse et enroula son corps de mes bras. Puis je relevais la tête, séchais mes larmes et je pris le sac à dos pour fermer la fermeture. Rayan me sourit et il fit de même avec son sac. Nous sommes descendus au salon et Madeleine nous attendait, le panier de nourriture à la main. Elle avait les larmes aux yeux et je voyais bien qu'elle se retenait pour ne pas pleurer devant nous. Mais ses yeux étaient encore rouges alors j'ai deviné qu'elle avait dû sécher ses larmes, comme moi. Madeleine posa le panier au sol et se précipita vers nous pour nous prendre dans ses bras. Elle nous serra si fort que je ne pouvais même plus respirer pendant un instant. Je lui souris avant de prendre le panier à la main. Madeleine nous expliqua le chemin que nous devions prendre pour aller rejoindre le passeur. Elle nous montra à l'aide d'une carte le trajet que nous allions faire avec lui, ainsi que le trajet que nous devions emprunter par la suite. Elle nous donna l'enveloppe d'argent en nous expliquant que cela allait servir à payer le deuxième passeur, vers la frontière suisse. Le reste serait pour trouver un endroit où habiter jusqu'à la fin de la guerre. Madeleine nous promit qu'elle nous rejoindrait en Suisse quand la guerre serait finie. Nous l'avons prise une dernière fois dans nos bras avant de refermer la porte. Rayan et moi sommes descendus du pas de la porte et nous nous sommes dirigés vers le centre-ville, pour rejoindre ensuite le chemin pour trouver le passeur. J'étais très inquiète concernant le passeur. Même si Madeleine nous a assuré qu'il était digne de confiance, on ne sait jamais qui sont vraiment les gens ; et par les temps qui courraient, mieux valait se méfier de tout le monde.

Nous avons quitté la ville depuis un bon moment et nous marchions dans la forêt pour éviter de longer la route ; c'était plus prudent. La forêt était épaisse mais les rayons du soleil parvenaient tout de même sur nos visages. Il y avait un vent glacial ce jour-là, qui nous fouettait le visage, ce qui rendait notre voyage assez pénible. Mes cheveux revenaient sans cesse dans ma bouche et mes lèvres devenaient sèche à cause du vent. Un orage allait bientôt s'abattre sur nous mais Rayan refusait de s'arrêter. Nous étions en plein milieu d'une forêt et je doutais que nous puissions trouver un abri où attendre que la tempête passe. Le vent s'intensifiait et Rayan décida de prendre des serviettes pour se protéger de la pluie qui commençait à tomber. Nous nous sommes recouverts d'une serviette, tout en continuant à avancer. Nous étions maintenant bien loin de la ville. Rayan s'arrêta et sorti la carte pour voir le chemin que nous devions prendre. La pluie devenait de plus en plus forte et les sapins de la forêt se mettaient à bouger dans tous les sens.

« Je crois qu'il faut continuer par-là, regarde ; on est presque arrivés ! cria Rayan pour que je l'entende avec le bruit de la pluie.

- Oui, tu as raison, mais range la carte avant qu'elle soit toute mouillée, dis-je en ouvrant le sac.

Mais à peine eu-je le temps de prononcer la fin de ma phrase qu'une rafale de vent fit envoler la carte des mains de Rayan.

- C'est pas vrai ! m'écriais-je.
- Il faut la rattraper !! C'est le seul moyen que nous ayons pour trouver le passeur ! dit Rayan en poursuivant la carte. »

Je me mis à courir derrière lui du plus vite que je pouvais, mais le panier que j'avais à la main me retardais. Je le déposais vite contre un arbre avant de rejoindre Rayan. Quand je suis arrivée, Rayan était accroupi par terre, et regardait notre carte flotter dans une flaque de boue. Elle était inutilisable et les écritures commençait déjà à disparaître.

« Mais qu'est-ce qu'on va faire ? dis-je paniquée.

- Bordel mais c'est pas vrai ! Pourquoi ça nous arrive à nous ?? s'écria Rayan en tapant du pied contre un tronc d'arbre.
- Rayan, arrête ! Ça ne sert à rien de s'énerver, ça ne va pas nous donner une nouvelle carte ! »

Rayan se prit la tête entre les mains. Puis, il reprit son calme et m'expliqua que nous n'étions pas si loin du point de retrouvaille avec le passeur. Il passa devant, d'un pas déterminé et je le suivis en prenant le panier que j'avais laissé au passage.

Rayan avait raison. Madeleine nous avait expliqué que nous devions rejoindre le passeur à l'intersection de deux chemins, au pied d'une vieille grange en ruine. La pluie ne s'étant toujours pas arrêtée, nous nous sommes réfugiés à l'intérieur de la grange pour nous mettre à l'abri. Le toit n'était pas étanche et il y avait des trous partout dans le plafond, mais c'était toujours mieux que de rester dehors. Nous devions trouver le passeur à la tombée de la nuit, mais avec la tempête, le ciel s'était assombri bien avant la nuit, alors nous avons attendu sans savoir quelle heure il était.

J'avais la tête posée sur l'épaule de Rayan quand j'entendis un bruit de branche cassé. Je me levais d'un seul coup et fit signe à Rayan de ne pas faire de bruit. Mon cœur battait très fort et Rayan me prit la main. Une ombre surgit de là où devait se trouver une porte avant, et une lampe torche nous éblouit les yeux. Je mis ma main devant mon visage pour cacher la lumière et celle-ci se baissa.

« C'est vous les proches de Madeleine ?

- Heu, oui c'est nous, répondit Rayan.
- Vous êtes Michel ? demandais-je.
- Oui, c'est bien moi. Allez suivez-moi. La tempête s'est calmée. »

Michel nous guida le long d'un chemin. Tout le monde était silencieux et très tendu. Le chemin était boueux et plein de flaques d'eau. Rayan marchait à côté de moi, sa main dans la mienne.

« Là où je vous emmène, vous ne risquez rien. Dans cette zone, y'a pas de boches mais faites quand même gaffe, on n'est jamais trop prudent.

- Vous avez déjà emmené d'autres personnes ? demanda Rayan.
- C'est mon travail depuis plus d'un an, mon p'tit. Des gens qui voulaient fuir, j'en ai fait passer des centaines. Que ce soient des enfants, des adultes ou même des vieux. Le point commun qu'ils avaient tous, c'est qu'ils m'ont tous demandé la même chose que toi, dit Michel en rigolant.
- Madeleine vous a déjà payé apparemment ? demanda Rayan.
- Ouais, c'est bon pour vous. Je vous emmène jusqu'à un gars qui va vous conduire en zone sûre.
- Quoi ? Ce n'est pas vous qui nous emmenez jusqu'au bout ? dis-je inquiète.

- Je ne peux pas vous emmener jusqu'au bout, parce qu'il faudrait passer par la route, et je ne suis pas équipé pour vous cacher. Mais le gars à qui je vous confie travail avec moi depuis le début alors vous ne faites pas de soucis. »

Michel continua de marcher et nous conduisit jusqu'à une route. Là, je vis un homme en train de fumer une cigarette à la fenêtre de son camion. Michel me rassura et expliqua que c'était cet homme qui allait nous conduire. Son camion avait une benne pleine de paille. Je ne comprenais pas comment nous allions pouvoir monter là-dedans. Michel nous souhaita bonne chance et avant du parti, il salua l'homme du camion. Rayan et moi avons attendu que l'homme descende du camion mais il n'en fit rien.

« Excusez-moi ? demanda Rayan.

- Vous n'êtes toujours pas montés ?? grogna l'homme en ouvrant sa portière. Allez. Il va falloir que vous vous cachiez sous la paille pour ne pas vous faire repérer.
- C'est une blague ? dis-je en pensant réellement qu'il plaisantait.
- Tu peux rester ici si ça te chante. Moi je pars dans deux minutes alors soit vous montez et vous ne faites pas de bruit, soit vous restez ici.
- Pardon, dis-je. On monte.
- Bien. »

L'homme prit une fourche qui était sur le côté de son camion et il fit un petit trou dans la paille. Il nous donne une bâche noire pour que nous puissions nous protéger de la paille. Rayan et moi nous sommes allongés sur le sol de la remorque du camion et nous nous sommes mis la bâche par-dessus. L'homme commença à nous recouvrir, puis il nous a dit que nous allions partir et qu'il ne fallait que l'on fasse de bruit sous aucun prétexte.

Le camion démarra et je sentais le poids de la paille peser sur mon corps. J'avais du mal à respirer car la bâche empêchait l'air de passer. J'espérais vraiment que le voyage n'allait pas être trop long car j'avais vraiment l'impression d'étouffer. Rayan, lui aussi, n'était pas à l'aise et je sentais que son souffle s'accélérait.

« Je déteste cette sensation, dit-il. Je ne vais pas tenir.

- Ne t'inquiète pas, je suis sûre que le voyage ne va pas durer longtemps. On sera bientôt arrivé.
- Non mais sérieusement, je déteste être enfermé dans un petit endroit. J'ai l'impression que je suis oppressé. Je ne vais vraiment pas tenir, Anna.

Il était en train de faire une crise de panique. Je ne savais pas comment le rassurer car j'étais moi-même en panique. Mais je ne pouvais pas faire une crise moi aussi sinon, nous allions nous faire repérer.

- Je suis obligé d'enlever cette bâche, Anna.
- Non ! Rayan, s'il te plaît ! dis-je doucement.

Je réfléchis un instant à un moyen de le calmer.

- Je sais ! Tourne-toi sur le ventre. Rayan, tourne-toi et mets-toi à plat ventre.

Il s'exécuta et se tourna. Il avait des gouttes de sueur qui coulaient sur son front. Je voyais bien qu'il n'était pas bien.

- Maintenant ferme les yeux et pense à la prairie où toi et Ayla vous alliez quand vous étiez plus petit, chez ta grand-mère. Rappelle-toi comme c'était immense. Rappelle-toi de l'air que tu respirais, du vent qui soufflait, et du soleil qui réchauffait ta peau. Rappelle-toi de tout ça.
- Je... Je n'y arrive pas, Anna...
- Concentre-toi. Oublie tout le reste et essaie de te rappeler de tout ce qui te faisait te sentir bien chez Madeleine.
- D'accord, dit-il la voix tremblante. Je, je vois la prairie. Je vois aussi Ayla et mes parents. Tout le monde à l'air heureux. Je crois que ça marche, Anna.
- Super, dis-je en souriant. Continue à y penser, on est bientôt arrivé. »

J'entendis du bruit dehors, alors je chuchotais à Rayan de ne plus dire un mot. Nous étions sûrement passé dans une ville, ou un village. J'avais vraiment peur que quelqu'un veuille faire arrêter le camion. Mais le bruit s'éloigna peu à peu, et j'entendis de nouveau le bruit de la route et de l'air dehors.

Le voyage dura encore un bon moment avant que le camion s'arrête. Mon cœur s'emballa mais l'homme du camion nous expliqua que nous étions arrivés et il commença à enlever la paille. Puis, il retira la bâche et Rayan se précipita hors du camion en respirant le plus qu'il pouvait. Il avait le visage rouge et je voyais bien qu'il avait beaucoup prit sur lui pour ne pas retirer la bâche. Je le pris dans mes bras et l'homme dit :

« Bon, moi j'ai fait mon boulot. Maintenant, vous n'avez plus qu'à continuer à marcher. Il n'y a plus de ville ou de village alors vous allez seulement voir des prairies et des forêts pendant un bon bout de temps. Vous avez une carte avec votre trajet ?

- Heu, et bien, on l'a perdu, dis-je en baissant la tête.
- Je vois. Je vais vous en donner une pour finir votre route. Vous savez par où vous devez passer ? demanda l'homme.
- Oui, merci beaucoup, Monsieur... ?
- Vaut mieux pour vous comme pour moi que personne ne donne de prénoms, dit-il en nous donnant une carte neuve.
- D'accord, en tout cas merci beaucoup, répondit Rayan qui avait repris ses esprits. »

L'homme nous fit un signe et il remonta dans son camion avant de reprendre la route. Nous étions de nouveau en plein milieu d'une forêt. Rayan et moi avons pris nos sacs sur le dos avant de commencer notre chemin vers la Suisse. A ce moment-là, j'étais surexcitée à l'idée de pouvoir enfin être dans un endroit sûr pour nous et pour notre famille. Nos nous étions mis d'accord avec Rayan pour ne pas chercher notre famille avant la fin de la guerre, car c'était beaucoup trop dangereux de continuer à traverser la France à cette époque. Alors, pendant le chemin, nous nous sommes mis à parler de la Suisse et de la maison que nous allions louer là-bas.

« Ma grand-mère m'a donné énormément d'argent, alors je pense que nous pouvons vivre pendant plusieurs mois dans un petit appartement. Mais nous allons devoir travailler. Je veux pouvoir rendre cet argent à ma grand-mère quand la guerre sera finie.

- Bien-sûr ! Nous allons trouver un travail pour pouvoir vivre, manger et dormir. Et nous pourrons aussi rembourser ta grand-mère. Elle a été tellement généreuse sur l'argent...
- C'est clair. Alors, comment est-ce que tu vois notre future maison ?
- Hum, je vois un petit appartement avec une vue sur la ville, avec une chambre, un salon avec un canapé, une cuisine, et surtout un balcon sur lequel nous pourrons manger tard le soir,

quand l'été reviendra. Je nous imagine écouter la radio, de la musique, et danser dans le salon. Puis je nous imagine à la fin de la guerre, quand nous retrouverons nos parents. Nous les inviterons chez nous, et eux, loueront chacun un appartement pas très loin du nous. Et évidemment, nous inviterons ta grand-mère quand elle voudra, dis-je en souriant comme je n'avais pas souri depuis longtemps.

Rayan sourit en me regardant dans les yeux. Il m'attira vers lui et m'embrassa. Il posa sa tête contre la mienne et dit :

- Je veux passer le reste de ma vie avec toi, Anna.
- C'est ce qui est prévu de mon côté, dis-je en souriant. »

Rayan sourit et il me prit la carte des mains avant de courir du plus vite qu'il pouvait. Je me mis à éclater de rire et je posais le panier de nourriture par terre pour pouvoir le poursuivre. Nous courrions dans la prairie, tandis que le soleil était en train de revenir. L'herbe était verte et brillait à cause de la pluie qui venait de tomber. D'un coup, je m'arrêtais de poursuivre Rayan et regarda le ciel. Il y avait un arc-en-ciel qui surplombait toute la prairie. Je n'en avais jamais vu un aussi grand. Ses couleurs étaient bien nettes et j'avais l'impression que je pouvais passer ma main à travers. J'entendis des pas derrière moi et je n'eus pas le temps de tourner la tête que Rayan m'avait déjà mise à terre. L'herbe était vraiment trempée et mes habits aussi.

« Rayan !! C'est trempé par terre ! m'écriais-je en rigolant.

- Et alors ? dit-il. Comment de temps ça fait que nous ne sommes pas sortis librement dehors, dis-moi ?

Et avant que je ne puisse dire un mot, il se releva et couru chercher le panier que j'avais laissé un peu plus haut. Puis il revint, toujours en courant, et il me prit la main en m'entraînant dans sa course. Nous avons dévalé la pente de la prairie et je dois dire que courir comme ça m'a fait un bien fou. Je me sentais libre de nouveau.

CHAPITRE 15

Nous avons marché deux jours avant de rejoindre notre troisième passeur. Madeleine nous avait dit qu'il passait tous les soirs près d'une ferme aux volets verts dans le village où nous devions le rejoindre. Après ça, il nous emmènerait directement à la frontière et nous pourrions enfin être en paix.

Rayan et moi n'avions rencontré aucun problème pour arriver jusqu'au village du passeur mais il nous restait encore à trouver la ferme. Le village était bruyant. Il devait être presque midi quand nous y sommes arrivés et il y avait un marché sur la place du village. Etant donné que nous n'avions pas manger depuis un petit moment, Rayan proposa de s'arrêter au marché pour prendre quelque chose à manger en route. Je n'aimais pas l'idée de devoir me retrouver au milieu de plein de gens mais mon ventre criait famine, alors nous nous sommes dirigés vers un marchand qui vendait des pains chauds, des viennoiseries et toutes sortes de choses qui me donnaient l'eau à la bouche. Je regardais la nourriture quand une voix me fit sursauter.

« Qu'est-ce que je vous sers, Messieurs-dames ?? »

Je vis un homme barbu, le ventre rond, qui nous souriait de l'autre côté du stand.

- Je vais vous prendre un pain chaud, et un croissant. Et toi, Anna ? demanda Rayan.
- Heu... Je vais prendre la même chose, dis-je un peu angoissée.

Rayan avait senti que je n'étais pas à l'aise, et il prit ma main dans la sienne. L'homme revint vers nous avec deux sachets contenant les deux croissants et les deux petits pains.

- Ça fera 11 francs cinquante.
- Tenez, répondit Rayan en sortant un billet de 50 francs de sa poche. »

L'homme le regarda un instant et lui rendit la monnaie. Rayan prit les sachets et nous sommes sortis du marché pour s'éloigner du monde. Nous voulions s'arrêter dans une petite rue mais au moment du nous engager dans une ruelle, j'entendis des gens parler. Des jeunes, quatre garçons et trois filles, étaient assis à l'entrée de la ruelle. Je tirais Rayan pour faire demi-tour avant qu'ils nous voient mais c'était trop tard.

« Eh vous deux ? »

Mon cœur se mit à battre. Rayan se tourna vers eux et répondit :

- Ouais ?
- Je ne vous ai jamais vu ici ? Vous êtes nouveau ? demanda un des garçons en nous regardant de haut en bas.
- Ouais, c'est ça. On fait que passer, répondit Rayan.
- Pourquoi vous ne restez pas un peu avec nous ? On s'amuse bien ici ! dit un autre garçon.
- Non merci, on doit y aller, répondis-je en tirant le bras de Rayan.

- Oh mais restez un peu ! Ça fait longtemps qu'on n'a pas vu de nouvelles têtes par ici. C'est bien. Vous venez d'où ? demanda une des filles.
- Je suis désolé, on n'a pas le temps de parler, répondis-je en faisant demi-tour.

Je commençais à partir mais Rayan n'était pas à côté de moi. Je me retournais et il était toujours à la même place, devant eux. Je ne comprenais pas ce qu'il attendait pour partir. Ce n'était pas le moment de nous faire remarquer, pas maintenant que nous étions si proche de la Suisse. Rayan se tourna vers moi et dit :

- C'est bon, Anna, on reste juste un peu.

Je voulais lui hurler dessus pour qu'il comprenne, mais je ne pouvais pas le faire devant eux. Rayan me regarda en souriant et s'assit entre deux des garçons. Je n'avais pas d'autre choix que de faire de même alors je me suis retrouvée entre une fille, Jeanne, et un garçon, Michael. Ils se mirent à nous parler de leurs vies ici, du village, de ce qu'ils faisaient à l'école... Ils n'avaient pas l'air méchants alors j'ai décidé de rigoler un petit peu avec eux. Nous sommes restés deux heures avec eux, et nous avons le temps puisqu'il était midi et que le passeur ne venait nous chercher qu'à la tombée de la nuit. Ensuite, ils nous ont dit qu'ils allaient nous emmener dans un endroit spécial. Rayan accepta et j'étais de plus en plus en colère contre lui, car il se laissait trop aller avec eux. Il se mit à leur parler de sa famille, sans mentionner les détails qui pourrait nous compromettre, mais ce qui me choqua le plus, c'est qu'il mentionna Ayla, et qu'il racontait sa vie comme si elle était encore en vie. Il expliquait qu'elle allait bientôt avoir 10 ans, qu'elle vivait avec son père et sa grand-mère. Il était en train d'inventer une vie parfaite et je ne comprenais pas pourquoi. J'essayais de capter son regard mais il ne me regardait jamais, comme pour m'éviter.

Les nouveaux amis de Rayan nous ont emmené dans une sorte de grotte, pas loin du village. Même si au début, je les trouvais gentils, j'ai vite changé d'avis quand un des garçons, Tom, commençait à vouloir mettre sa main sur mon épaule. Je me sentais mal à l'aise mais Rayan ne faisait pas attention à moi, ni aux avances de Tom.

« Bon, Rayan, vient avec nous, on va chercher du bois dans la forêt pour faire un feu. On fait ça une fois par semaine, mais vu que vous êtes là, on va faire une exception ! dit Michael.

- D'accord, je viens avec vous ! s'écria Rayan.
- Hé ! Rayan ! On va devoir y aller, la nuit va bientôt tombée, dis-je pour faire allusion au passeur.
- T'inquiète, on a encore le temps, dit-il avant de tourner les talons pour rejoindre les autres garçons.
- Les gars, je vais rester ici moi, dis Tom. »

Je n'avais aucune envie qu'il reste et je voulais juste pouvoir partir mais je ne pouvais pas y aller sans Rayan, alors je me suis assise dans un coin de la grotte. Quelques minutes plus tard, Tom est venu s'asseoir à côté de moi. J'étais très mal à l'aise mais je ne savais pas quoi faire. Il me parla de tout et de rien pendant un long moment. J'essayais tant bien que mal de m'éloigner de lui, et il commença à mettre sa main sur ma jambe. A ce moment-là, j'étais tétanisée. Je n'osais plus bouger et ma respiration s'est bloquée. Il s'approcha de mon visage mais au même moment, j'entendis une voix crier et à peine une seconde plus tard, Tom était par terre, Rayan au-dessus de lui en train de lui refaire le portrait.

« Oh mon dieu Rayan !! m'écriais-je en essayant de l'empêcher de le taper encore.

Les autres garçons attrapèrent Rayan pour le séparer de Tom. Je regardais Tom, par terre, le visage en sang, et un œil au bord noir bien amoché. Je ne savais pas quoi faire alors je pris Rayan par le bras et marcha du plus vite que je pouvais pour m'éloigner de la grotte. Une fois arrivés à l'entrée du village, je m'écriais :

« Non mais ça ne va pas la tête ? Tu es complètement fou enfin !

- C'est toi qui me dis ça alors que ce mec allait... Non mais c'est pas vrai ! criais Rayan encore plus fort que moi.
- Ça ne serait jamais arrivé si on n'était pas resté avec eux ! C'est quoi ce coup que tu m'as fait, hein ? Non mais à quoi tu pensais ? On devait seulement aller chercher à manger au marché et aller trouver la ferme ! dis-je
- Ça va ! Je voulais juste qu'on voit un peu du monde, je voulais me changer les idées et c'était bien jusqu'à ce que...
- Jusqu'à ce que quoi ?? Tu ne m'as pas adressé un mot ou un regard de toute l'après-midi ! Je voulais partir mais je ne pouvais pas le dire devant les autres alors je voulais croiser ton regard pour te le faire comprendre mais tu m'as ignoré !
- Ne retourne pas la situation, c'est toi qui allais embrasser ce fumier ! cria Rayan
- Mais n'importe quoi ! Tu aurais vu qu'il essayait de se rapprocher de-moi si tu m'avais adressé la parole ! Et lui aurait vu que tu étais mon copain si tu avais fait attention à moi ! Alors c'est entièrement ta faute ! Et c'était quoi cette histoire sur Ayla, ton père, et tout le reste enfin ?

Rayan ne dit plus rien. Il baissa la tête et s'assit sur une pierre le long de la route.

- Je n'en sais rien, répondit-il plus calmement.
- Tu n'en sais rien ? Mais enfin tu as fait n'importe quoi du début à la fin de cette après-midi ! Alors dis-moi ce que tu cherchais à prouver parce que je ne comprends vraiment pas !
- Je voulais simplement avoir une vie normale pendant quelques heures ! Même si ce n'était pas réel. Je voulais pouvoir rigoler, parler de ma famille, avoir des amis, et vivre ma vie comme si tout était normal. Je voulais croire que j'avais une vie aussi belle que tous les autres et je voulais croire que je pouvais encore parler d'Ayla et de ma famille comme si tout allait bien. Mais j'ai fait n'importe quoi... Bon sang mais je suis vraiment qu'un idiot !

Je m'assis à côté de Rayan et posa mes mains sur les siennes. Je comprenais à présent pourquoi il avait inventé cette histoire pour Ayla. J'étais bien placée pour comprendre la culpabilité qu'il devait ressentir par rapport à Ayla.

- Et si je ne t'ai pas adressé la parole cet après-midi, c'est parce que je savais très bien ce que tu allais me dire sur Ayla, ma famille... Et je voulais me sentir normal pendant un instant.
- Mais tu sais que nous ne serons jamais normaux ? Une vie normale, ça n'existe pas. Certes, la nôtre est plus compliquée que les autres mais tu verras, un jour, tout s'arrangera, j'en suis sûre. »

Je pris Rayan dans mes bras et il posa sa tête sur mon épaule. Il me serra fort en répétant qu'il était désolé. Je comprenais pourquoi il avait agi comme ça à présent. Mais je revins à la réalité et je réalisais que la nuit était déjà tombée. Je me levais d'un coup et expliqua à Rayan que nous devons trouver la ferme au plus vite avant que le passeur ne parte sans nous.

Nous nous sommes mis à courir dans tous les sens pour chercher cette ferme aux volets violets. Mais de nuit, la tâche était vraiment plus difficile... Il y avait quelques lampadaires à l'intérieur du village mais je doutais que la ferme se trouve au milieu du village. Après avoir cherché pendant près d'une heure, Rayan me prit par les épaules.

« Ecoute, on ferait mieux de trouver un abri pour dormir cette nuit. Le passeur doit déjà être parti mais Madeleine a dit qu'il était là tous les soirs à la tombée de la nuit. Alors nous chercherons demain, d'accord ?

- C'est pas vrai ! On devrait être en Suisse à l'heure qu'il est...
- Je sais, et c'est ma faute, alors laisse-moi te trouver un endroit où dormir cette nuit pour me faire pardonner. »

Rayan me prit par la main, et nous avons cherché un endroit à l'abri des regards, pour pouvoir dormir quelques heures. Nous avons trouvé un vieux cabanon délabré un peu plus loin du village. L'endroit était étroit pour deux, et il y avait des morceaux de bois partout par terre, mais ça ferait l'affaire pour une nuit...

Nous nous sommes allongés du mieux que nous pouvions malgré le petit espace du cabanon, mais le sol dur et les morceaux de bois au sol n'étaient vraiment pas confortable. Le bon côté ? Nous avions un toit. En effet, je me suis réveillée en sursaut dans la nuit à cause des trombes de pluie qu'il tombait. Je n'ai pas dû dormir plus de deux heures mais c'était déjà ça... Après la pluie, ce fut le vent qui, malgré les planches de bois qui nous séparait du dehors, arrivait quand même à se faufiler à l'intérieur pour venir nous glacer. Nous étions de plus en plus proche de l'hiver et il était vraiment temps que nous arrivions en Suisse pour avoir une vraie petite maison, et être au chaud pour l'hiver.

Après la nuit mouvementée, je me réveillais le lendemain matin, le dos en vrac et j'avais mal partout. Rayan grogna quand je le secouais pour le réveiller. Nous devons absolument trouver la ferme aux volets violets ou nous allons devoir rester encore un jour dans les environs au risque de nous faire remarquer. Mais nous avons tout de même la journée pour la trouver, alors je ne me faisais pas trop de soucis.

« Je pense qu'on devrait trouver la grange en premier, ensuite on verra ce que l'on fait du reste de la journée, mais au moins, on sera sûr de savoir où retrouver le passeur ce soir, expliquais-je à Rayan.

- Bonne idée. Alors on commence par où ?
- Je pense que la ferme doit se trouver à l'extérieur du village car le passeur ne prendrait pas le risque de retrouver des gens à la vue de tout le monde... On se sépare pour chercher ?
- Pas question. Avec ce qu'il s'est passé hier, il vaut mieux que l'on reste tous les deux. Tant pis si ça prend plus de temps, répondit Rayan en me prenant par la main.
- D'accord. Alors faisons le tour du village pour voir et ensuite, on s'éloignera si on ne trouve rien. »

Nous avons donc marché un long moment pour essayer de trouver ces fameux volets violets. Nous avons fait plusieurs fois le tour du village mais sans succès. Rayan a proposé d'aller voir à l'intérieur du village mais il était hors de question que l'on prenne le risque de recroiser celui à qui Rayan avait refait le portrait. Je craignais même qu'on les croise autour du village. Mais heureusement, ce ne fut pas le cas.

Après avoir constaté que la ferme n'était pas aux alentours, Rayan proposa d'aller voir un peu plus loin. J'acceptais et nous avons donc exploré les environs à la recherche de la ferme qui allait peut-être nous sauver la vie. Mais la forêt autour du village était épaisse et gigantesque et il était assez difficile de voir autre chose que des branches et des arbres.

« On ne va jamais y arriver, ce n'est pas possible ! m'exclamais-je en soupirant.

- Je te promets qu'on va la trouver. Même si je dois y passer toute la journée, il est hors de question que tu dormes dehors une nuit de plus à cause de moi.
- Ça va, on n'a perdu qu'un jour, je ne t'en veux pas. Un jour de plus ou un jour de moins, c'est la même chose après tout... Mais j'ai vraiment hâte de voir la Suisse. Je me demande comment c'est là-bas ; je veux dire, si les gens sont gentils, et tout le reste.
- Mon père est allé en Suisse une fois. Il m'a dit que les gens sont très respectueux, alors je pense qu'on va s'y plaire ! dit Rayan en souriant.
- J'espère. »

Nous avons fait une petite pause pour manger les restes de la nourriture que Madeleine nous avait donné. Nous en avons pour deux jours mais avec le retard que nous avons pris hier, nous entamions le troisième jour. Il nous restait seulement une boîte de conserve, et un pain qui commençait vraiment à durcir. Rayan avait eu l'idée de mettre nos gourdes d'eau dehors cette nuit pour récupérer la pluie tombée.

Après avoir mangé, nous nous sommes remis à chercher la ferme. Nous avons ratissé presque la moitié de la forêt, et toujours rien. Je commençais vraiment à désespérer car nous devions être au milieu de l'après-midi, d'après le soleil. C'est mon père qui m'a appris à lire l'heure avec le soleil. Quand nous allions nous promener, moi et Jean, mon père nous disait tout le temps de revenir quand le soleil serait aux trois-quarts du ciel.

Tandis que je cherchais de mon côté, j'entendis Rayan m'appeler au loin. Je courus du plus vite que je pouvais pour le rejoindre et quand j'arrivais, Rayan était caché derrière un arbre, en observant quelque chose.

« Qu'est-ce que tu...

- Chut !! Regarde, dit-il en chuchotant.
- C'est la ferme ? Tu es sûre que c'est elle ?
- Oui, il y a les volets violets. Mais il y a des gens qui habitent dedans je crois. J'ai entendu des cris d'enfants. On ne devrait pas s'approcher.
- D'accord. Alors on va trouver un endroit où se poser en attendant la tombée de la nuit. »

Nous nous sommes installés dans la forêt sur un tronc d'arbre arraché, puis nous avons parlé de tout et de rien jusqu'à la tombée de la nuit. A ce moment-là, Rayan et moi nous sommes rapprochés de la ferme aux volets violets. Personne n'était dehors, alors nous avons décidé de nous asseoir sous une fenêtre, le long de la route. Il y avait un silence pesant et mon cœur battait la chamade. J'avais tellement peur que j'aie imaginé tous les scénarios possibles : que le passeur ne vienne finalement pas, qu'il nous dénonce, ou pire ; que l'on se fasse attraper pendant la route jusqu'à la Suisse. J'avais les mains moites rien qu'en y pensant. Rayan restait silencieux et fixait la route.

« Tu crois qu'il va venir ? demandais-je en brisant le silence.

- J'en suis sûr, ne t'inquiète pas. La nuit vient de tomber et on ne sait pas exactement quand il doit passer alors, soyons patients. »

Nous avons donc été patients pendant deux longues heures et le froid commençait à se faire ressentir. Rayan perdait patience et n'arrêtait pas de tourner en rond devant moi, ce qui me rendait encore plus nerveuse. Je retournais mes doigts dans tous les sens à cause du stress et j'avais mal au ventre.

Après des heures à attendre, je vis une ombre arrivée. Je me plaçais derrière Rayan et l'agrippais par le bras.

« Bon alors les jeunes ? Qui est-ce que vous cherchez ? demanda la voix d'un homme.

Celui-ci s'approcha et je vis son visage. Il devait avoir une trentaine d'années, une petite barbe et les cheveux brun foncé. Il portait une casquette et une chemise à carreaux et une salopette.

- On cherche un homme du nom de René. Vous savez où on peut le trouver ? demanda Rayan.
- Eh bien vous l'avez devant vous ! En chair et en os, dit René en rigolant.

Quelque chose dans le son de sa voix ne me donnait pas du tout confiance mais je suppose que je n'avais pas le choix de toute façon.

- Je suis le petit fils de Madeleine, dit Rayan.
- Je vois. Je vous attendais hier pourtant.
- On a eu des... complications, répondis-je sèchement.
- Bien. Vous avez l'argent ? demanda René.

Rayan lui tendit une enveloppe et René jeta un coup d'œil dedans avant de la glisser dans sa poche.

- Ok les jeunes. Suivez-moi. »

René nous conduisit à travers la forêt, il nous a dit de ne surtout pas faire de bruit. J'avais mal au ventre tellement j'étais angoissée à l'idée de nous faire attraper. René nous a expliqué que dans cette zone, nous ne craignons rien mais que passé la forêt, nous devrions être beaucoup plus prudent étant donné que les soldats étaient plus nombreux vers la frontière. Nous avons donc marché pendant presque une heure, et puis, nous sommes arrivés à la sortie de la forêt. A ce moment-là, je sentais que René devenait plus nerveux.

« Bon, à partir de maintenant, il faut être extrêmement discret et silencieux car les soldats font des gardes dans les environs. L'autre passeur s'est fait pincer la semaine dernière avec un groupe de dix personnes. C'est pour ça que je ne prends que deux personnes à la fois pour être moins voyant au moment de passer dans la zone rouge.

- La zone rouge ? demandais-je de plus en plus effrayée.
- C'est comme ça que j'appelle la zone entre ici et la frontière suisse.
- Vous avez déjà fait passer beaucoup de gens ? demanda Rayan.
- Assez pour connaître les endroits de passage des gardes et pour les éviter. Maintenant plus un mot avant que je ne vous dise quoi que ce soit. »

René passa devant nous et nous fit signe de le suivre. Nous avons longé une petite rivière, puis nous sommes passés dans des bois, pour enfin arriver dans une clairière.

« C'est ici que je vous laisse, les jeunes ! chuchota René.

- Quoi ? On est déjà arrivé ? On est en Suisse ? dis-je avec espoir.
- Pas encore, répondit René.
- Comment ça pas encore ? demanda Rayan.
- Eh bien il faut que vous passiez la clairière, que vous traversiez la rivière et ensuite vous allez apercevoir une sorte de maison grise, avec un drapeau rouge et blanc. Là, vous n'aurez qu'à passer par le trou, sous le grillage qui a déjà été creuser. Mais il faudra être rapide car si les soldats vous voient, ils vont vous tirer comme des lapins.
- Attendez c'est une blague ? Vous deviez nous emmener jusqu'à la frontière ! Pas à mi-chemin ! m'écriais-je.
- Eh fillette, tu vas commencer par baisser la voix si tu ne veux pas tous nous faire chopper. Ensuite, j'ai dit que je vous ferais passer l'endroit dangereux. Mais je ne m'aventure pas plus loin sachant que je dois faire un aller-retour. C'est comme ça.
- Alors rendez-nous la moitié de notre argent, dit Rayan en fronçant les sourcils.
- Ouais c'est ça.
- La moitié du travail, la moitié de l'argent, rétorqua Rayan.
- Vous devriez vous dépêcher. Avant que les soldats ne se rapproche de la frontière et ne voit le trou qui a été creuser, dit René en tournant les talons.
- Aller vient Rayan, on n'a pas le temps pour lui, dis-je en lui tirant le bras pour qu'il reprenne la route.
- Il vient de nous escroquer !!
- Je sais. Mais on n'a pas le choix, il faut qu'on passe la frontière alors dépêche-toi. »

Avant de repartir, je me retournais en direction de René mais il avait déjà disparu dans les bois. Rayan me fit signe de le suivre en silence et nous avons traversé la clairière le plus discrètement possible. J'avais le cœur qui battait la chamade, les mains moites et mon souffle s'accélérait. J'étais vraiment terrorisée et Rayan n'avait pas l'air serin non plus. Arrivés devant la rivière, celle-ci avait plus de courant et d'eau que je ne pensais. L'eau nous arrivait en haut des jambes et les pluies de ces derniers jours avaient amener des trombes d'eau. Rayan se tourna vers moi, il tendit la main et chuchota :

« Aller on peut le faire. Donne-moi ta main. »

Je lui tendis la mienne et il commença à mettre un pied dans l'eau. La rivière était large d'au moins sept ou huit mètres et plus j'avais, plus j'avais l'impression que le courant allait m'emporter. Quand l'eau est arrivée en dessous de mes hanches, j'eus un frisson car l'eau était vraiment glacée, d'autant plus que nous approchions de l'hiver. Je tenais fermement la main de Rayan mais d'un seul coup, je sentis celle-ci glisser et tomba dans l'eau. J'ai vu qu'il essayait de se retenir de crier car il avait dû se faire vraiment mal. Je lui tendis immédiatement ma main pour le sortir de l'eau. Il réussit à se relever malgré le courant et je l'aidais à marcher. Enfin, nous sommes arrivés sur la berge. Rayan s'écula par terre, en se tenant le genou.

« Comment tu as fait pour tomber ? dis-je en me précipitant.

- Je crois que j'ai glissé sur une pierre... Je me suis tordu le genou.
- C'est pas vrai ! Tu vas pouvoir marcher ? demandais-je inquiète.
- Pas le choix, on doit arriver à la frontière, dit Rayan en essayant de se relever. »

Il poussa un grognement au moment de poser son pied à terre et je voyais à son visage qu'il souffrait. Je l'aidais à marcher en le soutenant sur mon épaule. Nous avons continué notre chemin sans vraiment savoir dans quelle direction aller. Nous étions dans un tout petit bois avec peu d'arbres pour se cacher et quand je levais la tête, je vis au loin une chose de couleur rouge. Je le montrais du doigt à Rayan et nous avons accélérer le pas malgré la blessure de Rayan.

Arrivé en haut du bois, je vis la maison grise dont René nous avait parlé avec le drapeau suisse au-dessus. Mon visage s'illumina. Il ne nous restait plus qu'à traverser cent mètres pour être enfin libre. Rayan me fixa un instant comme s'il n'arrivait pas à réaliser, puis il me sourit. Je redressais mon sac sur mon dos pour me préparer à courir les cent mètres les plus importants de toute ma vie. Je regardais une dernière fois Rayan avant de me précipiter dans le no man's land. Mais avant que je puisse faire deux pas, je sentis une main me tirer ce qui me fit tomber en arrière. Rayan se précipita sur moi et mit la main sur ma bouche avant que je puisse dire quoi que ce soit. Il baissa la tête et me regarda dans les yeux. J'y lu de la peur et je compris immédiatement ce qu'il se passait. J'entendis des branches d'arbres craquées sous le poids des pas de quelqu'un. Puis des voix d'hommes se rapprochèrent de nous. Mon souffle se coupa d'un seul coup et je crois que mon cœur s'est arrêté pendant un instant. Des larmes coulèrent de mes yeux sans que ne puissent les contrôler et je sentais le cœur de Rayan, qui était couché sur moi, battre la chamade. Nous sommes restés allongés sur le sol pendant plusieurs minutes après que les hommes soit partis. Puis, Rayan se releva et me tendit la main pour m'aider.

« On n'a pas le choix ; il va falloir courir du plus vite que l'on peut jusqu'au trou. Le no man's land est l'endroit le plus dangereux. Si quelqu'un nous voit, il n'hésitera pas à tirer, chuchota Rayan. »

Nous nous sommes approchés légèrement pour vérifier qu'il n'y avait personne puis, après avoir pris la main de Rayan, je me suis élancée avec lui. Je sentais le vent glacial fouetter mon visage mais j'accélérais encore ma course. Rayan couru à mes côtés et je crois qu'il ne se souciait même pas d'avoir mal au genou. J'avais l'impression que malgré mes efforts pour courir du plus vite que je pouvais, le drapeau rouge et blanc ne se rapprochait pas de moi. Mais je continuais. Et je fermais les yeux un instant tout en continuant à courir, puis quand je les rouvris, nous étions devant le grillage.

« Vite ! Il faut trouver le trou, chuchota fermement Rayan.

- Là !! dis-je en me précipitant devant le trou creuser sous le grillage. »

Le trou était vraiment étroit et petit. Rayan voulu me faire passer en premier, alors je rampais dans la terre humide. Quand je me suis retrouvée de l'autre côté du grillage, j'eus une impression vraiment étrange, que je ne saurais décrire. Rayan me ramena à la réalité et fit passer nos sacs par-dessous le grillage. Puis, quand ce fut son tour de passer, je l'aidais à se tirer. Il se releva et fit passer le dernier sac. Mais celui-ci s'accrocha dans un bout du grillage.

« Il est bloqué ! s'écria Rayan.

- Tant pis laisse-le ! Rayan dépêche toi avant que quelqu'un ne nous voit !! dis-je en le tirant par sa manche.
- Mais c'est le sac où il y a l'argent que ma grand-mère nous a donné ! On ne peut pas le laisser !
- Rayan ! m'écriais-je. »

Rayan me fixa un instant et laissa tomber le sac par terre. Il me fit oui de la tête et nous avons repris notre course pour atteindre la maison. En un instant, nous nous sommes jetés par terre après avoir passer la maison. J'essayais de reprendre mon souffle en regardant le ciel bleu. J'entendis les bras sur

l'herbe humide et je laissais tomber ma tête par terre. Rayan, assis par terre, me regarda un instant et puis il se jeta sur moi en criant.

« On a réussi !! On a réussi Anna !! On est en Suisse ! »

Les mots ne sortaient pas de ma bouche tellement je ne pouvais pas le croire. Alors comme toute réponse, je collais mes lèvres sur celles de Rayan en le serrant du plus fort que je pouvais.

EPILOGUE

Vous devez vous demander ce que nous sommes devenus après cela ? Eh bien voilà la réponse.

Après avoir passer la frontière suisse, Rayan et moi nous sommes rendus dans un village à quelques heures de marche de la frontière. Là-bas, nous avons demander un médecin pour Rayan. Les gens du village étaient très accueillants et ils nous ont proposer de nous héberger pendant quelques jours ; le temps que le genou de Rayan soit rétabli. Puis, après cela, et étant donné que nous n'avions plus l'argent que Madeleine nous avait donné, nous avons dû trouver un moyen de gagner de l'argent pour habiter quelque part. Le médecin du village qui avait soigné Rayan nous recommanda à plusieurs personnes du village. A partir de cela, Rayan a travaillé pour un boulanger. Il fut logé et nourri par le boulanger et sa famille. Quant à moi, je fus embauché dans la librairie du village et je dormais dans la même chambre que la fille du libraire, Jeanne. Celle-ci avait le même âge que moi et nous sommes très vite devenu les meilleures amies. Je ne lui ai jamais dit pourquoi nous étions venus en Suisse, ni ce que nous avions traverser pendant l'année précédente, mais je suis sûre qu'elle savait.

Après quelques mois de travail intensif, et quand nous avons eu assez d'argent, Rayan et moi avons pris un appartement pas très loin de nos travaux respectifs. Après la guerre, Rayan est reparti en France un moment pour aller chercher sa grand-mère. Madeleine a vendu sa maison et est venu habiter dans le même village que nous. Nous sommes devenus très proche d'elle.

Nous avons entamé un tour de la France pour chercher le père de Rayan ainsi que mes parents. Nous avons fait appel à toutes les associations pendant plus d'un an, mais sans succès.

Nous avons continué à travailler pendant au moins deux ans, puis, Rayan a eu la folle idée de créer un bar-restaurant dans le village. Avec l'aide des parents de Jeanne, et de certains membres du village, nous avons construit un petit restaurant. Et après seulement quelques jours, nous avons eu nos premiers clients. Le restaurant a très bien marché et nous avons donc pu acheter un appartement un peu plus grand que l'autre.

Deux ans après, Rayan m'a demandé en mariage et peu après, un petit bonhomme est venu rejoindre la famille. Il s'appelle Louis. Et encore un an après, ce fut le tour de d'Arlette de venir au monde. Nous avons construit notre petite famille dans ce village qui nous a sauver la vie. Nous avons vécu une vie parfaite jusqu'au bout.

Dix ans plus tard, une association nous a contacté pour nous annoncer qu'ils avaient retrouver la trace de mes parents. Mais ce n'est pas vraiment la nouvelle que j'attendais. Ma mère a été déporté à Buchenwald en août 1942, soit un mois après nous, puis elle a été transportée à Auschwitz en octobre 1942 ; c'est là-bas qu'elle est morte un mois plus tard. Quant à mon père, il a été déporté à Treblinka en même temps que ma mère. Il est mort en septembre 1942. Ces informations m'ont plongé dans des souvenirs que je voulais enfouir pour toujours. Mais Rayan et mes enfants m'ont donné la force de traverser cette épreuve.

Aujourd'hui, nous sommes le 26 mai 2011. Mon mari Rayan est décédé il y a maintenant deux ans. Nous avons vécu une belle vie en Suisse après la guerre. A présent, je vis entourée de mes deux enfants et de mes cinq petits-enfants, et je ne pouvais pas rêver plus beau.